



« **VINTAGE**

LES PLUS GRANDS NOMS
DE L'ATHLETISME SUISSE

PAUL MARTIN

AU DIXIÈME DE SECONDE





**L'ATHLÉTISME SUISSE
PRÉSENTÉ PAR :**



« VINTAGE

**LES PLUS GRANDS NOMS
DE L'ATHLÉTISME SUISSE**



**PAUL MARTIN
AU DIXIÈME DE SECONDE**

**RESTAURATION DES DOCUMENTS EXISTANTS
ET MISE EN PAGE PAR PIERRE-ANDRÉ BETTEX**



MON PÈRE, PAUL MARTIN

PRÉFACE DE THIERRY MARTIN

Ma mère est morte en 1943. A ce moment-là, mon âge ne me permettait pas de mesurer l'ampleur du malheur. Pour mon père, ce fut un tournant dans sa vie d'une douleur infinie. Rien ne pouvait combler le vide que laissait soudainement l'être qu'il avait aimé plus que quiconque au monde. Devenant tout naturellement le symbole de cet être chéri, j'ai toujours ressenti de la part de mon père un amour indéfectible. La photo représente une foule de symboles et de souvenirs. Ma scolarité primaire et secondaire n'a pas été brillante. Non pas que je n'en avais pas les capacités, mais tout simplement parce que je n'aimais pas l'école. Je préférais de loin aux heures indispensables de devoirs à domicile les heures consacrées au sport dont mon père m'avait si bien inculqué le goût. Évidemment, les notes que je ramenaient à la maison ne faisaient pas toujours son bonheur. Malgré son mécontentement, tout à fait justifié, jamais il ne me grondait avec sévérité excessive : aucune mesure de rétorsion, aucune punition, aucune privation de quoi que ce soit. En fait, à ce que je compris plus tard grâce aux récits de tierces personnes, mon père préférait m'accorder son indulgence de médecin, en considérant qu'il valait mieux combler mon déficit physique qu'il avait diagnostiqué depuis ma tendre enfance. Nombreux ont été ceux qui, à tort, s'étaient imaginés que mon père tenait à tout prix à ce que je devienne, comme lui, un grand champion. Bien sûr, je pratiquais la course à pied et je profitais des fruits de mes entraînements pour faire un peu de compétition. Mon père s'attendait à de meilleurs résultats, mais jamais à de hautes performances. En revanche, il estimait souvent que j'étais capable de faire mieux si je m'abstenais de faire du vélo et de la natation qui me passionnaient tout autant l'un que l'autre, mais qui, pour lui, étaient contradictoires à la course à pied. Toutefois, il se rendit compte sans tarder que je n'étais par nature qu'un sportif polyvalent et non pas axé sur une seule discipline. Les souvenirs de mes entraînements avec mon père, de nos footings, entre autres, sont nombreux. J'en retiendrai un qui ne manque pas de piment. Mes grands-parents, protestants, étaient de fervents pratiquants. Il allait donc de soi qu'il fallait garantir à leur petit-fils une instruction religieuse, tout d'abord par l'école du dimanche, puis par le catéchisme. Mon père lui considérait qu'il était bien plus important d'aller courir le dimanche matin dans les bois du Jorat plutôt que d'aller s'enfermer dans des locaux tristes, sombres et surtout privés d'air pur. En fin de compte, c'est grâce à son intelligence et à son indulgence, doublées de patience et d'amour que mon père comprit qu'il était préférable de me laisser partir dans la direction qui me convenait : je fis une carrière de maître d'éducation physique qu'il suivit sans cesse avec le plus grand intérêt. Que ce modeste texte soit un témoignage d'amour et de reconnaissance à celui qui fut non seulement un père merveilleux, un vrai, mais aussi mon meilleur ami, et même mon copain. Derrière cette photo et cet article se cachent de merveilleux moments de sport, de nombreux footings et surtout d'innombrables conversations sur toutes sortes de sujets qui le passionnaient, comme moi-même.





AU DIXIÈME DE SECONDE PRÉFACE DE THIERRY MAULNIER



J'ai rencontré pour la première fois le Dr Paul Martin sur un stade : non pas un de ces stades immenses où il lui fut donné si souvent de lutter parmi les nations rassemblées, dans des clameurs de fièvre et de gloire. Non ! Sur un petit stade charmant où il avait bien voulu apporter, à quelques écrivains qui y prolongeaient leur jeunesse dans des compétitions amicales, l'éclat de cette légende qui dore les grandes carrières sportives, un renom intimidant, et son amitié. C'était l'année dernière. Nous nous sommes retrouvés cette année sur la même piste. C'est alors qu'il m'a fait l'honneur de me demander quelques pages pour servir d'introduction au recueil de ses souvenirs olympiques, honneur que j'ai accueilli avec joie en évitant de m'inquiéter de savoir ce que j'avais fait pour le mériter. Je n'ai pas besoin de dire que le goût que je porte aux jeux dont il s'agit et plus particulièrement à ces courses qui sont les plus belles, sur les distances où Paul s'est illustré, ne m'a jamais conduit très loin dans la voie triomphale. Des circonstances m'ont écarté des stades à l'âge même où je pouvais commencer prétendre à y atteindre des résultats honorables, et je n'y suis revenu que trop tard, au moment où l'on est encore pour quelques années un jeune écrivain, mais où l'on n'a

plus aucune chance de se mesurer à armes égales, dans les exercices du corps, avec la vraie jeunesse. Là où le Dr Paul Martin a tant de souvenirs, et quels souvenirs ! Je ne saurais avoir, en ce qui me concerne, que des regrets. J'irai plus loin - au moment où j'ai accepté l'offre que me faisait Paul Martin, je ne savais rien par moi-même des compétitions olympiques auxquelles son livre est consacré presque en entier. Je n'avais été présent ni à Anvers (j'avais onze ans), ni à Paris, ni à Amsterdam, ni à Los Angeles, ni à Berlin. Mais j'ai pu faire, cette année, le voyage d'Helsinki, avec les bonnes feuilles du livre de Paul Martin dans ma valise, et il me semble que j'ai pu trouver dans ces journées inoubliables, où la fête sportive atteignit à la perfection de sa pureté et de sa grandeur, les puissantes émotions personnelles qui m'étaient nécessaires pour que l'expérience vécue dont ce livre est fait me fût véritablement fraternelle. L'entrée de Paavo Nurmi dans le stade, la flamme au poing, dans le cri de reconnaissance de tout un peuple, la haute tour pavoisée de feu dans le lent crépuscule nordique, les coureurs du dix mille mètres abandonnés l'un après l'autre en détresse par la foulée exténuante de Zatopek, la course ailée de Whitfield passant les autres concurrents du huit cents mètres au second tour comme s'ils étaient arrêtés, soixante-dix mille spectateurs debout, criant sans même savoir qu'ils criaient, penchés sur l'anneau de vérité où s'achevait la bataille du cinq mille, le Russe et l'Américain seuls, loin devant les autres dans le trois mille mètres avec obstacles, côte à côte, liés l'un à l'autre par une lutte à ce point implacable qu'elle devenait une amitié, les déboulés incroyables des coureurs jamaïcains et américains dans le quatre fois quatre cents mètres, les larmes de Barthel vainqueur tandis que montait au mât olympique le drapeau du petit Luxembourg, la force et la beauté semi-divines du décathlonien Mathias, toutes ces images qui se pressent dans ma mémoire viennent se mêler pour moi à celles que suscite, à peine moins présentes, le livre de Paul Martin. Elles l'éclairent et il les éclaire. A ceux qui ont vu, et à ceux qui n'ont pas vu ces grands spectacles où les hommes sont séparés par la lutte et unis par l'effort, dressés l'un contre l'autre jusqu'à l'épuisement total et pourtant souriants, noués par l'angoisse de la plus haute intensité dramatique et pourtant heureux, où toute une foule met en commun des espoirs et des déceptions contraires, et se laisse aller sur la grande houle de

l'admiration et de la pitié, il me semble qu'on peut pareillement demander de lire "Au dixième de seconde". Je le conseillerai pareillement à ceux qui connaissent le sport et à ceux qui ne le connaissent pas - et je range parmi ces derniers tous ceux qui croient avoir des raisons de le mépriser.

Les images qu'on va trouver dans les pages qui suivent d'une belle carrière athlétique sont plus éloquents qu'une plaidoirie et plus convaincantes qu'une démonstration. Car elles sont au sens propre du terme exemplaires. Elles nous disent ce que le sport peut être pour ceux qui savent en découvrir et en goûter les richesses. Le sport ne vaut pas comme un moyen de gagner de l'argent, et surtout d'en faire gagner aux commerçants qui l'exploitent parfois : le sport commercial peut certes - qui le nierait ? - offrir de beaux spectacles, mais il est déjà corrompu dans son principe, avili. Le sport ne vaut pas comme un moyen, pour les plus doués, d'acquiescer cette célébrité, cette gloire fugace et fragile que ses vedettes partagent avec les autres vedettes de l'actualité, encore que les satisfactions d'orgueil attachées aux victoires sportives - même si quelque vanité, quelque cabotinage s'y mêlent parfois - ne me semblent pas plus condamnables que bien d'autres. Le sport ne doit pas être considéré d'abord comme un moyen de préserver la jeunesse de la facilité des plaisirs qui s'offrent à elle, de l'accoutumer à de fortes disciplines individuelles et sociales, et de faire de bons soldats - encore que ce puisse être là certains de ses bienfaits. J'irai plus loin, le sport n'est même pas, essentiellement, un moyen d'acquiescer ou de garder une bonne santé, encore qu'il puisse contribuer puissamment à l'un et à l'autre. La plus haute justification du sport est celle qu'il trouve en lui-même. Il est le jeu, et l'on a un peu trop tendance à oublier que le jeu est une des activités fondamentales de l'individu vivant : le jeu, la pure dépense des forces physiques et mentales dans des activités qui sont elles-mêmes leur raison d'être et leur récompense et la pure joie de cette dépense, la pure joie de courir, de respirer, de lutter, de risquer, de s'éprouver soi-même jusqu'aux limites de son pouvoir terrestre et peut-être un peu au-delà. De ce point de vue, le sport n'est pas, comme le disent volontiers ceux qui le haïssent, un ennemi de la vie spirituelle. Il n'est pas une religion de la matière. Il n'est pas un culte du corps. Je dirai même que loin de servir le corps, il met le corps à son service. L'athlète, le véritable athlète n'est pas en adoration devant son corps. Il le mène même assez durement, il le jette en avant, il le force, il le cravache, il l'épuise dans la quête de quelque chose qui est au-delà de lui. Qu'est-ce que ce quelque chose ? C'est la victoire. La victoire sur l'adversaire ? Non, pas même. Toute victoire sur l'adversaire est d'abord une victoire sur soi-même. C'est soi-même qu'il faut surpasser. Qu'on ouvre, au hasard, à une page quelconque, le livre que j'ai la joie de présenter ici au lecteur, et l'on verra si l'auteur y paraît, une seule fois, dans la posture de l'adorateur de soi-même. Non. Il n'y est question que de luttes émouvantes comme celle où Paul Martin manqua d'un souffle la couronne olympique du huit cents mètres et inspira du même coup à André Obey quelques-unes des plus belles pages qui aient jamais été consacrées à l'effort athlétique, que de contacts fraternels avant et après la bataille, que d'affrontements loyaux et d'espoirs désintéressés, d'échanges amicaux, de loyauté, d'estime mutuelle, d'une meilleure connaissance entre les représentants de peuples éloignés, de surprises délicates. Va-t-on dire que Paul Martin, que moi-même, nous trichons, que nous donnons du sport une image un peu trop flatteuse ? Va-t-on dire qu'il ne faut pas juger le sport tout entier sur l'opinion que peuvent en donner les meilleurs ? Pourquoi n'en aurions-nous pas le droit ? Pourquoi faudrait-il juger le sport d'après les médiocres qui y sont nombreux sans doute, comme ils sont nombreux dans toutes les activités humaines ? Juge-t-on la peinture d'après les barbouilleurs, le théâtre d'après les cabots, la science d'après les cuistres, la littérature d'après les Trissotins, les religions d'après les Tartufes ? Les jeux du stade mériteraient sans doute déjà d'être traités avec honneur s'ils étaient seulement un moyen de rendre les hommes plus beaux, plus souples, plus harmonieux dans leurs gestes, des auxiliaires de l'hygiène sociale et une utile réaction de défense de l'humanité contemporaine contre les servitudes et les facilités de la civilisation machiniste. Mais ils sont davantage. De magnifiques occasions d'accéder à la plénitude humaine, une forme de la culture. Reste l'argument selon lequel cette forme de la culture serait antagoniste des autres. Il est trop facile d'y répondre par l'exemple des Grecs. N'allons pas chercher si loin. Il ne me semble pas que la carrière du coureur de demi-fond Paul Martin, cinq fois représentant de la Suisse aux Jeux olympiques, de 1920 à 1936, ait entravé en quoi que ce soit la carrière du Dr Paul Martin spécialiste de la chirurgie osseuse, un des médecins les plus en renom de son pays - qui trouve encore aujourd'hui le temps, soit dit en passant, de disputer des courses à ski, de donner à de jeunes athlètes intimidés par sa célébrité les conseils d'un moniteur bénévole, et même de se mesurer sur la cendrée avec ses amis et qui a trouvé aussi celui d'écrire un livre doublement précieux, parce qu'à l'enseignement d'une plume s'y ajoute l'enseignement d'une vie.



LES DÉBUTS EN ATHLÉTISME DE PAUL MARTIN

Quels ont été vos débuts ? Qui vous a donné le goût de la course à pied ? Comment êtes-vous devenu champion du monde ?

Combien de personnes, de jeunes aux yeux brillants d'espoir et d'enthousiasme m'ont posé ces questions. Je vais m'efforcer au cours de ces pages de satisfaire leur curiosité. Et si j'arrive à communiquer au lecteur indulgent mon amour pour le sport et les nobles jeux du stade, mon but sera atteint.

J'avais dix ans et j'étais collégien. Lorsque le père Busset frappait des mains pour rappeler que le moment était venu d'aller retrouver nos bancs, nous abandonnions nos récréations et c'était à qui serait le premier à sa place. Nous n'avions pas le temps de regretter nos jeux et la leçon nous paraissait plus intéressante : on y était accouru de toute sa vitesse. Moi qui étais le plus petit de la bande, il était bien rare, au début, que j'arrivasse le premier ; mais l'idée me vint de m'entraîner ; je m'aperçus un jour de ma supériorité, lorsque ayant maraudé des noix, mes copains furent pincés - tandis que je fuyais, sautais la barrière et n'étais point rattrapé. Cependant, les prisonniers, jaloux de mon agilité, m'allèrent dénoncer aussitôt... et je me consolai avec l'idée que jamais je n'avais couru si vite.

Le soir, dans mon lit, j'aimais qu'on éteignît vite la lumière pour mieux vivre dans l'obscurité les histoires que mon père me racontait mieux qu'un livre. J'entrais dans la peau du dernier des Mohicans, je défiais Oeil-de-Faucon, je terrassais l'Aigle-aux-Plumes-d'Argent et je m'endormais au milieu d'héroïques chevauchées dans les pampas.

Plus tard, je fis partie des éclaireurs. Combien de patrouilles et d'excursions dans les bois du Jorat ! Que de courses de montagne, de randonnées sur les glaciers, de campements sur les sommets, j'ai eu l'occasion de faire avec la vieille brigade de Sauvabelin... J'aimerais pouvoir raconter tous les souvenirs du temps où j'étais petit éclaireur, chef de patrouille, puis instructeur ; mais ce n'est pas ce que je me propose ici. Je dirai seulement que je m'y suis fait énormément de bien et ma reconnaissance va toujours à mon ami Grandchamp, notre instructeur alors. «Le chef de patrouille, nous disait-il, ne sera jamais chef que pour autant qu'il aura la volonté et la fierté de l'être, et qu'en leur for intérieur, les éclaireurs de la patrouille l'auront sacré plus fort, plus courageux et meilleur qu'eux. Être un chef veut dire être le meilleur». Dès ce jour, nous avons promis d'être tous de bons chefs de patrouille, et matin et soir nous consacrons un quart d'heure aux exercices physiques dictés par notre instructeur.

Ce fut mon premier entraînement méthodique, peut-être le plus pénible, car c'était un début ; je me sentais souvent bien courbaturé et je ne voyais pas mon thorax grossir autant que je l'espérais. Je ne pensais pas qu'un jour la persévérance dans cet entraînement me conduirait à la victoire. En 1917, je fus invité à suivre un cours d'éducation physique dirigé par le Dr Messerli, au nom du Département militaire. L'examen de fin de cours me permit de juger ce dont j'étais capable ; les levers de poids n'étaient pas brillants, mais les sauts étaient passables et les courses bonnes. A ce moment-là, le champion suisse de l'année, Etienne Muller, s'entraînait précisément à Vidy ; il offrit de donner des conseils et de s'occuper de tous ceux qui s'intéressaient à la course. Plusieurs de mes amis répondirent à l'appel tandis que je me faisais prier : je crois me rappeler qu'un léger épanchement de synovie était la cause de mon hésitation.

Après deux ou trois leçons prises par lui aux côtés du champion, un des jeunes coureurs me rencontrant au collège me défia ouvertement : il se sentait évidemment des qualités nouvelles et sachant que je le battais régulièrement auparavant, il se réjouissait de prendre une belle revanche sous les yeux de son nouveau maître. Poussé par l'amour-propre, je relevai le défi et pariai même de battre tous les élèves du champion ! Ah ! La rivalité entre collégiens et l'ambition des jeunes, qu'elles sont grandes parfois, mais justifiées aussi dans certaines occasions !

La rencontre devait avoir lieu une semaine plus tard. Entre temps je m'entraînais en cachette, le matin de bonne heure, ou le soir ; ce n'était d'ailleurs que la suite d'un entraînement que j'avais commencé, car j'avais prévu depuis longtemps le défi d'un camarade. Mon genou était guéri et tous les jours je couvrais un ou deux 100 mètres en 13 secondes environ, accompagnés parfois d'un 10000 mètres ! Je suis encore étonné de la résistance dont je faisais preuve à l'époque ! Bref, la semaine écoulée, on décida que la compétition aurait lieu sur 400 mètres. Tous prirent le départ, y compris le champion suisse... et je passai la ligne dans le temps des plus honorables pour l'époque

de 57"4/5 (le temps des championnats suisses était alors de 57"). Etienne Muller qui terminait à un mètre derrière moi me dit, une fois que nous eûmes repris notre souffle : «Vous courez bien, monsieur, sans doute avez-vous déjà gagné des concours?» «Non, monsieur, lui répondis-je, c'est le premier que je dispute aujourd'hui, si on peut appeler cela un concours».



Le premier 800 m lors du Jubilé Olympique en 1918 à Lausanne en présence de M. Dumuis et du Dr Messerli (à droite)

Dès ce jour, j'allai deux fois par semaine m'entraîner avec Muller et je fus reçu au Cercle des Sports de Lausanne. Je poursuivis toujours ma culture physique journalière, et deux fois par semaine je suivis les leçons de mon club au Collège de Montriond. Un mois plus tard, je remportai les éliminatoires pour les championnats suisses à La Chaux-de-Fonds où nous sortîmes premiers au 3000 mètres relais à l'américaine. C'était ma première course en championnat et aussi ma première victoire officielle. Au bout d'une année, je parvins à un développement complet et m'entraînai avec méthode dans toutes les épreuves d'athlétisme, sauts, lancers et courses. Je pratiquai également la boxe pendant de longs mois avec le champion suisse Dejoie et pris ensuite, pendant une année et demie, des leçons de lutte et de jiu-jitsu avec le regretté maître Armand Cherpillod.

Bientôt, je gagnai la couronne d'athlétisme du Cercle des Sports. A dix-sept ans, je participai aux relais, dans les plus grandes manifestations sportives helvétiques. En 1919, j'obtins le titre de recordman suisse et, quelques semaines plus tard, j'étais champion de mon pays et me qualifiais pour représenter nos couleurs à Anvers.

Avant d'aborder le chapitre consacré précisément aux Jeux olympiques disputés en 1920 à Anvers, qu'on me permette de traduire ici un passage d'un article écrit en 1930 par un des plus grands écrivains sportifs des États-Unis, R. Harron, article publié à l'occasion d'une de mes défaites, mais qui m'est plus cher qu'un triomphe. Sans fausse modestie, j'en recommande la lecture à tous les champions en herbe qui liront ces pages. On refuse trop souvent aujourd'hui d'accepter la guigne avec le sourire. C'était quelques semaines avant ma victoire dans les mille yards sur piste couverte, où je battis le record du monde et remportai le titre de champion d'Amérique. Mais je laisse la parole à Robert Harron : «Récemment j'ai été le témoin d'un incident, d'un exemple de sportivité qui illustre d'éclatante façon le contrôle que tout athlète digne de ce nom doit posséder». Le héros de cette anecdote est le Dr Paul Martin, un coureur olympique suisse de renom, venu se perfectionner en chirurgie dans notre pays et qui n'a pour cela pas abandonné la course à pied, son sport favori. Le Madison Square Garden, de New-York, était plein à craquer et le clou de la réunion était le demi-mile où le champion du Canada et d'Amérique, Phil Edwards, de l'Université de New-York, était opposé à Martin. Un tour avant la fin, Martin, en deuxième position, produisit son effort et tenta de dépasser son rival à la corde. Ce dernier, conscient du danger, accéléra tout en se

rabattant à l'intérieur, ce qui obligea Martin de ralentir avant de reprendre son sprint à l'extérieur. Mais il était trop tard et le Suisse perdit la course d'un yard.

Alors qu'il franchissait la ligne d'arrivée en deuxième position, la foule, enthousiasmée par son splendide effort et persuadée qu'il était la victime d'une tactique malhonnête, se mit à conspuer violemment Edwards, réclamant sa disqualification. Mais le Dr Martin n'était pas de cet avis. Il savait que la manœuvre d'Edwards était instinctive, normale et inévitable. Sa première pensée, après avoir atteint le but, fut de faire comprendre à la foule qu'Edwards n'avait pas fait preuve de manque de sportivité. Alors que les deux hommes reprenaient leur souffle, Martin s'approcha de son heureux concurrent et lui posa affectueusement les mains sur les épaules, tout en le félicitant. Avec simplicité et le plus naturellement du monde, le Dr Martin, gentleman suisse, venait de donner à la foule américaine une splendide leçon de galanterie. Puisse ce bel exemple être toujours suivi, pour le plus grand bien du sport».

Quelques remarques encore avant de mettre un point final à cette introduction déjà bien longue ! Depuis de nombreuses années, les États-Unis, tout comme la Suède et la Finlande, consacrent dans leur programme scolaire une place très importante à l'éducation physique et aux sports. Aux États-Unis, en comptant le week-end qui libère le samedi des obligations scolaires, le temps réservé aux exercices physiques représente le 40 à 50 % de la totalité des heures de présence à l'école. Et le niveau intellectuel des Américains, en dépit de toutes les affirmations contraires, n'est pas inférieur, que je sache, à celui des pays les plus avancés et qu'on appelle aussi les plus civilisés de l'Europe. L'esprit créateur des États-Unis est incontestable, chacun le sait, et en matière scientifique, il n'est pas rare aujourd'hui que nous allions parfaire nos connaissances chez les maîtres de la science, de la médecine, de la chirurgie et de la technique américaines. La plupart de ces maîtres, je les ai fréquentés dans leur enseignement et dans leur vie privée, et je dois à la vérité de dire qu'ils étaient tous de fervents sportifs, continuant à pratiquer dans leur club l'entraînement physique qu'ils ne pouvaient séparer d'une activité quotidienne débordante. Cette conception presque olympique de la vie contribuait à leur donner cet esprit large, ouvert, simple et avenant, ainsi qu'une nature juvénile et enthousiaste si rare dans notre vieille Europe.

Ils nous apprennent que l'habitude de l'effort, quel qu'il soit, engendre toujours le goût de l'effort, et que l'habitude est une répétition d'où surgit une certaine facilité. La facilité concourt à un renouvellement constant des facultés, et permet d'atteindre au plus près de la perfection, à condition qu'on soit journalièrement entraîné par la discipline de l'action. Dans cet ordre d'idées, les Américains ont bien compris le sens réel de l'éducation sportive. Les principes de cette éducation sportive, c'est-à-dire les principes élémentaires de l'effort, ont une telle valeur qu'ils doivent être concrétisés dans une pratique beaucoup plus large à l'école, pour le plus grand bien de la formation de l'intelligence et du caractère. Car avant d'être un entraînement physique, l'effort, dès l'enfance, est surtout un entraînement mental. Si la partie physiologique en est relativement simple, parce qu'à base d'hygiène et de régularité, il ne faut pas oublier que l'élément psychique de l'entraînement est plus élevé et plus complexe, parce qu'il suppose le double jeu de l'intelligence et de la volonté. On ne peut vouloir, en effet, que ce que l'on connaît, mais il faut le vouloir, et pour le vouloir, il faut l'apprendre. Or l'expérience du sport permet d'affirmer que celui qui a dirigé son effort vers une compréhension toujours plus claire de l'obstacle et de la difficulté, en les ramenant à leurs éléments premiers, doit arriver, pourvu qu'il se trouve dans des conditions physiologiques normales, à des résultats étonnants. Ces éléments premiers sont les mêmes pour l'entraînement intellectuel, que représentent les différentes étapes de l'étude scolaire. Mais l'élève les adaptera à l'étude avec un instinct naturel et avec ce double avantage de les avoir acquis dans l'entraînement sportif et de s'être en même temps fortifié et discipliné en les pratiquant. Il importe, cependant, que les maîtres comprennent ce programme et le réalisent dans un esprit pédagogique par leur exemple personnel. Constatons-le, nous sommes encore loin, en Suisse, de cette réalisation, tant au point de vue pédagogique que matériel.

Rappelons les paroles du père Didon, recteur au Collège d'Arcueil, qui disait, s'adressant à ses élèves pour les exhorter à s'adonner raisonnablement à l'exercice physique et aux sports : «Retenez bien cette devise : c'est un tout indissoluble qui guide toutes les possibilités que le Créateur a déposées en vous tous, c'est aussi la loi de l'olympisme». C'est-à-dire : semper fortius, semper citius, semper altius. Toujours plus fort : pour votre santé et votre volonté. Toujours plus vite : pour votre esprit de décision et de compréhension. Toujours plus haut : pour votre attitude et votre comportement moral. Puissent ces pages contribuer à donner plus de certitude à tous les jeunes, victimes de l'inquiétude, et qui sont livrés à eux-mêmes; puissent-elles les aider dans le chemin de l'assurance en leur révélant les possibilités de leur perfectionnement physique et en leur ouvrant un horizon plus large sur les possibilités de leur perfectionnement moral !



LES JEUX OLYMPIQUES 1920 À ANVERS

L'ENTHOUSIASME

A la fenêtre du wagon glissait un paysage belge : des forêts, des prairies, des villages, des champs à l'infini. Dans la grisaille du jour naissant, j'écarquillais les yeux pour lire les noms de gares rappelant souvent des batailles et pour découvrir quelques traces de la tourmente qui venait de ravager le monde, l'Europe et surtout ce coin de terre. Deux ou trois semaines plus tard, j'allai voir les campagnes dévastées, où seuls des troncs à demi calcinés et des squelettes d'arbres s'élevaient en souvenirs de toute vie antérieure, où des restes de tranchées bouleversées, des tronçons de fortifications démolies, des cratères d'obus semés d'éclats d'acier et de lambeaux d'uniformes, rappelaient l'ouragan qui venait de souffler sur la terre. Les rives de l'Isère encore tachées de sang, Ypres et ses corps de pierre meurtrie, les murs de Louvain rasés par la mitraille et toute cette zone du Nord où les cimetières se touchaient, où les laboureurs n'avançaient que prudemment avec leur charrue de peur de faire sauter les obus ensevelis, me sont restés autant de visions inoubliables d'un temps que l'on voudrait croire mort à jamais. Ce jour-là le train m'emmenait vers Anvers et les Jeux olympiques de 1920; de ma fenêtre, je ne voyais sur ce pays qu'une aurore grise et rose, un lever de jour prometteur de calme et de labeur bienfaisant. Les fermes s'éveillaient. Dans les faubourgs d'une ville, je vis des ouvriers qui prenaient déjà la route du travail. A la façade d'une maison, des volets claquèrent et une jeune femme qui commençait sa journée eut un sourire pour notre train.

Je pensai alors que cette aube pacifique était un symbole des conditions nouvelles qui allaient régir le monde, des relations meilleures qui s'établiraient désormais entre les peuples et de la fraternité durable et sincère qu'allaient renouer les jeunes sportifs, rapprochant ainsi leurs diverses nations. Le Comité International Olympique avait voulu exalter l'admiration que le monde entier, partisans et adversaires, témoignait à la Belgique, en choisissant ce pays et l'une de ses cités pour l'organisation des Jeux de 1920. Mais cette manifestation, tout en soulignant l'héroïque défense des Belges, était de principe si pacifique et si chevaleresque, qu'elle laissait espérer des mains tendues bientôt pour la réconciliation pardessus les frontières.

C'était mon premier voyage vers une grande compétition internationale, mon premier contact avec l'élite des athlètes du monde. Et mon cœur battait d'appréhension devant cet inconnu qui s'ouvrait, d'appréhension à la pensée de l'audace qu'il me fallait pour affronter des champions, de joie aussi et d'espoir. Je n'avais qu'une vague idée des efforts du baron Pierre de Coubertin pour la rénovation des Jeux olympiques. C'était une notion toute scolaire que celle que j'avais d'Olympie, des joutes antiques et de l'esprit qui les animait. Mais j'étais attiré passionnément par l'idéal de cette élite d'entraîneurs d'énergie dont parle le fondateur des Jeux modernes. Je vibraï déjà à ce culte volontaire de l'exercice musculaire et j'étais prêt à pousser l'énergie que je sentais en moi jusqu'à l'héroïsme dont on me parlait. Mon enthousiasme puisait toutefois beaucoup plus à la source de mon imagination qu'à celle des faits. Je ne sentais pas encore, comme ce fut le cas plus tard, après Anvers, ma foi sportive palpiter à chaque pulsation de mon cœur. L'idée olympique n'était pas encore pour moi une expérience.

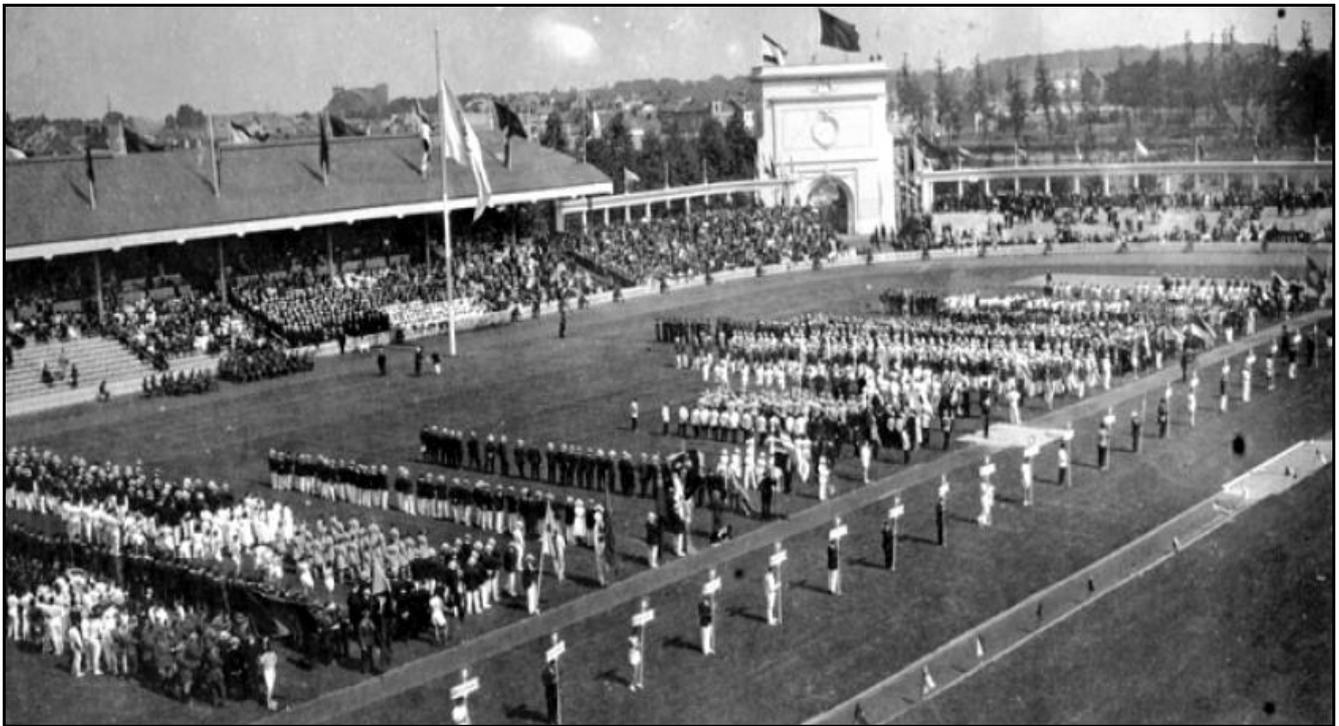
Tandis que mes camarades d'équipe dormaient encore, je rêvais dans le wagon. Je revivais des histoires étonnantes, des exploits merveilleux qui tenaient de la légende et de l'épopée, les succès de Jean Bouin, le chevalier, aux Jeux de Stockholm, sa lutte dramatique contre le Finlandais Kohlemainen, sa mort héroïque au champ d'honneur. Le Stade d'Athènes, tout entier de marbre, tout blanc dans la lumière, relevé d'un coup de baguette magique par la volonté d'un ami des sports, Averoff, et accueillant les athlètes de la terre pour les premiers Jeux modernes. Et l'histoire de Spiro Louys, le paysan grec, qui pria et jeûna deux jours avant l'épreuve du marathon, qu'il remporta en grand champion, passant bon premier la ligne d'arrivée aux acclamations délirantes des spectateurs : tout un peuple était debout pour fêter sa victoire et les drapeaux de son pays flottaient en son honneur. Quelle chance pouvais-je avoir dans ces luttes de géants ? Lorsque j'appris que la Suisse participerait aux Jeux olympiques et présenterait quelques concurrents en athlétisme, je m'étais cru trop jeune pour faire partie de l'équipe. Je fus cependant sélectionné, car j'étais alors déjà champion suisse du 800 mètres. Je savais bien que mes chances, en face des athlètes étrangers, étaient minimes, mais mon éducation sportive et mon idéal olympique étaient assez grands pour que je finisse par aller à Anvers et que je fisse dans cette intention tous les

efforts nécessaires. J'avais dix-neuf ans et je fus l'un des plus jeunes concurrents aux Jeux de 1920, sinon le plus jeune. Je dois dire que ce n'est pas seulement le désir intense de goûter à la joie d'une manifestation olympique qui me poussait à y participer; à cet âge-là j'avais un désir de voyages et d'aventures qui ne m'a pas quitté. Dès que nous fûmes à Anvers, je courus au port où l'on peut admirer des navires en partance pour les îles du Sud et les lointains et mystérieux archipels, où toujours quelque carène se vide de sa cargaison : produits des tropiques aux parfums de fleurs, de fruits, d'épices, de bois inconnus. Anvers, aussi, je n'avais garde de l'oublier, n'était pas seulement la ville du négoce, mais la patrie de Rubens et de Van Dyck et l'occasion qui m'y amenait me permit d'admirer les trésors du passé.

Les Belges avaient magnifiquement orné la cité. Des drapeaux olympiques flottaient partout avec leurs cinq anneaux multicolores. Les routes du stade se déroulaient sous la devise olympique mille fois répétée : Citius, altius, fortius. Dans ce cadre, des réceptions, des fêtes étaient organisées en l'honneur des équipes et des délégations des différents pays arrivant les unes après les autres. Les turbans des Hindous attiraient les regards, les pittoresques musiciens d'un régiment écossais, en costume national des Highlanders, entraînaient des foules dans le sillage de leur pas alerte. L'on se montrait les magnifiques champions des États-Unis, les bruns représentants de l'Amérique du Sud, les petits Asiatiques polis et souriants. A tous s'adressait le mot Bienvenue que portait l'imposant arc de triomphe dressé en face de la gare principale et pour tous flottaient les oriflammes, les drapeaux olympiques et les étendards belges dont les couleurs paraient les rues, les monuments et même la flèche de la cathédrale. Mon dessein n'est pas de faire ici, une fois de plus et moins bien que d'autres narrateurs, le récit des Jeux olympiques et une description détaillée du cadre dans lequel se déroulèrent ces luttes. Il m'importe uniquement de narrer les souvenirs profonds laissés, non seulement "aux yeux, à la mémoire, à l'esprit, mais au coeur et aux muscles d'un athlète. Assister à des Jeux olympiques laisse quelques visions durables; s'y donner véritablement, c'est vibrer, en participant actif, de toutes les fibres musculaires de son corps vivant ! L'impression la plus nette que je ressentis dès mon arrivée à Anvers, ce fut d'être absolument perdu dans cette ville, dans ce monde de sportifs venus des cinq continents. Jusqu'au jour où je fus au milieu des athlètes, mes frères, comme au sein d'une grande famille, je dus m'avouer désespéré, entraîné par trop d'impressions nouvelles, écrasé devant mon impuissance à me créer une place dans ce milieu où j'entrais timidement. Un des premiers jours, j'étais allé avec un camarade au hasard des ruelles des quartiers populeux. Distracts par l'attrait de l'inconnu, nous étions, au bout de quelques heures de flânerie, complètement égarés. Comble d'insouciance, nous n'avions pris ni l'un ni l'autre l'adresse de notre cantonnement et nous ne possédions aucune indication nous permettant de le retrouver. Il fallut qu'un jovial contrôleur de tram nous dirigeât sur le siège du Comité olympique. Ce petit fait sans importance montre l'isolement dans lequel je me trouvais avec mes camarades d'équipe, perdus dans la multitude. Ce qui tenait évidemment à nous-mêmes et point du tout aux autres, moins encore à l'organisation, excellente si l'on songe que cette ville n'avait été désignée que l'année précédente pour une telle manifestation.

Notre logement était une spacieuse salle d'école dans laquelle on avait dressé des lits de camp. Notre installation y était sommaire, mais suffisante. Les contingents des grands pays concurrents avaient aussi élu domicile aux quatre coins d'Anvers, dans des bâtiments scolaires transformés en Maison de France ou Maison américaine. Douze ans plus tard, dans le village olympique de Los Angeles où se trouvaient groupées toutes les délégations, je devais me souvenir plus d'une fois de mon premier logement olympique. Au milieu des palmes, sous le soleil de Californie, son charme de vieille salle et cette odeur toute particulière de désinfectant qui persiste dans les écoles, me sont revenus nettement, recréant les impressions d'autrefois.

La veille de l'ouverture officielle des Jeux, je tins à visiter la cathédrale où cette cérémonie devait avoir lieu. La grande nef qu'une foule enthousiaste allait respectueusement envahir était plongée dans un étonnant silence. La lumière jouait discrètement avec les couleurs chatoyantes des vitraux. Les sièges avaient été enlevés pour laisser plus de place aux participants et le grand corps de pierre s'étalait nu sous la voûte puissante, jusqu'aux cannelures des colonnes, jusqu'aux ciselures des corniches et des chapiteaux. Mais dans cette paix régnaient les chefs-d'oeuvre de Rubens, l'autel somptueusement décoré et le parfum de l'encens. Le contraste entre ce sanctuaire abandonné et la foule qui s'y pressait le lendemain fut pour moi si impressionnant qu'il ajouta certainement à la vision inoubliable que je gardai du service inaugural célébré par le cardinal Mercier. L'allocution de l'illustre prélat fut précédée et suivie par les hymnes aux graves harmonies que sont le De Profundis à la mémoire des disparus de la guerre et le Te Deum final. Les paroles qui résonnèrent avec force dans la cathédrale bouleversèrent plus d'un auditeur. Elles sont restées gravées dans mon esprit et ont marqué toute ma carrière d'athlète.



«Si l'on veut que ces jeux pacifiques ne soient pas la traduction brutale, orgueilleuse de la conception nietzschéenne de la vie, il faut qu'ils soient, et vous voulez et vous devez vouloir qu'ils soient une oeuvre d'éducation sociale à l'intention des nations civilisées... Transportez dans votre vie de tous les jours votre esprit de discipline morale, de loyauté, de mesure envers vos frères». Vous luttez dans vos sports respectifs, c'est bien, c'est beau, je vous admire et vous bénis. Mais dites-vous qu'il y a mieux; allez plus loin, montez plus haut. Vos jeux vous vaudront, si vous triomphez, une couronne qui se fane, mais si vous vous disciplinez vous-mêmes, vous aurez une couronne de gloire qui ne se fanera jamais».

Je cite de mémoire, mal peut-être, des mots qui m'ont frappé, mais j'en conserve le sens. En insistant sur la fausse idée qu'un athlète pouvait se faire en remportant quelque titre de gloire dans un stade, l'éminent prélat me fit sentir mieux que jamais le vrai sens des joutes sportives et d'un entraînement qui doit tendre à la discipline de soi-même. Je ne veux pas prétendre avoir suivi cette ligne idéale qu'il traça du haut de sa chaire, mais ce jour-là, dans la Cathédrale d'Anvers, je fus soulevé par une foi nouvelle dans le sport et j'eus conscience de la grande idée qui unissait-là des jeunes hommes de nations et de races si différentes.

Tandis que le cardinal Mercier parlait, j'entrevis le sens magnifique de l'olympisme : cet esprit chevaleresque, de camaraderie et de rivalité saine. Esprit de stimulation qui entraîne au stade non pas pour qu'on s'oppose, avec aigreur et jalousie, non pas pour exagérer la culture physique, mais pour arriver, avec le désir de quelque prouesse personnelle, à se discipliner. Dans cette lutte bienfaisante, qu'importe la victoire ou la défaite ! L'essentiel n'est-il pas de garder sa foi sportive et de persister dans son élan, que l'on soit vainqueur ou vaincu ? C'est là l'enseignement des Jeux Olympiques.

«Le champion idéal sera l'athlète qui, dans un concours olympique, ajoutera une performance exceptionnelle à un degré de culture physique, morale et intellectuelle qui aura fait de lui l'homme normal que l'olympisme ambitionne de donner à l'humanité». Cette citation du baron G. de Blonay, alors président du Comité olympique suisse, complète dans mon esprit les paroles que le cardinal Mercier prononçait avec lenteur et gravité, donnant à chaque mot une vie et une signification intenses. C'est ainsi, de cette cathédrale d'Anvers, que fut projetée pour moi la lumière spirituelle sur le stade.

En quittant la vaste nef où tous, de nation, de religion et de mentalité différentes, nous venions de communier en un même idéal, il nous sembla qu'une ardeur inconnue gonflait nos muscles et nos coeurs. Plusieurs de mes camarades me firent des remarques qui me prouvèrent que je n'étais pas seul à sentir ce souffle nouveau. La cérémonie avait été d'une telle grandeur et d'un sens si profond que je m'étais senti d'un coup rapproché des autres athlètes. Il me parut que tous les regards brillaient et que toutes les lèvres souriaient du même sourire de joie et d'amitié.

Maintenant que j'analyse ce sentiment et que je me surprends à le décrire avec quelque lyrisme, je ne crois vraiment pas exagérer. Cette cérémonie inaugurale d'Anvers me fit faire un pas de géant

dans la voie de la compréhension de l'olympisme. Lorsque tous les participants se séparèrent devant la cathédrale pour regagner qui son hôtel, qui son école transformée en dortoir ou encore sa péniche-maison sur l'Escaut, et qu'il me fallut retourner avec mes compatriotes dans notre logement, je sentis que l'idée olympique s'accommodait mal de cette séparation et qu'une formule serait bientôt trouvée, permettant aux athlètes de toutes les nations de vivre côte à côte et fraternellement pendant la durée des Jeux. Formule qui fut si bien résolue par le village olympique de Los Angeles.

L'après-midi du même jour, la cérémonie d'ouverture des Jeux, dans le stade, rétablit cependant immédiatement ce contact de franche camaraderie. Des étrangers, auxquels j'avais souri le matin, s'approchèrent de moi et nous engageâmes une conversation sans nous comprendre et nous comprenant tout de même ! Il fallut nous séparer pour défiler suivant le protocole établi. Faisait-il vraiment ce jour-là le temps superbe dont je garde le souvenir ? Et le vent soufflait-il aussi vivifiant, chargé d'un parfum de soleil et de mer ? Notre drapeau à croix blanche claquait, soulevé par ce souffle d'air. Un magnifique athlète tessinois, Luigi Antognini, à l'imposante stature, le portait très haut. Quand son profil d'aigle se tourna vers la tribune officielle où se tenaient le roi Albert 1er et le baron Pierre de Coubertin, c'est avec émotion que j'imitai son geste. Les différentes phases de la cérémonie d'ouverture se déroulèrent ensuite selon les rites traditionnels qui m'ont toujours paru revêtus d'une égale et noble grandeur. Après le défilé groupant, derrière leur drapeau national, les équipes des différents pays en un long et harmonieux ruban multicolore, Albert 1er prononça à l'adresse du Comité olympique belge la formule solennelle : «Je proclame l'ouverture des Jeux olympiques d'Anvers, célébrant la VIIe Olympiade de l'ère moderne». Des salves et des sonneries de clairons soulignèrent cette phrase, proclamant à leur tour la haute signification de la cérémonie. Des pigeons s'envolèrent tout à coup, s'éparpillant dans toutes les directions pour porter aux quatre points cardinaux la nouvelle de l'ouverture.

Ces manifestations successives se déroulèrent comme un rêve et je suis obligé de faire appel à mes souvenirs des Jeux olympiques suivants pour les préciser. Cependant, entre ces visions incertaines, le serment prononcé par un athlète belge, serrant le drapeau de son héroïque pays sur sa poitrine, retentit à mes oreilles comme si je le prononçais moi-même : «Nous jurons que nous nous présentons aux Jeux olympiques en concurrents loyaux, respectueux des règlements qui les régissent et désireux d'y participer dans un esprit chevaleresque, pour l'honneur de nos pays et pour la gloire du sport». Et je jurai de lutter en concurrent loyal, dans un esprit chevaleresque et pour l'honneur de mon pays; mais je ne voyais guère en quoi mes moyens pourraient contribuer à la gloire du sport ! C'est tout de même avec une ardeur toute juvénile que j'allais affronter la lutte dans le stade qui venait de s'ouvrir. La compréhension que j'avais acquise dans les cérémonies inaugurales, la bonne camaraderie régnant entre les athlètes et l'amitié que m'avaient témoignée plusieurs d'entre eux, me donnaient désormais une audace que je n'avais jamais eue. Les grands champions étaient jusqu'ici pour moi au-dessus du reste de l'humanité : des surhommes que je n'aurais osé approcher, tant ils m'impressionnaient.

Sur la piste, à l'entraînement, je rencontrai quelques-uns de ces demi-dieux qui avaient noms, par exemple, Paavo Nurmi ou Charlie Paddock. Je les trouvai aussi simples et modestes qu'était grande leur réputation. Je me hasardai à les questionner et ils me répondirent amicalement. Je m'appliquai à suivre leurs conseils, exprimés souvent dans une langue que je ne comprenais qu'à peine, mais j'imitai leurs mouvements et cet enseignement me fut d'une grande utilité. Sur les petites pistes d'entraînement qui avaient été mises à notre disposition, je voyais surtout les Américains. Ils m'impressionnaient par leur puissance, leur fraîcheur, leur sûreté. Ces seules heures d'entraînement, trop rapidement écoulées, me firent accomplir d'étonnants progrès. Ces étudiants des universités d'outre-Atlantique accueillirent l'étudiant en médecine de l'Université de Lausanne avec une cordialité spontanée que je ne devais pas oublier, quelque onze ans plus tard, quand ce fut mon tour d'être questionné par des élèves de Columbia ou de Stanford University !

Ils me donnèrent d'utiles avis sur des questions de technique et de style et ils m'enseignèrent des détails qui paraissent insignifiants et qui sont pourtant de grande importance, comme le soin qu'ils prenaient de se vêtir de longues culottes pour garder leurs muscles chauds, ou comme la précision avec laquelle ils choisissaient leurs souliers à pointes, veillant à ce qu'ils soient souples et bien ajustés à leurs pieds, avec des crampons bien aiguisés. Je notais leurs méthodes d'entraînement, leurs différents exercices d'assouplissement. Ils voulaient bien me corriger quand je leur faisais sans fausse honte une démonstration de mes moyens. Et ensuite, patiemment, je répétais leurs gestes et ressassais leurs leçons. M'approcher le plus possible de ces athlètes qui m'étaient d'une bonne classe supérieurs, et m'essayer à les imiter, voilà à quoi se passèrent les heures précédant la course éliminatoire à laquelle je devais prendre part. Ce fut pour moi une source de progrès immédiats et durables.



Paavo Nurmi, l'athlète modèle selon Paul Martin

Le jour des éliminatoires du 800 mètres, j'avais un peu de grippe et 38,5°C de fièvre. Je n'écris pas cela pour excuser une mauvaise performance, mais pour expliquer un état d'âme et une condition physique. Le peu que je fis, d'ailleurs, me parut un succès, comme vous allez voir. La fièvre - était-ce grippe réelle ou plutôt cette émotion qui précéda mon entrée sur la piste cendrée ? - me plongea au moment du départ dans une espèce de stupeur. « Mon pauvre vieux, me disais-je avec désespoir, dans quelle mêlée de géants t'es-tu aventuré ? Ne vois-tu pas que tu vas te faire battre lamentablement ? Tu ferais mieux de te cacher ! ». Je m'avançai sur la ligne du départ, tracée à la chaux, comme si quelque génie de rêve me guidait par la main. Je me laissais entraîner par cette force sans savoir exactement ce que je faisais. Je ne connaissais guère ceux qui couraient dans ma série; mais j'étais persuadé qu'ils me laisseraient tous bon dernier ! Quand le starter nous eut placés à nos marques et eut lâché son coup de feu, je partis de toute la vitesse dont j'étais capable, je m'accrochai aux talons d'un coureur qui me précédait, sans chercher à raisonner ma course, sans penser aux forces qui m'étaient nécessaires pour terminer ce 800 mètres exténuant. Ma foulée s'allongeait désespérément, mes muscles donnaient un effort immense pour ne pas lâcher prise et je suivais la piste marquée par les pointes sans me rappeler où j'étais. Je courus comme dans une panique, tout droit devant moi, prenant beaucoup trop larges les virages en y perdant des mètres précieux. En fait, je terminai sans lourdeur de muscles, très frais. Ma fièvre était tombée d'un coup.

Je ne m'étais soucié ni de mon rang, ni de mon temps. Je fus extrêmement surpris d'apprendre que j'avais battu la moitié de mes concurrents et que j'étais classé quatrième. C'était insuffisant pour participer à la suite de l'épreuve, et, j'en éprouvai tout de même quelque déception. Mais j'avais battu mon propre record qui était, avec ses 2 minutes et 1 seconde, le record helvétique depuis quelques mois. On m'annonça que j'avais fait 1 minute 59 secondes. Pour la première fois, un Suisse battait les 2 minutes et cet exploit comptait alors plus que je ne saurais dire.

Quand je fus revenu de cette sorte de stupeur dans laquelle j'avais été plongé pendant toute la course, j'eus conscience de mes possibilités nouvelles. Je sus que désormais j'allais encore améliorer ce temps en utilisant mes moyens et en ne m'abandonnant pas sans réaction, comme par le passé, à cette pénible angoisse d'avant-course. Ce 800 mètres sur la piste olympique d'Anvers venait de m'apprendre l'allure dont je ne tenais aucun compte jusque-là et, fort de cette expérience et de tous les enseignements que m'avaient libéralement communiqués certains athlètes étrangers durant des heures d'entraînement, j'allais pouvoir discipliner ma technique, l'assouplir et l'adapter aux qualités qui m'étaient propres.

En m'éliminant de la compétition, cette course me rendit d'autres services. Je pus suivre les Jeux en toute liberté sans avoir à me plier aux précautions indispensables à tous ceux qui étaient encore qualifiés et j'assistai, passionnément intéressé, aux finales, sans perdre aucun détail de la tactique et du style des champions.

La finale des 800 mètres dans laquelle Hill fut vainqueur, avec 1 minute 53 secondes, fut une leçon inoubliable. Ce temps était excellent pour la piste molle du stade, et Hill mena sa course avec beaucoup d'intelligence, ménageant son effort et maintenant d'un bout à l'autre un style impeccable. Je fus fortement impressionné de voir trois ou quatre concurrents tomber, exténués, dans les derniers cent mètres, tandis que les autres, quatre ou cinq, filaient vers la ligne d'arrivée dans un sprint éblouissant. «Savoir se donner, savoir se garder» a-t-on dit pour la course des 800 mètres, vitesse prolongée, vitesse et endurance. Tout à la fois. Je me suis répété ces mots et j'ai revu la dernière ligne droite du 800 m. d'Anvers avec ses hommes épuisés, chaque fois que, depuis, j'échouai à doser mon effort ou me présentai, mal entraîné, sur la piste pour une course dure ! Les émouvants 5000 ou 10000 mètres, batailles de Guillemot, le gavroche, contre Nurmi, le sévère, batailles du rythme assuré contre la volonté alliée à la fantaisie, batailles de l'homme contre le surhomme, m'enthousiasmèrent. Au 5000 mètres, l'homme réussit à vaincre le surhomme. Au pas ailé de Nurmi, machine légère et sûre, admirablement remontée, Guillemot opposa une farouche ténacité. Il s'était préparé à Joinville et était venu pour la victoire, pour le titre olympique. Il s'accrocha aux jarrets du Finlandais et le suivit en roulant du buste, en sautillant, les mâchoires serrées et les traits crispés. «Il ne tiendra pas», disait-on dans les tribunes. Ce Guillemot tenait, allongeant tant qu'il pouvait, pour suivre l'étonnante foulée de Nurmi. Tous deux s'étaient détachés du lot des concurrents; ils avaient une telle avance que personne ne pouvait plus les inquiéter. Et leur lutte se poursuivait, tenant tous les spectateurs dans l'attente du dernier tour. «Il va lâcher !» disait-on de Guillemot, mais l'on espérait qu'il tiendrait tout de même, car il peinait de façon plus humaine que le grand Finlandais impassible dans son train inlassable. Subitement, à proximité du but, ce fut le Français qui s'échappa dans un sprint littéralement arraché du sol, ultime épanouissement d'une énergie déchaînée, et gagna de quelques mètres aux applaudissements frénétiques des spectateurs. Nurmi n'insista pas; cet homme réglé comme une pendule ne modifia en rien son rythme pour tenir tête à son adversaire - on eût dit le dieu qui abandonne sa victoire à un humain méritant !

J'avais souhaité, comme la foule, la victoire de Guillemot qui paraissait le plus faible, mais toute mon admiration allait à Nurmi et mon désir était d'atteindre à une telle maîtrise. Le lendemain, dans la course des 10000 mètres, le Français et le Finlandais se retrouvèrent en tête, loin devant tous les autres et ce fut une répétition du 5000 m. Guillemot s'accrocha, ne lâcha pas prise et dépassa Nurmi un peu avant la fin. Mais il calcula mal son effort et le donna trop tôt; ce sprint prolongé l'épuisa et il ne put terminer que second. J'avais la preuve que seul un entraînement scientifique, calculé comme celui de Nurmi, peut assurer une forme constante et éliminer toute grossière erreur de tactique. Cependant Guillemot était, de son côté, un modèle de ténacité et je lui enviai non seulement son courage, mais aussi son calme après la victoire. N'est-ce pas lui qui eut ce mot révélateur d'assurance, quand on lui annonça que le roi des Belges l'attendait pour le féliciter, immédiatement après la course : «Dites-lui que j'arriverai sitôt que je me serai peigné». Dans le marathon, le succès sensationnel du vétéran Kohlemainen, le vainqueur de Jean Bouin aux Jeux olympiques de Stockholm en 1912, souligna une fois de plus l'endurance et la puissance des Finlandais et m'aurait persuadé, si je ne l'avais été déjà par Nurmi, de la nécessité de suivre l'entraînement qu'ils préconisaient. Kohlemainen, qui avait alors quarante-deux ans, rentra dans le stade aussi frais que s'il revenait de promenade. Quarante-deux kilomètres à quarante-deux ans, d'un trait de course et d'un souffle. Magnifique résultat de l'entraînement ! Une des finales les plus attachantes fut celle des 100 mètres avec l'homme volant Paddock. Ce représentant des États-Unis n'avait que vingt ans, mais il était riche de toute l'expérience des collègues américains et des nombreux championnats auxquels il avait participé. A dix-sept ans, il était champion d'Amérique et, dans les annales de la course à pied, son nom reste un des plus célèbres.

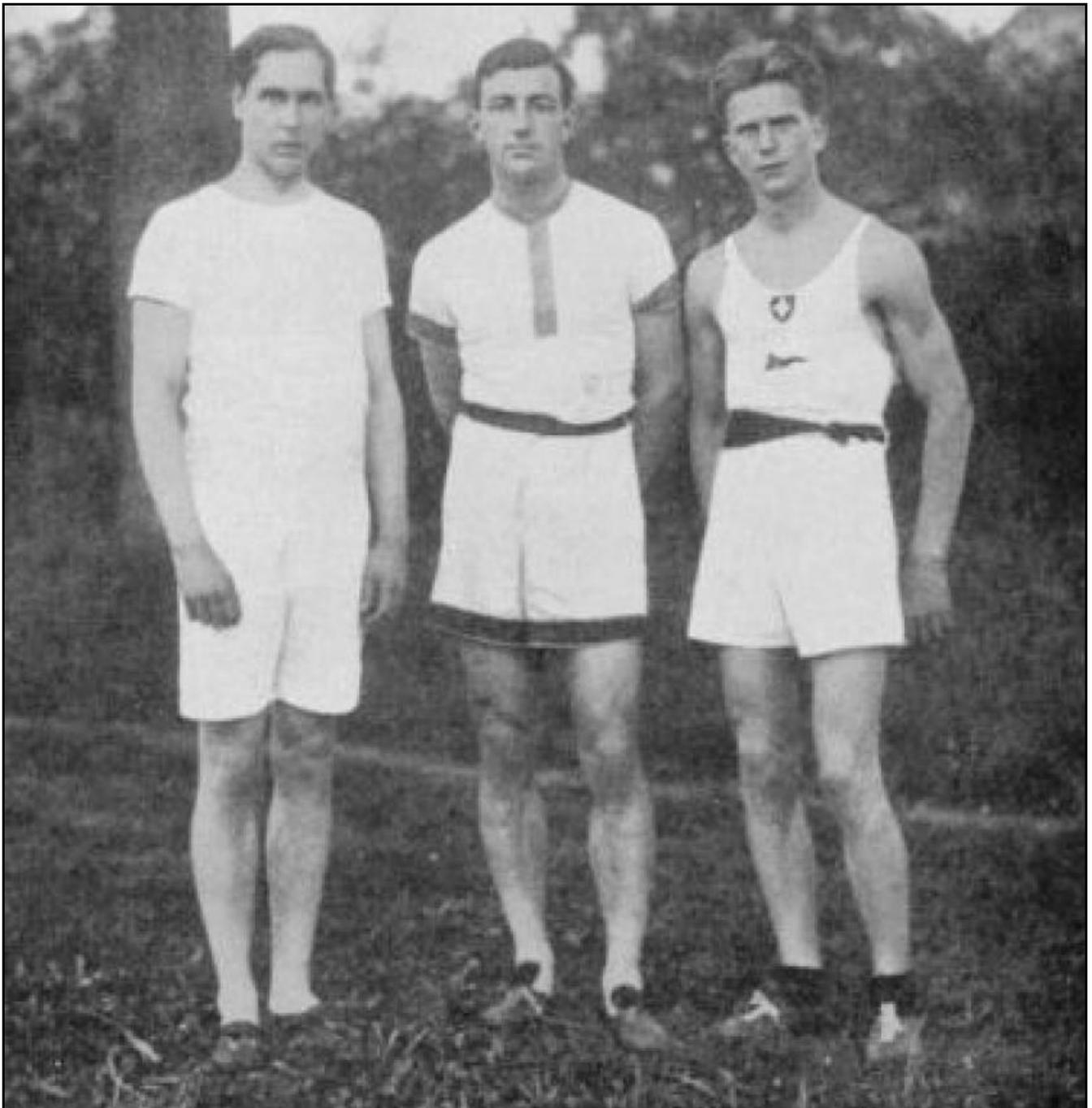


Charlie Paddock gagne le 100 m. avec son fameux flying finish

Je l'avais vu, se hâtant de sa foulée extraordinaire, laisser loin derrière lui ses plus redoutables concurrents, enlever le fil blanc dans un saut prodigieux et s'arrêter brusquement, accueillant les acclamations d'un sourire de collégien, le visage aussi reposé qu'au départ. Il me fallait pour moi un peu de ce sourire. M'armant de courage, j'étais descendu sur la pelouse du stade et je m'étais approché pour lui demander de poser devant mon appareil photographique. J'ajoutai une prière pour obtenir sa signature. Une pensionnaire rougissante et balbutiante n'aurait pas fait mieux. Charlie Paddock reçut aimablement l'hommage du coureur olympique que j'étais aussi, malgré tout, et nous fîmes fraternellement connaissance. Murchison, second dans la même finale, était présent et nous eûmes tous trois une joyeuse conversation. Je n'exagère pas en disant que je me sentis considérablement grandi par ce contact avec des étoiles de l'athlétisme et que je me surpris à espérer graviter un jour autour des records dans la même sphère qu'eux. Je n'imaginai toutefois pas la bonne fortune qui me permit de faire plus tard, en compagnie de Charlie, une inoubliable visite aux athlètes finlandais, de devenir l'ami de Nurmi et celui de ce cher vieux Murchison qui m'offrit en 1931 l'hospitalité dans son bungalow de Montouth Besch, New-Jersey, lors d'un de mes séjours aux États-Unis. Ainsi les Jeux olympiques d'Anvers, qui fortifièrent ma foi sportive de tout un faisceau d'expériences, ajoutèrent à ces enseignements des amitiés précieuses. Quand le Stade d'Anvers se ferma sur le défilé final, terminant la manifestation en réunissant une dernière fois les délégations du monde entier, j'avais la certitude de revoir bientôt plusieurs des champions avec lesquels j'avais déjà de sûrs liens de camaraderie. C'est ainsi que l'occasion d'un congrès olympique devait bientôt amener à Lausanne deux des meilleurs athlètes d'Anvers, le Sud-Africain Rudd, finaliste des 400 mètres et l'Anglais Baker, deuxième dans les 1500 mètres.

Parfaits gentlemen tous deux, ils m'avaient frappé par la loyauté de leur abord et la sincérité de leurs propos. J'avais désiré leur amitié et nous ne tardâmes guère à devenir d'excellents camarades sur les pelouses du Stade de Vidy, au bord du Léman.

Ils avaient en effet pris leur équipement d'entraînement et leurs souliers à pointes et ils voulurent bien m'accorder tout un après-midi où nous discutâmes préparation athlétique, style et technique de la course jusqu'au crépuscule. Ils corrigèrent ma tenue et me montrèrent quelle devait avoir la foulée et quelle position devaient observer les bras pour un meilleur rendement. Ils m'assurèrent que je pouvais parvenir en finale aux prochains Jeux olympiques, si je m'entraînais comme il fallait, avec persévérance et Rudd ajouta : «En modifiant votre style, vous devez arriver en quelques semaines à faire 1 minute 56 aux 800 mètres». Ces encouragements me rendirent si confiant que je peux considérer la visite de ces deux grands athlètes comme marquant un tournant décisif dans ma carrière sportive.



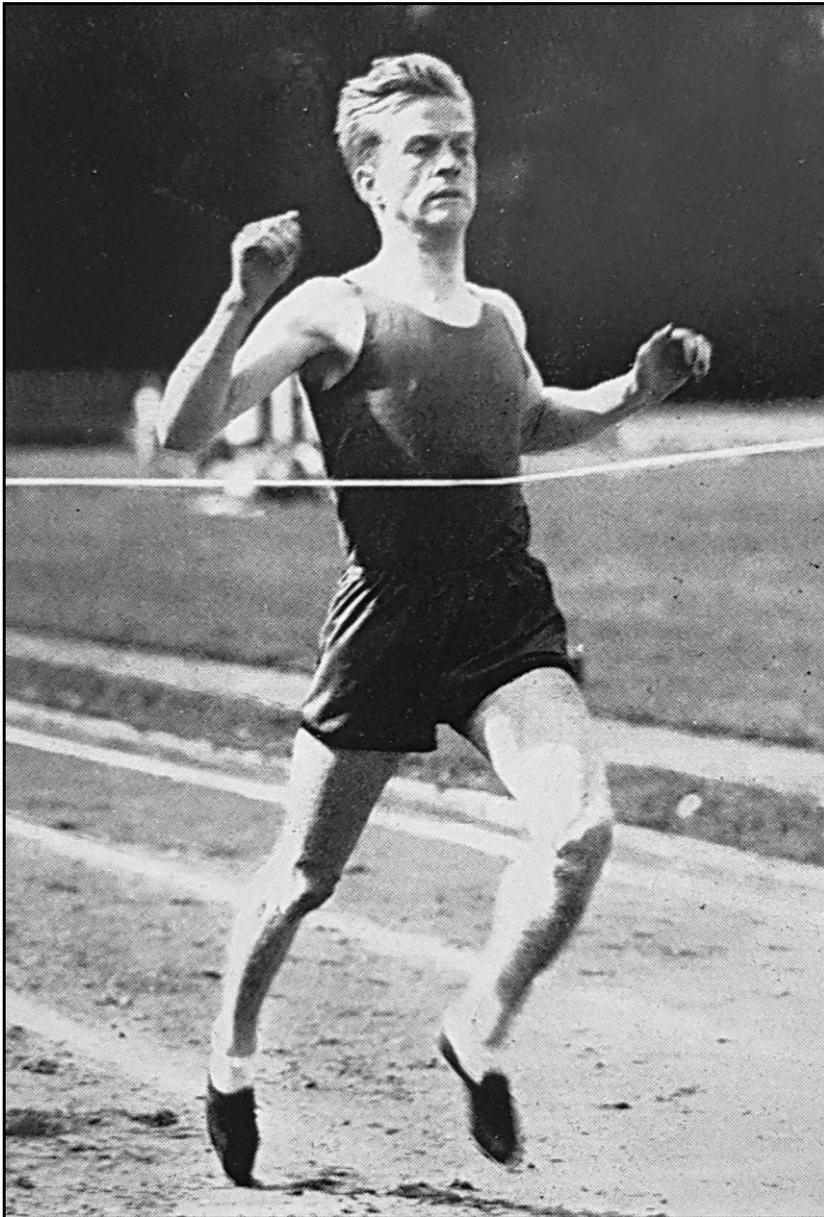
Philip J. Noel-Baker, deuxième du 1500 m. et Golden Rudd, vainqueur du 400 m. juste après les Jeux Olympiques d'Anvers

Il y a en effet trois causes, à mon avis, qui peuvent permettre à un sportif, qui en a les moyens, de devenir un champion. D'abord un entraînement approprié tel que celui qui est donné aux jeunes Américains dans leurs collèges; ensuite le don d'observation et la volonté d'imiter l'exemple de ceux qui sont arrivés à un degré supérieur; enfin la confiance en ses possibilités que peut vous insuffler un connaisseur parlant avec sincérité.

Le Dr F.-M. Messerli, l'infatigable secrétaire du Comité olympique suisse, fut le premier à me diriger et à me doter de cette assurance sur le plan national; les Jeux d'Anvers, et plus particulièrement les mois qui suivirent, avec la visite de Rudd et de Baker, me la donnèrent sur le plan international. La confiance que peut avoir un athlète dans ses amitiés sportives est un remarquable tremplin. Celle que nous eûmes l'un pour l'autre, le fameux sprinter suisse Imbach et moi, m'aida également beaucoup. Imbach disait avec sûreté et simplicité : «Je cours, je gagne» et il gagnait. C'est ainsi qu'il battit le record du monde des 400 mètres à Paris en 1924, et qu'il fut finaliste olympique.

Les Américains, qui ont la science athlétique que l'on sait, ne réussissent souvent que par l'extraordinaire confiance dans leurs possibilités que leur confèrent leurs collègues, leurs coaches et les champions auxquels les dirigeants demandent de faire des démonstrations et des conférences. Même s'ils ont en eux tous les moyens d'arriver, les jeunes, de nos jours, manquent trop souvent de

confiance. Ils se laissent aller facilement à un pessimisme qui entraîne la défaite et il importe de leur redonner la foi dont ils ont besoin. Je ne veux pas prétendre par là qu'il faille bluffer pour les stimuler. Il faut au contraire être loyal avec soi-même, noter son entraînement et ses résultats et ne pas exagérer l'excellence de sa forme. Le sport est une école de discipline morale, de loyauté envers soi-même et de mesure envers ses frères. «1'56" !» m'avait dit Rudd. Je m'appliquai avec



acharnement à réaliser cette prédiction, en suivant les conseils qu'on m'avait donnés. Je savais que je devais faire ces 1'56" ! L'hiver interrompit mon entraînement, mais je le repris avec zèle la saison suivante et bientôt j'eus la satisfaction de battre les champions français à Lyon, lors de la rencontre Suisse-France. Mon temps fut exactement de 1'56" pour le 800 mètres, tandis que je courus un 1500 mètres en 4'06". Ce bond subit me fit passer dans l'élite européenne et m'assura d'autres succès lors de diverses rencontres à Marseille, à Paris, en Suisse, aux championnats d'Angleterre (où je fus battu de peu, faisant pour la première fois 1'54"3/5), pendant l'olympiade précédant les Jeux de Paris. En 1922, les Jeux universitaires se disputèrent à Paris sur le nouveau Stade de la Porte-Dorée. J'y retrouvai Charlie Paddock et Adrian Paulen, le champion de Hollande. L'amitié que j'avais esquissée avec l'Américain volant nous unit à nouveau étroitement, et Paulen, autre vieille connaissance d'Anvers, se joignit à nous pour former un inséparable trio. Nous étions tous les trois des coureurs olympiques. "Olympic Runners", disait Charlie Paddock, et c'était pour lui un titre, une classe. «Il nous faut porter très haut ce flambeau olympique», ajoutait-il, et nous nous devons de gagner. En nous encourageant mutuellement, nous

rempartâmes tous trois de belles victoires et la médaille de champion du monde universitaire. Paddock accomplit une fois de plus des prouesses sensationnelles, égalant plusieurs de ses propres records mondiaux et battant même officieusement celui des 200 mètres. Je fus vainqueur dans le 800 et Paulen dans le 400 mètres. Nous collectionnions donc tous les titres de vitesse pure et de vitesse prolongée et nous fûmes fêtés avec enthousiasme par les étudiants du P.U.C. qui avaient organisé ce championnat. Cette nouvelle rencontre avec Paddock m'apprit à travailler le sprint que j'avais fort négligé jusqu'alors. Mon ami me démontra la nécessité d'une pointe finale permettant de lâcher les concurrents qui ont pu s'accrocher jusqu'à cent mètres du but. Je m'étais déjà entraîné à la résistance que les Finlandais développent particulièrement, comme je l'avais constaté à Anvers; en y ajoutant la vitesse que m'enseignait Paddock, n'allais-je pas améliorer encore ma forme ? Ainsi, pendant les quatre années de l'olympiade qui suivit les Jeux d'Anvers, les heureuses séquences de ceux-ci continuèrent à me favoriser. Sacrifiant avec fougue à l'idée olympique qu'il me semblait m'assimiler de mieux en mieux, je pouvais enregistrer à mon actif des performances toujours meilleures, grâce à l'étincelle qu'Anvers avait fait jaillir en moi, grâce à la flamme entretenue par les champions observés sur le stade olympique et par les amis précieux que j'y avais trouvés.



LES JEUX OLYMPIQUES 1924 À PARIS

LA SCIENCE

L'aigle du record du monde plane sur nos têtes, les ailes ouvertes... Je le devine et le perds dans les nuages... L'aigle du record descend sur nous, à lents coups d'ailes. Je le vois. Je le toucherai. Cette image de mon ami l'écrivain français André Obey, pour rendre ses impressions du fameux 10000 m. du Finlandais Ritola, battant le record du monde en 30'23"1/5, illustre mes souvenirs des Jeux de Paris. Je vis, comme le poète, l'aigle de Jupiter planer sur le stade, suivre avec calme et puissance les courbes de la cendrée et descendre sur la foule soulevée par une mystique nouvelle ! Nulle image n'évoque mieux en mon cœur celle de mes impressions parisiennes. Des hauteurs olympiennes, les courses d'un Ritola et d'un Nurmi appelaient sur Colombes la présence du record, ailé comme l'oiseau royal, fort comme lui, et dominateur. Avec la foule des spectateurs et plus qu'elle, je fus enlevé par cet élan que donne le miracle du record.

Ce qui me frappa surtout, ce fut l'aisance et le calme parfait de ceux qui réalisaient ces prouesses surhumaines. Avant, pendant et après leurs courses étonnantes, tandis que leurs, temps s'inscrivaient en lettres d'or au ciel de l'olympisme, ces champions des champions paraissaient poursuivre leur tâche quotidienne d'entraîneurs d'énergie et accomplir ni plus ni moins qu'un devoir, très simplement. Devant le monde entier des athlètes et des spectateurs, ils semblaient réaliser seulement une fois de plus ce qu'exigeait d'eux leur classe internationale, effort prodigieux qu'ils répétaient chaque semaine, pendant toute une saison, sans fléchissement, sans nerfs, sans inquiétude et sans rage - au contraire, avec joie, en un grand rire de tout le corps !

Quelle continuité dans la réussite ! Quelle résistance forgée par l'entraînement et quelle prodigieuse maîtrise de soi-même à chaque instant de sa vie demandaient des exploits accomplis avec cette trompeuse facilité ! Je le savais bien depuis qu'Anvers m'avait révélé Nurmi et ses compatriotes, les athlètes de Finlande !

Pour tous et pour moi-même, quand je me laissais aller à suivre les réactions des autres, les records de Nurmi et d'ailleurs la plupart des records établis à Paris (ils furent nombreux) prenaient rang parmi les événements surnaturels où les recordmen tiraient de la machine humaine admirablement réglée des résultats incroyables. Nurmi, si indifférent à l'égard de ses concurrents qu'il leur semblait dédaigneux et qu'il se faisait haïr de certains d'entre eux, m'aurait donné la clef de son pouvoir, si je ne l'avais connue déjà, le jour de la finale des 1500 mètres.

Il venait de battre le record olympique qui datait des Jeux de Stockholm en s'assurant une avance de dix mètres. Le Suisse Schärer menait contre l'Anglais Stallard une lutte dramatique pour la seconde place et rattrapait celui-ci quelques mètres avant l'arrivée quand le Britannique s'effondra sur la piste, épuisé Nurmi surgit, calme, à peine essoufflé, les traits peu marqués par l'effort. Il avait les yeux fixés sur le grand corps de Stallard, mais il passa à côté de lui sans faire un geste, disant tranquillement, d'une voix qui parut méprisante à certains : «Mauvais entraînement !».

J'en connais qui jugèrent sévèrement son attitude, mais je dois avouer que je la compris parfaitement. Nurmi se préoccupait fort peu de la foule que glaçait son regard d'acier et je ne connais pas de sa part de gestes destinés à lui gagner une popularité. Il estimait que l'athlète qui se présente à une course du stade, sans la préparation indispensable, est dans son tort. Les champions de Finlande s'entraînent à la résistance avant de se présenter à une épreuve et ils ne courent que dans la mesure de leurs moyens. Nurmi jette un coup d'oeil à son chronomètre et dose son effort à la seconde près ; il donne l'impression qu'il pourrait battre le record du monde à chacune de ses courses s'il forçait l'allure qu'il s'impose, mais il ne donne pas à fond et termine avec une réserve de vitalité. C'est le secret d'exploits accomplis avec une constance de forme à peine variable. Et quand il veut bien s'attaquer à un record, sur une cendrée propice à son action, c'est le secret de son apparente facilité à la poursuite d'un idéal qui le met en rivalité avec le temps et avec l'espace. Car le record est véritablement un idéal auquel on se voue entièrement et pour lequel on se prépare sans défaillance en suivant l'école du sport, école de courage, de discipline, de mesure. «Les détracteurs du sport, a écrit le pédagogue français Guilhou, sourient lorsqu'ils entendent les jeunes athlètes donner tant d'importance à ces cinquièmes de seconde ou à des centimètres; quelle erreur est la leur ! Dans ce cinquième de seconde ou dans ce centimètre gagné, réside le plus pur de l'énergie humaine. Rude école où l'on ne se contente pas de résultats provisoires ou d'à peu près. Le souci du fini, la notion du parfait, la pleine connaissance des ressources du moi, les sports

peuvent donner tout cela. Et de là naissent l'orgueil bienfaisant de se posséder, la maîtrise de soi, l'habitude d'estimer un adversaire à sa juste valeur, un sens plus exact de la dignité humaine, en un mot la forme supérieure de la liberté». A côté de ces lignes, je placerais cette formule de M. Pierre de Coubertin : «Pour que cent se livrent à la culture physique, il faut que cinquante fassent du sport. Pour que cinquante fassent du sport, il faut que vingt se spécialisent. Pour que vingt se spécialisent, il faut que cinq soient capables de prouesses étonnantes».

Aux Jeux olympiques de Paris, je vivais au-dessus de ces vérités, destinées à tous ceux qui ne comprennent pas le sport, à tous ceux qui, tout en ayant de l'estime pour la force qu'il représente, refusent de considérer le sport comme une prouesse utile, aux partisans enfin de la seule culture physique à l'exception des différentes spécialités athlétiques. Je devrais dire plutôt que je vivais avec ces vérités, vibrant au mot de record, espérant un peu, sans me faire d'illusions, être en mesure un jour d'en battre un moi-même. Si, dans mon souvenir, je place les Jeux de Paris sous ce signe magique, c'est bien parce que le record me parut donner à la plupart des courses leur extraordinaire beauté. Je ne sais si l'histoire de l'olympisme leur laissera la même place que je leur assigne dans la vie sportive. Je ne cherche à noter ici que des impressions tout à fait subjectives. L'ouverture des Jeux, par une splendide journée d'été, avait été impressionnante. Notre-Dame de Paris, sonnait l'allégresse de toutes ses cloches réunies, avait reçu sous ses voûtes le peuple des athlètes et des délégations officielles. Le défilé, au Stade de Colombes, fleurit la piste et les pelouses de son ruban multicolore. Cinq mille représentants de la jeunesse forte de la terre allaient s'efforcer de faire monter au grand mât olympique les couleurs de leurs quarante-trois nations. Dans la tribune officielle, aux côtés de M. Doumergue, président de la République française, des princes et de hautes personnalités patronnaient les Jeux, assurant le prestige grandissant de l'idée olympique. L'on remarquait l'intérêt tout particulier des délégués d'Asie, d'Amérique du Sud, d'Australie, d'Afrique même, qui témoignaient de l'universalité acquise désormais au mouvement dont le baron Pierre de Coubertin avait pris l'initiative. Cependant, plus que ces manifestations, plus que ces solennités et les hauts personnages qui y assistaient, c'était le gigantesque drapeau olympique flottant sur le stade qui captait mon émotion. Tandis que des paroles définitives étaient prononcées; tandis que les pigeons s'envolaient vers la lumière ou les brumes de leur pays natal, je vivais dans la seule attente des courses et des records dont je sentais la présence déjà planer sur le stade.

Quand mon camarade d'équipe Imbach battit le record du monde des 400 mètres dans un des quarts de finale de cette épreuve, un long murmure courut sur le stade. Cette belle performance du Suisse fut une surprise générale et son nom répété de bouche en bouche et suivi de son temps, 48 secondes, fut une véritable révélation. Imbach n'avait pas paru s'employer à fond pour vaincre le Suédois qui terminait second. La forme éblouissante dont il avait donné une preuve laissait prévoir un temps meilleur peut-être dans la demi-finale et la finale.



Joseph Imbach bat le record du monde du 400 m. en 48"0 lors des séries

Je savais les grandes qualités de mon ami Imbach, extrêmement rapide, sûr de lui, avide de prouesses. Combien de fois ai-je représenté mon pays avec lui et combien de fois avons-nous été vainqueurs ensemble, remportant des points précieux dans des rencontres internationales ? Des relais dans lesquels mon 800 mètres précédait son 400 mètres nous avaient procuré des joies inoubliables et je savais qu'il pouvait sortir finaliste olympique.

Son record du monde fixa pour moi les événements que je prévoyais avant les Jeux et que j'attendais avec impatience. Je sentais que ce record, apparu dans le ciel de Colombes, allait me tenir en haleine et devenir ma raison d'être !

En fait, Imbach ne fut recordman que pendant un jour, puisque, dès le lendemain, l'Américain Ficht abaissa à 47"8/10 le temps des 400 mètres. Cette fraction de seconde arrachée annonçait une finale extraordinaire. Si deux dixièmes de seconde furent une fois de plus gagnés par l'Anglais Liddell qui fit 47"6/10, cette course ne tint pas toutes ses promesses, Imbach, malade, ne pouvant défendre ses chances comme on l'attendait.

Cette épreuve de vitesse prolongée se déroule encore sous le signe de l'effort. Le sprinter déchire l'air en des gestes violents ; il arrache puissamment son corps du sol, maltraite la piste, dévore l'espace. Des vertigineux 100 et 200 mètres gardent certains caractères. Les records établis à Colombes sur cette distance n'avaient pas la majestueuse assurance de ceux établis par les Finlandais sur de plus longues distances. L'aigle enlevait sa proie en fonçant sur elle, dans un grand battement d'ailes ; il ne plana vraiment sur le stade que lorsque Nurmi abaissa dans le 1500 mètres un record olympique vieux de trois olympiades.

Paavo le Taciturne, le Finlandais aux yeux d'acier, avait imperceptiblement accéléré l'allure pour détacher l'Américain Géo Ray qui s'attachait à ses talons. Il n'avait même pas souri au but qui s'offrait, il n'avait de regards que pour son chronomètre. Cependant, même ce geste machinal des yeux baissés sur la montre ne rompait pas l'harmonie de sa foulée. La paix olympienne de son front et le travail à peine visible des muscles. Le vol plané d'un dieu ailé ! Personne n'aurait fait particulièrement cas d'une telle aisance et ne l'aurait suivie avec une telle admiration si, derrière lui, des coureurs réputés n'avaient crispé leurs traits, épuisé leurs énergies et tiré d'eux-mêmes de suprêmes ressources pour le suivre - de loin ! Personne n'aurait su d'avance que Nurmi allait battre le record si le grand Stallard, un des favoris de cette épreuve ainsi que du 800 mètres, ne s'était abattu soudain, je l'ai dit, fauché par son effort. Il faut un point de comparaison pour pouvoir juger de semblables prouesses, accomplies avec une telle désinvolture.

Désinvolture était bien le mot qui s'imposait à tous les spectateurs, mais une heure et demie plus tard, ils pensèrent sans doute que simplicité conviendrait mieux, quand ils virent Nurmi prendre tranquillement sa place, dispos comme au lever du lit, parmi les finalistes du 5000 mètres. Il mena cette course de bout en bout avec son compatriote Ritola, grignotant les forces du magnifique athlète suédois Wide et laissant, dispersé à quelques centaines de mètres, le lot des autres coureurs. Quand le trio se fut disloqué à son tour et que Wide perdit contact, Nurmi enleva le titre devant son fameux compatriote Ritola. Ils battaient tous deux l'ancien record olympique. Nurmi aurait sans doute réalisé un exploit analogue dans le 10000 mètres s'il n'avait laissé Ritola, toujours second derrière lui dans les épreuves auxquelles ils participaient ensemble, remporter là une retentissante victoire. Faut-il ajouter qu'il fut vainqueur encore dans le cross-country et dans le 3000 mètres par équipes ?

Tandis qu'un accablant soleil faisait fuir les spectateurs à la recherche de l'ombre et qu'une atmosphère étouffante mettait à rude épreuve les capacités de résistance des participants au cross-country, Nurmi luttait contre l'obstacle, sur les chemins ardu, sans effort apparent. Comme sur la cendrée, il laissait derrière sa course légère peiner lamentablement ses concurrents, sauf peut-être Ritola et deux ou trois autres. Plusieurs coureurs s'écroulèrent comme des pantins ; le soleil les assommait de ses rayons implacables et ils roulaient sur les feuilles mortes et les mousses des sous-bois bordant les chemins. Wide lui-même s'abattit après avoir mené une bonne partie de la course. Le haut-parleur du stade annonçait les péripéties de cette terrible épreuve et les spectateurs se demandaient si tous les concurrents allaient subir les uns après les autres le sort de l'infortuné suédois, quand Nurmi fit son entrée par la porte de Marathon, paisible et maître de lui comme à son habitude. Ce fut de la stupeur. Il y eut une demi-seconde de silence effaré, puis les applaudissements éclatèrent, interminables. Nurmi régnait sur les Jeux de Paris. Il était vainqueur dans quatre épreuves ; il ne se contentait pas de gagner les finales dans des temps records, il menait également le train des éliminatoires et des demi-finales d'après son chronomètre et il aidait encore ses compatriotes à gagner une place d'honneur dans le 3000 mètres par équipes.

La supériorité des Finlandais était telle que si Nurmi n'avait pas représenté à Paris son pays, ce dernier aurait eu quand même la première place dans les mêmes épreuves. Ritola, volontaire,

tenace et tout aussi résistant, la lui aurait assurée. Nurmi absent, à Ritola toute la gloire, tous les records et un nom plus célèbre qu'aucun autre dans les annales du sport. Et si ces deux Finlandais ne lui avaient souvent barré la route, Wide, le blond Suédois, qui fut lui aussi recordman du monde, aurait eu ces honneurs-là.

Trois fils du Nord, également entraînés, également méritants, sinon d'un même talent, portaient la couronne du record. Pour que trois hommes soient capables de prouesses étonnantes, combien doivent avoir atteint une forme remarquable ! Les athlètes finlandais, si bien représentés aux Jeux de Paris, répondaient à cette question et donnaient une leçon d'endurance et d'entraînement. Elle ne fut pas perdue pour moi et je me jurai de profiter de la première occasion pour faire le voyage du Nord et visiter la saine Suomi, le pays des mille lacs.

A côté des champions que je viens de nommer, il y eut à Paris d'autres athlètes qui devinrent mes amis ou qui devaient m'influencer d'une façon ou d'une autre.

Je retrouvai mon cher ami Charlie Paddock, toujours souriant et plein d'élan. Il n'était plus dans une forme aussi étincelante que celle qui lui permit d'être le roi incontesté de la vitesse pendant plusieurs années. Il fut tout de même finaliste dans les 100 et 200 mètres, terminant second dans cette dernière épreuve, derrière Jackson Scholz, son compatriote. Mais il y avait quelque chose, un rien, qui ne fonctionnait plus aussi bien que précédemment. Il n'en reste pas moins le sprinter dont les performances auront été les plus durables et les plus régulières. Un coureur de vitesse s'use plus rapidement qu'un coureur de longue distance qui a dû, avant tout, cultiver sa résistance. Paddock demeura un des lévriers de la cendrée dont la forme tint le plus longtemps. Il devait d'ailleurs tôt après les Jeux de 1924 retrouver tout son allant et sa suprématie, pendant une tournée que nous fîmes ensemble. Il se retira ensuite, au jour qu'il s'était fixé, après avoir couru pour son plaisir avec son entrain de grand boy américain.

Adrian Paulen, le champion de Hollande qui avait participé, on s'en souvient, aux championnats universitaires de la Porte-Dorée, eut de la malchance à Colombes. Après avoir brillamment gagné un des quarts de finale des 400 mètres devant Liddell qui devait être le vainqueur de la finale, il fut éliminé en demi-finale dans la série où l'Américain Fitch battit le record du monde. Lui aussi retrouva plus tard, lors de nos courses communes, une meilleure forme. Liddell, le fougueux triomphateur du 400 mètres, avait été troisième dans le 200 derrière Scholz et Paddock; il était désigné par l'Angleterre pour courir le 100 mètres. Il s'était montré l'égal d'Abrahams sur cette distance avant les Jeux et l'on peut supposer qu'il aurait pu être, comme le vainqueur, un des plus dangereux adversaires des Américains. Mais la finale du 100 mètres devait tomber sur un dimanche



La victoire d'Eric Liddell au 400 m. en 47"6 a été immortalisée dans le film "Les chariots de feu" en 1981

et Liddell s'abstint par conviction religieuse. Au lendemain de son record du monde, il prêcha dans le temple anglican de Paris. Il avait les yeux clairs où se lisaient la franchise, la cordialité et la réserve tout à la fois, et il m'imposa par sa sérénité, sa tenue modeste et réservée. Les athlètes anglais m'ont d'ailleurs frappé, à chacun des Jeux, par leur courtoisie et leur simplicité. Ils n'ont souvent pas le bagage d'exploits sensationnels qui auréole d'autres champions, mais ils participent dans le véritable esprit olympique, c'est-à-dire qu'ils défendent leurs chances le mieux possible, au-delà même de leurs moyens habituels, pour leur pays et pour leur roi ! Lowe, tout comme lord Burghley, champion des 400 m. haies, est le type parfait de ce coureur gentleman, outsider gagnant magnifiquement. S'il y eut deux athlètes qui furent opposés de toute leur nature tendue vers un même but que l'un ne peut atteindre sans que l'autre ne soit battu, ce furent précisément Lowe et moi-même. Il eut pour moi des gestes si amicaux, des propos d'une camaraderie si spontanée, que ma place de deuxième dans le 800 mètres m'en apporta un réel enrichissement et me fit faire un nouveau progrès dans la compréhension de l'esprit olympique, chevaleresque avant tout.

Je m'étais bien préparé pour les Jeux Olympiques de 1924. J'avais un esprit combattif très développé et ma confiance s'était forgée peu à peu, au cours de l'olympiade qui prenait fin. L'ardeur que j'avais en me présentant à la lutte, mon enthousiasme pour ces records dont je sentais l'avènement probable à Paris, me donnaient un élan précieux, mais ils ne suffisaient pas entièrement à remplacer la science et la tactique dont il faut faire preuve dans une compétition de ce genre, réunissant les meilleurs coureurs des diverses spécialités. J'estime avoir acquis cette science un peu plus tard, en 1925, et je me sentis alors -je le dis sans prétention - quasi invincible sur ma distance préférée, le 800 mètres. Résultat de l'enseignement de Paris. Mais pendant les Jeux mêmes, je ne possédais pas encore cette maturité indispensable à celui qui veut gagner. Le succès que j'obtins fut méritoire et j'aurais peut-être été vainqueur de ce 800 mètres si, comme on l'a dit, nous avions eu quelques mètres de plus à parcourir. Il n'en reste pas moins que je crois aujourd'hui n'avoir pas été tout à fait mûr pour un tel exploit. Cette finale reste un de mes souvenirs les plus émouvants. Je m'étais aguerri dans les éliminatoires, gagnant ma série et sortant troisième d'une des plus dures demi-finales, où je me qualifiai derrière Stallard et l'Américain Richardson. J'espérais faire mieux dans la suprême course, mais je savais que j'avais à lutter contre forte partie, trois Anglais et quatre Américains, deux groupes puissants qui allaient se livrer une bataille farouche dont le Norvégien Charly Hoff et moi pouvions bien faire les frais. Je revois le vestiaire de Paris, gris, solitaire, abandonné, et la table de massage où l'un de mes amis venait de donner à mes muscles une dernière souplesse. L'angoisse qui précède tout départ de course importante m'étreignait et j'y aurais certainement sombré si un bon génie ne m'en avait tiré à temps. Lowe, mon concurrent anglais, vint à passer devant ma chambre. Il me fit un signe joyeux m'invitant à le suivre dans son vestiaire. Lowe, d'un seul coup, me sauvait de moi-même et des images multiples de luttes tragiques et de défaites qui m'assaillaient. Le charme de sa parole chaude et bien timbrée maintint le contact avec le monde réel des muscles et de la chair, conscients des efforts qu'ils allaient devoir faire. C'est ainsi que nous atteignîmes, en devisant, la piste. Lowe était calme, impassible. Il me dit que Stallard pouvait être vainqueur, mais qu'il était un peu fatigué et éprouvé par le temps qu'il faisait à Paris. Il ajouta que si Stallard ne courait pas aussi bien que d'habitude, il s'efforcera, lui, de donner la victoire à l'Angleterre. Il ne dissimulait pas sa pensée et me souhaita bonne chance. Je pensai alors qu'il me serait peut-être possible de me classer dans les trois premiers et je souhaitai terminer troisième, derrière Stallard le favori et Lowe pour qui j'avais beaucoup d'amitié. Dans ces instants d'émotion, quand la vie est plus intense au cœur et dans les veines, on souhaite généreusement, sans l'ombre d'une arrière-pensée bonne chance à ses amis, même lorsqu'ils se trouvent être vos adversaires !

Deux faux départs, je causai l'un d'eux, firent bruir le stade de rumeurs énervantes. Le coup de feu décisif du starter éclata comme une libération. Cette course rapide, menée tour à tour par chacun des Anglais, Stallard, Houghton et Lowe, ne me laissa pas désarmé, comme dans l'éliminatoire d'Anvers qui m'avait appris tant de choses. Je menai ma course en la raisonnant le mieux possible, mais j'eus beaucoup de mal à forcer la défense de Richardson qui me précédait et qui m'obligea à quitter la corde à l'avant-dernier virage ; je dus obliquer sur ma droite, perdant un temps précieux à quatre mètres de la ligne droite. Quand je pus enfin me lancer à la poursuite de Lowe, il était trop tard ! Je regagnai cinquante centimètres, un mètre, deux, jusqu'à six dans les derniers cent mètres, et à l'arrivée, je n'avais plus que quelques centimètres de retard sur le vainqueur. Je franchis le fil d'arrivée sur le même plan que l'Anglais.

Le corps en plein élan encore, mais la foulée coupée, je me retrouvais, comme au départ, à côté de Lowe. J'avais donné mon effort sans savoir exactement si j'étais vainqueur. Sait-on jamais ce

que font les adversaires dans des fins de courses où l'on sprinte comme pour un cent mètres ! Lowe ne savait pas davantage qu'il avait conquis de haute lutte la médaille d'or des Jeux. Je l'appris avant lui et me tournai pour le féliciter.

- «Est-ce que vous avez gagné, Martin ?» fit-il en me tendant la main.

- «Non, c'est vous», répondis-je.

Dès qu'il se fut rendu à l'évidence, ses premières paroles ne furent pas un cri de joie, mais bien :

- «Oh ! Comme je regrette, Martin, que vous n'avez pas gagné».

Même temps pour les deux : 1'52"2/5. Je repassai dans mon esprit les péripéties de la course. Si je ne m'étais pas laissé enfermer par Richardson ? Si j'avais montré plus de tactique ? Mais j'avais accompli de mon mieux mon devoir d'athlète, pour mon pays et pour la gloire du sport. Et le drapeau suisse flottait au mât olympique !



LA FINALE DU 800 MÈTRES DES JEUX OLYMPIQUES DE PARIS 1924 EN IMAGES

La finale du 800 mètres de Paris fut un des grands moments des Jeux Olympiques de 1924. Avant de lire le chef d'oeuvre d'André Obey "L'orgue du stade" dans les pages suivantes, retrouvons d'abord le film de la course grâce aux images d'archives.



Le départ de la finale du 800 m avec Paul Martin à la corde



Après 300 m de course : Henry Stallard et Harry Houghlon (GB) devancent Schuyler Enck (USA), Douglas Lowe (GB, masqué), John Watters (USA), Paul Martin (SUI), Ray Dodge (USA, masqué), William Richardson (USA) et Charles Hoff (NOR)



Henry Stallard mène toujours devant Harry Houghlon. Mais Douglas Lowe prépare son attaque, bientôt suivi par Schuyler Enck. Paul Martin semble un peu enfermé à la sixième place



Douglas Lowe remporte sur le fil le titre olympique du 800 m juste devant Paul Martin, brillant deuxième. Schuyler Enck s'adjuge la médaille de bronze et Henry Stallard échoue à la quatrième place

JEUX OLYMPIQUES 1924

800 MÈTRES HOMMES

1. Douglas Lowe	 ENG	1'52"4
2. Paul Martin	 SUI	1'52"5
3. Schuyler Enck	 USA	1'53"0
4. Henry Stallard	 ENG	1'53"0
5. William Richardson	 USA	1'53"7
6. Ray Dodge	 USA	1'54"2
7. John Watters	 USA	1'54"2
8. Charles Hoff	 NOR	1'56"7



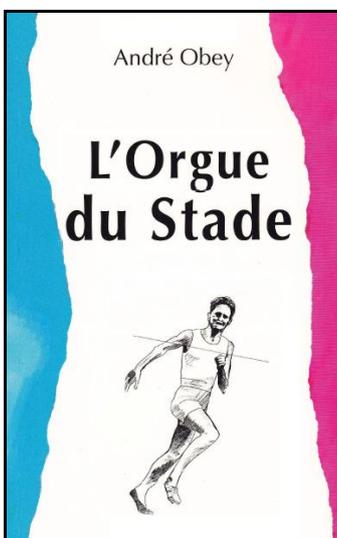
L'ORGUE DU STADE PAR ANDRÉ OBEY

LE 800 MÈTRES DE PAUL MARTIN

Dans «L'orgue du stade», André Obey raconte cette course, ma course, bien mieux que je ne l'ai fait moi-même ici. Je dois dire l'influence que son livre a eue sur moi. J'y ai trouvé, sur un autre plan, la même force d'encouragement que m'insufflaient les coureurs Rudd et Baker, au lendemain d'Anvers. Ceux-ci me transmirent la confiance; Obey la fortifia et m'en fit comprendre la vraie puissance. Il usa pour cela de moyens littéraires s'adressant à l'esprit, tandis que Rudd et Baker avaient donné cette assurance à mes muscles, en dirigeant mon style et en pesant sur mon physique.

ANDRÉ OBEY

Grand dramaturge français du XX^{ème} siècle, André Obey découvre l'athlétisme au stade de Saint-Cloud, grâce à un ami, en 1913. Coureur amateur de 400 mètres lui-même, il assiste ébloui aux Jeux Olympiques de Paris, en 1924. En pleine inspiration, André Obey réalise un véritable chef d'oeuvre, «L'orgue du stade», qui regroupe une série d'articles écrits sur les épreuves d'athlétisme. André Obey considérait, en effet, que les distances de la course à pied, le 100 mètres, le 200 mètres, le 400 mètres, le 800 mètres, le 5000 mètres, le 10000 mètres... représentaient les tuyaux, d'inégales longueurs, de l'orgue et que chacune de ces courses avait un registre, une voix et une expression corporelle différents, en totale accordance avec cet instrument.



Il arrive sous le mur jaune du stade de Colombes, le mardi 8 juillet, passé trois heures, pour courir la finale du 800 mètres olympique. Depuis la veille, il se répète une phrase machinale : «Je cours le 800 des Jeux», une phrase qu'il ne digère pas, qui lui «reste sur l'estomac» comme une glace trop froide. 23 ans. Grand, mince, blond, souriant et discret. C'est un Suisse à hérédités françaises, avec une goutte de sang écossais dans les veines. Deux hommes en lui, contradictoires : L'étudiant en médecine : sentimental par nature, sceptique par expérience. Applique à la vie l'observation médicale, inductive, et qui va patiemment, prudemment, du particulier au général. Les mouvements de l'âme sont d'origine physiologique. L'athlète : aventureux, lyrique. Il sent vivre en lui un être secret que personne, pas même lui, ne connaît un être que crée l'effort athlétique, qui domine de haut le train-train journalier des organes, le transforme et le divinise, un être qu'il ignore mais qu'il sent là, mystérieux et puissant. Il apporte au stade ces deux frères ennemis.

L'athlète pense : «Tout va bien, tout est normal ! C'est ainsi que je voyais les choses. J'étais sûr de courir la finale du 800 mètres». Mais l'étudiant : «Nous nageons dans l'incohérence. Tu ne devrais pas être ici. C'est miracle que tu te sois qualifié, hier, dans la demi-finale. Tu fus troisième à un cheveu devant Johansson. Rappelle- toi : tu étais vanné. Stallard et Richardson t'ont eu comme ils ont voulu. Si maintenant tu fais réflexion que le temps de la demi-finale ne fut que de 1 minute 54 et que le 800 d'aujourd'hui ira beaucoup plus vite... Là !... tu vois ?... tu sombres sous le ridicule. Va-t-en d'ici; tu n'es qu'un parvenu olympique». Martin met d'accord - à la cravache - l'athlète et l'étudiant : «Que ce soit pour une raison ou pour une autre, dit-il, je cours le 800. C'est un fait. Arrangez-vous avec ça». Alors deux voix fusent ensemble : Tu gagneras ! Tu seras le dernier ! Celle de l'étudiant, plus nette et plus forte, fait taire celle de l'athlète. Martin promène un corps en détresse le long du mur du stade, derrière quoi se célèbre un culte redoutable. Il lève lentement les yeux jusqu'au faite et murmure : «Amphithéâtre» avec une sorte de crainte. Il n'a rien d'un névropathe. Quand il souffre, il cherche un remède. Simplement. Il souffre : de froid, d'inertie, de désunion interne. Le remède ? Le massage. Son corps sec et dur, écartelé de désirs contraires, veut le poids rassurant, la chaleur d'une paume huilée, flexueuse, habile à assouplir le muscle irrité, à pacifier la chair en révolte. Un couloir où le talon sonne. Un vestiaire à l'odeur rance. Il se déshabille avec une pudeur frileuse, hérissée, désagréable. Personne. Une électricité polaire fait de la solitude. Un veston accroché au mur, sous un chapeau mou, à l'air d'un homme invisible qui serait bossu. La salle de massage. Toujours personne. La table, en bois blanc, exige le patient, l'opéré, le cadavre, sous l'oeil globuleux d'une ampoule. À peine est-il entré que la lumière s'éteint en un claquement de plomb sauté. Noir absolu. Il allume une bougie de secours. Puis il attend. Au loin, en haut, trente mille pieds pilonnent les gradins de ciment ; des hurlements de foule : tout cela, détimbré par des épaisseurs de murs, exaspère le silence. Gêné d'être debout, trop grand, trop seul dans la pénombre, il s'assoit sur un escabeau. Il n'est pas bien. Il s'enveloppe d'une couverture et se couche sur la table à masser. Et il attend. Son corps est une chambre nocturne où vacille une pensée en veilleuse. Quand il songe que, tout à l'heure, il faudra lancer tout ce poids mort sur huit cents mètres, il éprouve quelque chose qui ressemble à de l'horreur. Des pas, dans le couloir, approchent - et puis s'éloignent. Tristesse de les entendre s'en aller. Une voix gronde, quelque part, sous une voûte, une rauque voix au Nord, que fauche net le coup de feu d'une porte qui claque. Solitude tombale. Angoisse d'agonie. On va le livrer aux bêtes. Il se voit sur la piste. La foule des gradins se penche sur lui - en rond, en gouffre - le guette, le hait. Il se sent cerné de cruautés voraces : tous ceux du Stade, d'abord puis ceux d'ailleurs, tous les sportifs, ceux de France, ceux de Suisse, ceux de Lausanne, ses amis de Lausanne ! Le sport a ses stratèges en chambre, ses tacticiens de l'apéritif. Il y a trois mois que le G.Q.G. sportif de Lausanne l'investit, le bombarde sans trêve. Tuyaux, conseils, recettes, avertissements, ordres même, il lui faut chaque jour avaler le tout - noyé, bien entendu, de cordialité vénéneuse. Ah ! Les mentors de petite ville ! Voici, dit l'un, comment je vois la finale du 800 mètres. (Et il module dans le grave) : Hélas ! Mon cher Martin, vous n'en êtes pas... Vous dansiez hier soir, dit un autre, aux «Palmiers» ? Mon cher garçon vous perdez le sens... ! Voyons, voyons, écoutez-moi... Un autre encore : Je vous ai rencontré lundi, très tard... trop tard ! Vous étiez en moto. C'est de la folie pure. Tout le monde, sauf vous, sait que la trépidation... Je connais, dit un quatrième en mirant son vermouth, au moins quatre Américains qui descendent couramment au- dessous de 1'54"... Je préviens les intéressés qu'il faudra... Halte-là, mon cher Martin, vous ne boirez que de l'eau de Vittel... C'est comme ça ! Vous n'avez aucune chance... Mais il faut la jouer ! Ils sont tous là, à son chevet, dans cette salle de massage. C'est le chœur des tragédies grecques, l'opinion publique, ces messieurs de la famille... Ils sont là tous, penchés sur son cadavre. Il les entend le disséquer comme à Lausanne : Et tes cuisses ? Parle-nous de tes cuisses... tes cuisses nationales ! Et tes mollets ! Abîmés, naturellement, entamés à coups de pédales par ta sacrée moto... Maintenant tes pieds, voyons, tes pieds ? Solides ? Souples ? Pas d'ongle incarné ?... Et ton coeur ? Normal ? On dit ça... Nous le trouvons petit, ton coeur, tu entends ? Tout petit, ridiculement petit. Quand on a vu comme nous ta radiographie... N'oublie pas ça, que diable ! Tire des enseignements de ta radiographie. Es-tu médecin oui ou non ? Et tes poumons ? Oui, ça va, à peu près. Mais tu ne sais pas respirer... Et puis tu ne sais pas te servir de tes bras ! Ni de tes épaules ! Ni de tes reins ! Tu ne sais pas courir... Bon ! Maintenant, cours ! Nous sommes avec toi... C'est vrai qu'il a un coeur petit. C'est vrai qu'il ne sait pas respirer, qu'il ne sait pas courir. Tout cela est vrai. Tout est vrai sauf lui-même - qui n'est qu'un songe. Il sombre. Il se dissout. Désunion ! Désunion ! Il se passe en revue des pieds à la tête. Il ne gouverne plus. Il n'est qu'une collection de planches anatomiques. L'odeur aiguë de l'embrocation, qui vibre entre les murs, ranime en lui la voix de l'athlète. Elle implore : «Massage ! Massage ! Il n'est que temps, dans un quart d'heure, je ne réponds plus de rien». Mais l'étudiant proteste :

«Assez de plaisanteries ! Tire-toi d'ici sans balancer. Ce sport ? Une farce. Tu ne vas tout de même pas donner ta vie dans un cirque ? Hé ? Ne cours pas ! C'est dangereux, tu sais. Désuni comme tu es, tu peux claquer. Froidement ! Ça s'est vu... Eh ! bien, bon, il mourra. Il mourra de sa course - et en course. Autant cette mort-là qu'une autre. Personne n'y trouve à redire ? Au contraire ! Ces messieurs de la famille se prodiguent déjà en oraisons funèbres. Le pauvre type ! Je lui avais bien dit... C'était au-dessus de ses forces... Je l'avais prévenu. Pas su s'entraîner ! Soudain, parce qu'il entend quelqu'un dire sur sa fosse ouverte : brave garçon», il se sent réchauffé d'orgueil et de douleur. L'inertie de son corps se dégèle, fleurit. La sève éveille les ramures mortes de ses muscles. Son coeur est un soleil qui rythme, concentre, organise la poussière planétaire de ses atomes. Et il se met à faire sa course. Essor, effort, réflexes aux incidents qu'il imagine, explosions internes. Le triomphe l'habite. Il a faim de courir. Il court immobile, les yeux clos. Il calcule, prévoit, devine, complique, simplifie, noue et dénoue sans que rien ne décèle son drame intérieur qu'un battement accéléré et cette saillie des maxillaires, sous les joues durcies... est tout entier retourné, rénové, en labours. Fort bien ! Fort bien ! Jubile en lui la voix de l'athlète. Comme crescendo musculaire on ne fait pas mieux. Nous sommes partis de zéro. Nous montons jusqu'à cent. Si, maintenant, j'avais mon massage, juste à temps, dix minutes avant le départ. La porte s'ouvre. Entre un ami un vrai - cinquante ans, une courte barbe grise, deux bons yeux bleus, toujours étonnés derrière des lunettes rondes. L'athlète a son massage, mieux que d'une main spécialiste : de cette main amie, affectueuse, main de sportif et de physiologiste qui connaît bien les muscles, qui sait ce qui les flatte et ce qui les mate. Sous la rude caresse adhésive, l'athlète se tend, se cabre, puis cède, calmé. Il est prêt. Il est lui-même. Il est jeune et avide. C'est maintenant un homme prompt, bien en place, glabre et pur comme marbre, flexible comme jonc. Pas un soupçon de graisse, pas une trace de fatigue, le coeur a 70, le muscle long, l'haleine fraîche. Il est bien, si bien qu'il s'endormirait, au seuil d'un rêve héroïque, dans sa tiédeur et sa lumière intérieure s'il n'entendait une voix mugir dans la caverne du couloir : Le huit cents, au départ ! Dépression. Martin va au départ - docilement, tristement, la corde au cou - étreint par cette angoisse d'avant-course que tous les athlètes, grands et petits, connaissent bien, il marche au départ comme le condamné au poteau. Il sourit, bien entendu. Il a mis ce sourire sur sa figure comme, sur sa peau, ce chandail qui l'engonce, ce pantalon qui l'ensache. Ses dehors n'ont plus aucune importance. Le phénomène est à l'intérieur. Martin porte, avec précaution, Martin et sa fortune. Il transporte, du vestiaire à la piste, son unité athlétique, sa conscience de huit cents, comme un vase plein jusqu'aux bords d'une eau magique. Il n'a de rapports avec le monde extérieur qu'en fonction de cette coupe olympique qu'il doit porter, sans en perdre une goutte, sur la ligne de départ - liqueur rare, lentement distillée, durant des mois et des années : le sang, la sève, le suc de quinze générations de Martins. En sortant du tunnel des athlètes sur la pelouse ivre de grand jour, il se sent cerné, attaqué de toutes parts, fusillé par le Stade. Le Stade attend le huit cents d'un désir circulaire, gigantesque, cacophonique. Pas deux êtres, sur ces quinze mille, qui veulent la même chose. Mais tous veulent, furieusement, quelque chose. Martin ferme ses sabords et traverse la pelouse tous feux éteints - vaisseau fantôme. S'il ouvre de lui rien qu'une cellule, la mer entre et le coule. La ligne de départ est tracée à la chaux sur la piste, vers le milieu de la tribune de Marathon, à trois cents mètres de la ligne d'arrivée. Il y a ces trois cents mètres à faire, plus un tour de piste de cinq cents mètres. Martin serre trois mains anglaises : Stallard, Lowe et Houghton; quatre mains américaines : Dodge, Enck, Richardson, Watters ; une main norvégienne, celle de Hoff. Ils sont neuf sur la pelouse - rive d'herbe du fleuve piste - comme dans une prairie du bord de l'eau. Sur la rive d'en face, la foule escarpée de la tribune de Marathon semble un versant de colline. Vingt races que pavoisent leurs couleurs nationales s'érigent en tribunal pour on ne sait quel jugement dernier. Martin s'assied dans l'herbe sous le regard innombrable du Congrès des nations. La rumeur du stade ne le pénètre pas. Il ne pense qu'à lui - à chausser strictement ses souliers à pointes, à croiser ses lacets sans les tordre, à rétrécir au moyen d'une épingle anglaise la ceinture un peu lâche de sa culotte blanche. Il pense à ne pas penser. Il se tient fermé, serré, sous le charme d'une musique interne qui est la voix de sa certitude organique - qui est le prélude de seconde en seconde plus puissant de sa course. Des choses noires pleuvent, qui glissent sur lui sans marquer comme l'eau sur les plumes d'un canard. Ça l'ennuie que toute cette foule de la tribune donne par avance la victoire à Stallard. Ça l'agace qu'un officiel lui parle raide - d'adjudant à soldat. - Ça l'inquiète de voir le rire des quatre Américains, qui sont sans doute ceux-là mêmes qui descendent couramment au-dessous de 1'54". Il chasse tous ces moustiques d'une main nonchalante, l'esprit ailleurs, bien au chaud au creux de lui-même. Il se sent souple et d'un seul jet, sans entrave ni surcharge, comme un jeune tronc nu. Il a plaisir à caresser ce cuir exact et fin qui gante étroitement son pied, à éprouver du bout de son doigt ces pointes d'acier, ces dents longues qui ont une faim de huit cents mètres. Le starter lui ouvre sous le nez un

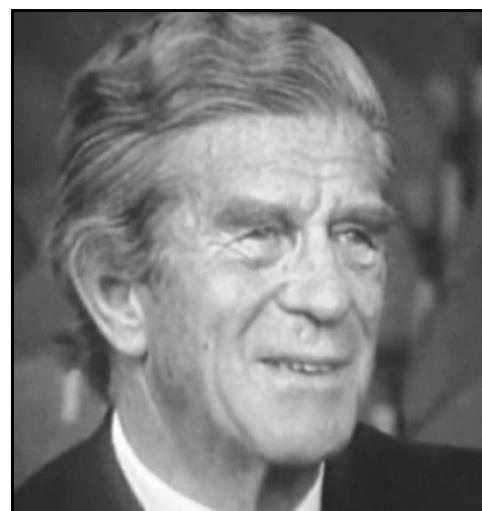
petit sac gris où il y a neuf numéros, de 1 à 9. Il songe, ou y plongeant la main : «Je vais tirer le 1 ce sera bon signe. Il tire le couloir 1 et dit tout bas : je suis premier». Mais il voit Stallard passer près de lui, sur ses longues jambes à la foulée luxuriante. Et il corrige : «Je serai second». Il prend sa place, s'agenouille sur la cendrée rêche, tout contre la pelouse. Il a la pelouse à sa gauche et huit hommes en ligne et à genoux, à sa droite. Rien devant lui qu'une piste plate et qui file comme une rue balayée de frais. Rien devant lui qu'un tableau horizontal, où sa pensée trace déjà la ligne droite de son départ - la ligne droite initiale, rigoureuse, nécessaire du graphique de sa course. Derrière lui, il sent l'âpre surveillance, la présence professorale du starter. Le starter va poser le problème du départ - un problème au dixième de seconde. Martin en connaît la marche. Il en ignore le rythme. C'est un départ en trois temps. Le starter va dire : «À vos marques !» Puis : «Êtes-vous prêts ?» Puis : «Pan !» Il lâchera le coup de feu. Ces trois temps sont séparés par une seconde environ. Je dis : environ. Un peu plus ou un peu moins. Martin, un genou en terre, s'applique à trouver, à deviner ce rythme et à s'y accorder. C'est très difficile. Le coup de feu surprend toujours. On a beau faire. Le coup de feu saisit et glace. Il s'agit de le pressentir sans le devancer, de mettre son corps en état de passivité active, dans l'état d'immobilité suraiguë où est la flèche sur la corde tendue à un arc. Le rythme du départ dépend du rythme vital au starter, de son coeur, de ses nerfs, de sa pression artérielle, de bien d'autres choses encore. Il faut deviner tout cela, se faire coup de feu et jaillir du pistolet comme la flamme. Martin, sur la ligne, n'en mène pas large. Il est pris entre le starter et la piste, entre l'instantané et le successif. Il faut qu'il garde, à la fois, ses derrières et sa marche en avant. Il faut qu'il pense ceci - sans trêve : « La piste est libre devant moi. Devant moi, 50 mètres de piste libre, libre et libre jusqu'au virage. Porte ouverte ! Il faut que j'y passe. Les huit qui sont à ma droite vont se rabattre à la corde comme un troupeau de boeufs, fermer la porte et me stopper net. Il faut que je passe avant eux, avant la bagarre, - juste avant. Il n'y a que Stallard qui me dépassera. Je le laisserai faire. Il m'enlèvera pendant que les autres cafouilleront derrière nous. Au virage, à l'abri de Stallard, j'aurai le temps de réfléchir. Êtes-vous prêts ? dit le starter. Je pars ! pense Martin avec force. Je pars-pars-pars. Et je passe ! Je pars !... Je passe ! Il le pense tellement qu'il part tout seul, avant le coup de feu. Faux départ. Murmure de la foule, mécontente. Le starter dit : « Martin ! » d'une voix de caporal. Martin, tête basse, revient à sa place, se remet à genoux et n'ose plus penser. Le faux départ a quelque chose de ridicule, d'infamant presque. Sans compter qu'il vous dérègle. À vos marques ! dit le starter... Êtes-vous prêts ?... Martin n'ose plus enfler en lui la puissance d'attente jusqu'au point de rupture jusqu'au bond explosif. Il attend passivement. Le coup de feu le surprend en pleine immobilité. Il part à fond, de son mieux, mais en retard, un retard infinitésimal - et inexpiable. Il sent qu'il ne le rattrapera pas. Il a envie de tout laisser là et de s'en aller. Il court les dix premiers mètres dans une panique de désastre. Inondation. Déboulé d'un torrent à grandes vagues galopantes. Il se laisse rouler, lui et sa rage d'être mal parti. L'espace libre qu'il voulait comme son droit, se peuple, se bouche. Lowe détale comme un gibier que poursuit Stallard, grand ouvert, avaleur comme une mâchoire. Des dos dansent ; des bras travaillent ; des pieds frappent. Au virage, Martin a quatre hommes devant lui, deux à sa droite, deux derrière. Enfermé ! Le goût de l'injustice l'écoeure. Virage. Accalmie. Tout se tasse. La course est rapide, très rapide - mais nette, bien dessinée. Chacun suit Stallard de son mieux, à sa place. Pas de surprise à craindre. On ne pense qu'à suivre. Cette vitesse, qu'il faut entretenir sans relâche, suffit à absorber chaque coureur jusqu'à l'oubli des autres et de soi. Rien à craindre avant la cloche du dernier tour. Martin a deux cents mètres - une vie ! - pour réfléchir. Cinq secondes d'examen de conscience. Il y a en lui des amertumes qui le gênent, l'étranglent, qu'il faut abolir : le regret de son départ manqué ; l'angoisse d'être enfermé, de courir en aveugle ; la peur que la course ne se joue sans lui, loin de lui, hors des prises de son effort... Tout cela se dissout dès la tribune d'honneur, qui s'enflamme d'un bout à l'autre. Alors, Martin se sent bien. Il goûte la joie profonde, la volupté du mouvement d'ensemble. Il est du «cortège du huit cents », ce cortège qu'on acclame tout porté, gardé du vent et du vide de la piste, sans heurt ni à-coups. Martin est là-dedans, il pense férocement à Stallard qui mène, là-bas, en brise-lames. À lui tout le plaisir ! Le poteau d'arrivée. Encore cinq cents mètres. La cloche du dernier tour secoue sa grêle sur le peloton qui fait le gros dos, s'incline d'un seul geste - et accélère. Commencement du drame. Urgent ! Urgent ! Urgent ! Sonne la cloche. Urgent ! répète Martin. Grand temps d'essayer quelque chose ! Mais quoi ? Il est enfermé, engagé dans une cellule aux lucarnes grillées. Devant lui, deux dos américains roulent ensemble. À sa droite, Richardson court comme son ombre. À sa gauche, la pelouse. Derrière lui, des coureurs (qui, au juste ?) le pourchassent au grand trot. Passer ! Passer ! Halète Martin. Comment passer ? Un espoir. L'avant-dernier virage disloque le peloton. Un jour s'ouvre soudain entre les deux dos d'Amérique - pas bien large mais un jour. Peut-être qu'en s'y jetant... Martin risque un pas. Un seul ! Les deux dos, comme

comme s'ils le voyaient venir, se rapprochent l'un de l'autre. Richardson, qui semblait peiner, allonge sa foulée et remonte flanquer Martin à droite, tandis qu'à gauche un souffle rude chauffe sa joue, un bras frotte contre son bras : c'est quelqu'un de l'arrière (Hoff peut-être) qui pousse pour prendre la place qu'il abandonne. Un pas de plus et il est hors la loi, hors train, ballotté jusqu'à sombrer dans les coups de coudes et les coups de pointes. Il se rejette à la corde, comme un nageur qui vient de sentir le froid d'un gouffre. Il darde un regard furieux sur Richardson. Richardson lui rend son regard, un regard de coin, ironique et cruel, au-dessus d'un nez pincé qui prend de l'air à petits coups. Désespoir ! Plus que 400 mètres. Déjà mi-course. On aborde la ligne opposée, devant Marathon. Dans vingt secondes, il sera trop tard. Ceux de Lausanne et d'ailleurs diront qu'il n'a jamais été en course, que le train l'a écoeuré, qu'il a suivi - de loin ! Je vais passer, songe-t-il, les dents bloquées. Je ne sais pas comment... Mais je vais passer... Plonger là-dedans en fermant les yeux... Tant pis ! Ils n'ont pas le droit... Jamais il ne s'est senti mieux. Ni fatigue, ni essoufflement, il est en action. Si on lui disait que le train frise les records, il ne le croirait pas. Il est si bien qu'il juge la course médiocre et mal conduite. Ces Américains courent comme des boeufs. En troupeau. Sans audace, sans génie. Tactique de Far-West. Il leur suffit d'avancer par quatre, en échelons dérobés, comme à la petite guerre. Il suffit à leur gloire d'enfermer un obscur coureur suisse (qui peut gagner, c'est entendu, mais cela, lui seul le sait. Et pas depuis longtemps). Ce Richardson qui fait le chien de berger ! Comme c'est malin ! Quel souvenir olympique à raconter plus tard à ses petits enfants ! «J'étais le chien de berger de la finale du 800... à Colombes !». Plus que 300 mètres. On recoupe la ligne de départ. On est en vue du dernier virage. Martin s'affole. C'est le moment, voyons, le moment d'attaquer Stallard, d'user Stallard, de lui faire rendre l'âme. Passé le virage, tout sera dit. L'Anglais a un sprint final auquel personne ne résiste. Tout le monde sait cela, sauf ces trotteurs d'Américains... Tant pis ! On verra bien : Martin va foncer dans le tas. Oui !... Mais il y a là, devant lui, autour de lui, des pieds armés, des pieds qui montrent, à chaque pas, leurs pointes luisantes. Ça déchire, ça ! Ça entame les jarrets, les mollets, plus profond que n'importe quelle pédale de motocyclette. Se faire blesser, c'est perdre toute chance. Sans compter que le sport réprouve ce genre d'offensive. Alors ? Reste une méthode. Une seule. Ralentir d'un rien. Laisser filer Richardson. Passer derrière lui, le doubler par la droite en faisant l'extérieur. Voilà. C'est presque un suicide. C'est allonger sa course de dix bons mètres. C'est rendre dix mètres aux meilleurs coureurs de 800 du monde. Bref, c'est idiot ! Trouvez-lui autre chose. Mourir pour mourir, il vaut mieux mourir libre qu'en prison. Donc, allons-y !... il pousse doucement sur Richardson. Il le tâte prudemment du coude. «Attention ! Songe-t-il, c'est mathématique : il va se cabrer, croire que je tente la bousculade et forcer l'allure. Alors, moi, je passe derrière et j'ai le champ libre pour faire mes cabrioles...». Il pousse un peu plus et - stupeur ! - Richardson s'écarte. Il ne résiste pas ; il cède à la pression et s'écarte. Qu'est ce que ça veut dire ? Ça veut dire qu'on entre dans le dernier virage, que la vitesse devient terrible et que le peloton se disloque. Pour de bon cette fois !... Craquements d'iceberg, fonte des glaces, débâcle terminale. Richardson cède parce qu'il ne peut faire autrement, mais oui, parce qu'il est trop fatigué pour forcer l'allure. Simplement ! Martin n'aurait jamais pensé à ça. Débarrassé de cet ennemi de toute sa course, de l'ennemi séculaire, il voyage avec une joie prodigue, une joie d'esclave affranchi. Il arrive à hauteur d'Enck, qu'il passe sans coup férir. Le voilà tout contre Lowe, derrière Stallard. Derrière Stallard ! Il voit Stallard. Enfin ! Il a couru 600 mètres après sa proie, sans la voir, à la trace, dans la meute. Maintenant, il la voit. Soulagement ! C'est comme s'il trouvait le jour au bout d'une heure de tunnel. Il voit Stallard ; il le toucherait ; il le tient. Il a l'adversaire à portée de son effort. Et une belle courbe de piste libre pour manoeuvrer. Il est plein de force. Restent cent cinquante mètres. Le virage va s'achever. Questions urgentes : Combien de candidats à la première place ? Et quand fait-il valoir ses droits ? Il a cinquante mètres pour répondre. Il court au flanc droit de Lowe qui court à la corde, juste derrière Stallard. La piste tourne, tourne, tourne. Virage admirable de douceur et d'ampleur. Le virage de Colombes quoi ! Tout contre la pelouse une nuque blonde sur un long dos blanc. Un maillot plaqué de sueur deux grandes jambes maigres, fendues à fond. Deux pieds rapides dont l'un, relevé, semelle à l'air, crache la cendrée tandis que l'autre s'en va chercher la piste loin devant, le plus loin possible. Martin pourra au moins se vanter d'avoir vu l'Anglais Stallard s'employer à mort, Stallard, l'homme dont personne ne connaît la limite. On la connaîtra, sa limite, à dater d'aujourd'hui ; on la connaîtra grâce à Martin. Il y a là de quoi éprouver quelque orgueil. Quelle arrivée ça va être ! Songe-t-il. La clameur lointaine de la tribune d'honneur fait plus grave le silence des neuf coureurs. Les neuf travaillent, craignent, souffrent. La fatigue et l'angoisse cognent à coups de hache dans ce buisson d'athlètes qui grince et gémit. Martin devine contre son dos des mouvements sourds, d'obscurs efforts, des luttes pour la vie - pour la ligne droite. La course se joue, affreusement. Quelqu'un le menace sur sa droite, un peu en arrière. Il n'a

pas besoin de regarder. Il sait que c'est Richardson. Il hume, flaire, surveille, suppute. À sa gauche, Lowe, bloqué par Stallard. Entre Lowe et lui, mais derrière, une face américaine qui souffle fort sur son épaule gauche : celle de Enck. Cinq candidats à la première place. Stallard, lui, Lowe, Enck et Richardson. Il ne craint que Stallard. Les autres, il les entend souffler, il les entend courir. Ils soufflent et courent bref et lourd. Lui aussi, il s'entend courir et souffler. Aucune comparaison ! Il court et souffle long et frais. Mais Stallard ? Qu'est-ce que fait Stallard ? Virage fini. La ligne droite s'ouvre d'un coup, part d'un jet vertigineux, file jusqu'au but en rayon de phare. Martin se penche et fonce. Pouvoir aspirateur de cette droite vide ! Il s'y lance comme en luge, sur une glissade qui doit, d'un trait, le porter au but. Il attaque Stallard, largement, le déborde sur la droite, à trois mètres, au moins, de la corde. Il ne veut pas lui donner le stimulant de la lutte coude à coude, stimulant de l'arrivée qui profite toujours - c'est connu - au coureur à la corde. Il passe au large de Stallard par prudence et par chic, le chic d'un athlète qui est au-dessus de sa tâche. Alors, soudain, Lowe surgit entre Stallard et lui, Lowe qu'il oubliait et qui lui prend un mètre. Martin hésite, abruti, comme sonné d'un coup de poing. Il se répète : Que fait Stallard ? Que fait Stallard ? Mais rien du tout ! Il ne fait rien que courir, sur sa lancée, les cinquante derniers mètres. Incapable de faire plus. Il est vanné, vidé. Stallard est mort ! Martin se jette aux troussees de Lowe. Il a du regret plein la bouche. Quelle gaffe ! Pleure-t-il en lui-même. Dire que je l'avais, que je le tenais, que je le bouclais ! Il se donne corps et âme. Il vomit sa fin de course, à coups de tête, à coups d'épaules, reprend vingt, trente, cinquante centimètres et rejoint Lowe juste au moment où la victorieuse poitrine anglaise arrache le fil.

47 ANS PLUS TARD À COLOMBES

En 1971, à l'occasion des 70 ans de Paul Martin, une rencontre mythique a eu lieu au stade de Colombes, sur les lieux de la finale du 800 m de 1924. Paul Martin, André Obey et Boris Acquadro se remémorent les moments magiques de cette course.



B.A. : Nous nous retrouvons 47 ans après les Jeux de '24 ici à Colombes avec vous, André Obey, et avec notre ami Paul Martin. André Obey, vous vous retrouvez je crois pratiquement à l'endroit, enfin à quelques travées près, où vous étiez en '24 ?

A.O. : Oui c'était un petit peu plus à droite, mais ça peut être ça.

B.A. : Et la tribune n'a pas changé ?

A.O. : Non, c'est exactement pareil. Ça m'a d'ailleurs fait une émotion parce que ça fait très longtemps que je n'avais pas vu ce stade et en le retrouvant, j'ai senti que j'avais vieilli ! Ah oui, ça se sent (rires).

P.M. : Et moi aussi j'ai vieilli (rires).

B.A. : Alors André Obey, notre propos bien sûr, c'est de parler du 800 m de Paul, du chapitre qui lui est consacré dans ce livre, l'orgue du stade, et j'aimerais tout d'abord vous demander : comment avez-vous vu la course ?

A.O. : Oui, il faut que je vous fasse un petit renseignement préliminaire, c'est que nous étions là avec des gens comme Marcel Berger, Dominique Bringat, etc., des amis très chers et très intimes. Et alors vous savez comment ça se passe dans ce cas-là, on a beau être impartial parce que nous travaillons pour un journal, on a toujours un chouchou. Et alors là, la façon dont Paul avait couru les séries, les quarts de finales et les demi-finales du 800 m, nous avait beaucoup séduit et c'était lui notre chouchou. Bon, comme corollaire y a que quand on a un chouchou, y a que lui qu'on voit dans la course. Il a fallu que je fasse un gros effort et c'est parce qu'il m'a raconté des tas choses que j'ai écrit ce chapitre; sans ça je l'ai regardé d'un bout à l'autre. Alors il est parti d'une façon lamentable, et alors si bien que cent mètres après il était en dernière position et je me dis il ne rattrapera jamais; si ! Il a rattrapé peu à peu, il a fait d'abord ce premier tour là et puis on disait mais il tient le coup ! Et s'il gagnait ? A ce moment-là on a complètement joué sur lui, on s'est dit : il va gagner le 800 m olympique, c'est sûr y a pas d'histoire, c'est lui qui gagne, parce qu'on savait qu'il avait une vitesse de pointe finale assez redoutable.

Et puis alors, les Américains qui ont oublié d'être bête se sont arrangés pour l'enfermer, parce qu'ils avaient probablement senti qu'il était assez dangereux. Il a pataugé dans une espèce de magma de jambes et de cuisses etc. en se demandant ce qu'il allait faire, le drame s'est joué au dernier virage, là. Parce que c'est ça le sport, c'est un drame, dont la conclusion se dessine au dernier virage. Là le virage était beaucoup plus long que maintenant. Il y avait une longue ligne droite pour s'expliquer et on a quand même espéré que, quoi qu'il ait été enfermé au virage, barré par Stallard, par Lowe, et cetera, on s'est dit il va se dégager et il y arrivera peut-être. Et il a failli y arriver. Mais en attendant il s'est projeté vers l'extérieur. A ce moment-là et les supporters que nous étions criaient : «il est foutu ! ». Il n'était pas foutu du tout.

P.M. : Je n'avais pas l'expérience que j'avais plus tard. J'aurai à ce moment-là essayer de me rabattre et essayer de passer; à New York on apprend à passer quand on veut passer. Tandis que là, il faut faire l'extérieur pour être correct. Et là quand j'ai vu que Lowe avait la piste subitement ouverte devant lui par Stallard qui, voyant qu'il s'effondrait dans les derniers cent mètres, s'est écarté et lui a laissé la corde. A ce moment-là j'ai dû faire encore l'extérieur. Il y avait Enck l'Américain et encore un autre...

B.A. et P.M. (en cœur) : Richardson !

P.M. : Voilà ! On s'en rappelle comme si c'était hier. Et alors j'ai subitement vu Lowe qui était à cinq six mètres déjà à l'entrée de la ligne droite, plus loin que moi ayant fait l'extérieur. Alors avec le sprint final que j'avais, j'ai essayé, essayé, essayé. J'ai passé tout le monde, sauf Lowe. Je me rapprochais, rapprochais, rapprochais de lui, et puis j'ai eu l'impression que j'arrivais en même temps que lui sur la ligne d'arrivée, sur le fil qui était rouge... je ne voyais pas le rouge, mais je me suis lancé en avant avec l'épaule et ni l'un ni l'autre ne savait qui avait gagné.

B.A. : Et comment l'avez-vous su ? Dites-le nous car c'est intéressant.

P.M. : Eh bien tout d'abord il n'y avait pas de photo d'arrivée. Seulement en prise de très loin en téléobjectif, mais il n'y avait pas de photos. Avec Lowe, nous étions très amis. On s'est félicité l'un l'autre comme si l'un avait gagné, l'autre avait gagné. On était très gentil l'un pour l'autre, en souhaitant la victoire pour son camarade (rires général). C'était vraiment comme ça et on était ému.

B.A. : Et puis il y a eu l'hymne à ce moment-là.

P.M. : Et puis subitement on entend un hymne, qui était l'hymne suisse, car l'hymne suisse était aussi l'hymne anglais, n'est-ce pas. Alors tous les suisses se sont dit : "ça y est, il a gagné !" Et un petit moment après, pendant qu'on avait joué quelques mesures, on a vu les drapeaux monter. On ne voyait pas très bien. Puis on a vu que le drapeau suisse était à droite. Alors c'était deuxième. Parce qu'on ne donne pas d'ex-æquo aux Jeux Olympiques. On a donné au début le temps ex-æquo; et puis après on m'a quand même collé un dixième de seconde, pour que ça fasse mieux !

B.A. : Et vous André Obey, de la tribune, est-ce que vous aviez vu que Lowe avait gagné ?

A.O. : Ah, oui, oui, oui ! C'était d'un rien. D'ailleurs nous étions persuadés à ce moment-là que Martin était foutu, comme on l'a dit, et alors : "Oh la barbe, oh non, oh c't'espèce d'English". Complètement dépités !

Interview tirée de l'émission Caméra Sport diffusée le 01.10.1971 sur la Télévision Suisse Romande.

JEUX OLYMPIQUES PARIS 1924





LA TOURNÉE EN FINLANDE CHEZ LE MAÎTRE DE LA COURSE À PIED PAAVO NURMI

En lisant André Obey, j'ai mieux senti toute la beauté qu'il y a à vaincre sans efforts apparents. L'athlète est lui aussi mu par des sentiments profonds que le poète parvient à nourrir de son lyrisme, s'il sait toucher des cordes vibrantes. En cet enchantement de Paris où le record régnait, Obey a su décrire les sensations que nous éprouvions. Ses mots ont retenti avec netteté, expliquant le véritable envoûtement où nous tenait l'aigle du record. L'Orgue du Stade m'a permis de regrouper divers éléments, des qualités ajoutant à la confiance et à l'unité qui m'étaient nécessaires. Mais ce n'est pas dans un livre que je pouvais découvrir la science de la lutte qui m'avait fait défaut à Paris, ni cette science de l'entraînement à laquelle m'avaient initié quelques-uns de mes amis, champions anglais ou américains, et que j'avais commencé à développer en moi en étudiant Nurmi. Je désirais de tout mon cœur pouvoir courir un jour sur les pistes mêmes que fréquentaient les champions admirés à Paris, quand Charlie Paddock me fit une proposition que j'acceptai avec enthousiasme. Les Finlandais l'invitaient à courir chez eux l'an suivant et il était prêt à m'emmener avec lui. Pour rien au monde je n'aurais refusé cette offre et c'est ainsi que j'allais puiser aux sources vivifiantes des pays du Nord des réserves de résistance et de science. Déjà, immédiatement après les Jeux, Paddock m'entraîna en Suède avec une partie de l'équipe américaine. Préface à notre grande tournée de 1925. Tout au long de ce premier voyage nordique, je réalisai la joie du sport avec ces heureux garçons américains. Ils savaient si bien être jeunes, vivants, pleins d'entrain ! Pour eux, le stade était le temple du jeu et c'était leur bonheur de courir, de sauter, de lancer le disque ou le javelot. Entre eux, dans les vestiaires, ils engageaient parfois des luttes épiques qu'ils poursuivaient sur le gazon des stades avec de grands éclats de rire. Ils avaient la beauté et la vigueur de la pleine jeunesse et de la pleine santé. Il leur fallait un manager pour discipliner tant d'exubérance et pour canaliser tant de sève dans un entraînement bien compris. Ils savaient se plier aux volontés de ce coach et se reprendre à temps, sous sa direction, pour participer aux courses avec tous leurs moyens. Cette joie demeura nôtre l'an suivant, en Finlande Charlie avait demandé à Paulen de se joindre également à nous et nous formions un heureux trio ! Le Stade de la Porte-Dorée et les fêtes du P.U.C. en notre honneur avaient créé entre nous des liens durables. «Les trois mousquetaires», disait-on parlant de nous, et nous en étions flattés ! Que de souvenirs des mers du Nord, des îles enveloppées de brumes légères, des lacs entourés d'épaisses forêts ! Visions de stades, de pistes très simples bordées de conifères, de foules et d'enfants enthousiastes et sympathiques ! Ce voyage fut comme un bain de pureté dans une atmosphère saine et claire. En arrivant à Abo, parmi le public qui attendait notre débarquement, nous aperçûmes Paavo Nurmi. Il était venu nous recevoir. Mais quel Nurmi était-ce là ? Souriant, joyeux, empressé, il n'était plus impassible comme sur la piste ou face à la foule venue l'ovationner. Il m'a dit un jour, plus tard : «Pour moi, il y a deux catégories de gens ; mes amis qui sont les athlètes et quelques personnes que j'aime, et la masse qui ne m'intéresse pas. Les journalistes et les photographes, eux, m'importunent. Je perdrais le meilleur de ma forme et ne pourrais plus concentrer mon énergie si je consentais à leur parler comme ils voudraient et si je me mettais à répondre à toutes leurs questions oiseuses et ne variant guère». Pour fuir la popularité, Nurmi mettait un masque. Voilà le secret de ce demi-dieu qui glaçait la foule et l'enthousiasmait à la fois. En Finlande, il nous traita en amis, avec le tact et la délicatesse qui sont sa véritable nature. Quand nous eûmes débarqué, il nous conduisit dans un petit restaurant, à l'orée du bois où l'on nous servit de grands verres de lait, du pain noir et du beurre. Nurmi le taciturne parlait ! Il nous raconta son récent voyage en Amérique, ses courses sur pistes couvertes, le plaisir qu'il éprouvait au contact de cette joyeuse jeunesse américaine. Quand il nous quitta, il s'était inquiété des moindres détails pouvant contribuer à notre confort. Apprenant que nous avions dû dormir sur le pont du bateau, toutes les cabines étant occupées, il nous fit avoir le même jour un bain finlandais suivi d'un de ces massages profonds qui paraissent vous mettre en trente-six morceaux et vous procurent au contraire un summum de bien-être physique. Le lendemain, dès six heures du matin, Nurmi faisait son apparition à l'hôtel où nous logions. Il venait nous chercher pour une heure de marche. Je le suivis en maugréant, comme lorsqu'on se jette sous une douche glacée. Mon apprentissage finlandais commençait et c'est avec plaisir maintenant que je me rappelle cette dure leçon d'entraînement avec les champions du pays des mille lacs. Ove Andersen accompagnait Nurmi ce jour-là et il devait être bientôt mon initiateur aux mystères

finlandais. Ove Andersen, cheveux blonds, plantés drus, regard bleu, rieur, traits énergiques, stature puissante, taillée pour les épreuves d'endurance, fut troisième dans la finale du 3000 mètres steeple aux Jeux d'Amsterdam et resta longtemps un des meilleurs coureurs de cross-country finlandais. C'est un ami que je revois toujours avec joie. Andersen me raconta son pays, dont les guerres d'indépendance récentes donnèrent lieu à plus d'un haut fait rappelant ceux des héros de nos cantons primitifs. Il me fit aimer la race forte qui l'habite et je compris les étonnants succès sportifs de ce petit peuple quand je le vis à l'oeuvre dans l'enceinte des stades, sur les sentiers des forêts où les athlètes font leur footing quotidien, inlassablement, dès l'aurore. En Finlande, le moindre village possède son club d'athlétisme, et la campagne compte parfois plus de champions que la ville. Les stades sont souvent construits par les athlètes eux-mêmes. Ils abattent un bout de forêt et tracent leur piste sur la terre noire. Ils ont ainsi le plus sain des entraînements. Et ces bûcherons improvisés sont heureux sur leurs terrains isolés du monde. La plupart du temps, leurs championnats se déroulent devant les seuls habitants du village, qui peuvent tous assister et applaudir sans avoir à payer l'entrée du stade. Les foules finlandaises ont d'ailleurs une véritable passion pour les sports, particulièrement pour l'athlétisme. Les compétitions internationales soulèvent l'enthousiasme de toute la population et ce ne sont pas seulement quelques admirateurs et curieux qui assistent aux jeux des athlètes. Il n'est pas rare de voir chez eux des ministres et généraux coudoyer ouvriers et paysans dans l'enceinte réservée aux spectateurs, communiant avec eux dans la même ferveur. Cet intérêt unanime permet aux jeunes gens de poursuivre un entraînement sérieux, intensif. Ils ne le font pas seulement avec l'espoir d'être un jour des champions, mais pour développer pleinement leurs moyens physiques et connaître la joie d'un corps en parfaite santé. Dès ses débuts à l'école, le jeune Finlandais est entraîné à courir, à sauter, à jeter le poids, à faire connaissance avec la cendrée du stade. De classe en classe, une sélection s'opère et peu à peu l'athlète tout jeune passe d'une catégorie dans une autre. Il y a la catégorie des athlètes qui courent le 100 mètres en 13, 12 ou 11 secondes. Une émulation bienfaisante encourage celui dont les progrès peuvent ainsi se poursuivre jusqu'au service militaire. Là, à chaque compagnie, est attaché un officier spécial, un instructeur en athlétisme dont la mission est d'améliorer la condition physique des recrues et leurs performances sportives. Vous voyez que dans cette préparation qui va de l'école primaire à l'école de recrues, le jeune homme se sent appuyé par toute la nation ; c'est elle et son approbation qui lui donnent ce stimulant que le jeune Américain trouve au sein de son université, et le jeune Français ou le jeune Suisse trop exclusivement dans son club. Une préparation aussi complète permet à la forte moyenne des débutants d'avoir une base physique solide. Au cours de notre tournée, de stade en stade, de ville en ville, à travers les campagnes et les villages perdus dans les forêts, nous eûmes l'occasion de voir de beaux exemples de cette jeunesse saine, résistante déjà et si durement élevée, purifiée dans les bains de vapeur, suivis de bains de neige en plein hiver, habituée à bien remplir ses poumons, à vaincre le froid, à aimer la nature par n'importe quel temps. Deux visions restent tout particulièrement gravées en moi : deux stades entourés, l'un de soldats, l'autre d'enfants, quelques centaines de soldats et quelques centaines d'enfants. Le premier était le Stade de Kouvola, décoré à l'occasion des courses de l'armée. Entre les couleurs finlandaises, on avait hissé le drapeau de mon pays et les soldats observèrent une minute de garde-à-vous en l'honneur de l'ambassadeur du sport suisse. Une telle marque de respect et de déférence me fit venir les larmes aux yeux, d'autant plus qu'elle m'était donnée par les militaires d'un pays de champions, par des guerriers qui étaient tous eux-mêmes de magnifiques athlètes. Le second stade était celui d'Abo. Une nuée d'enfants entourait la piste, acclamant les trois mousquetaires. Quand nous eûmes couru et que nous descendîmes du stade vers la ville qu'il domine, un cortège se forma spontanément. Charlie Paddock et moi, nous nous trouvâmes à la tête d'une légion de gamins chantant des airs du pays. On nous avait donné de grands couteaux finlandais et il nous prit la fantaisie de les sortir de leurs gaines et de les dresser au-dessus de nos têtes. Aussitôt, tous les enfants sortirent leurs petits couteaux et c'est un joyeux cortège qui nous déposa à notre hôtel. Mais ces gosses enthousiastes ne voulurent pas nous quitter ainsi et nous dûmes leur lancer des fenêtres de nos chambres des papiers portant nos signatures. Je conserve de la Finlande une foule de souvenirs réconfortants qui me paraissent illustrer à la perfection l'idéal olympique. La place me manque ici et il me faut malheureusement choisir. Mais je ne saurais passer sous silence un petit fait tout personnel, significatif de l'esprit sportif, dans le pur sens du terme, des athlètes finlandais. Paddock et moi, nous arrivâmes un soir à Kotka, un peu fatigués par les dures épreuves que nous avons affrontées les jours précédents. Dans la chambre de notre petit hôtel rustique, embaumée par l'odeur d'em-brocation, encombrée de trainings, de valises, de souliers à pointes, nous vîmes apparaître Ove Andersen. Il venait nous masser ! «Lorsqu'on fait un long voyage, nous dit-il, dans un climat autre que

le sien, et qu'on participe, bien qu'en pleine forme à des épreuves sévères, il arrive qu'on ressente de la fatigue. C'est pour vous l'enlever que je viens». En effet, nous étions fatigués ce soir-là, et jusqu'à minuit, tout en nous parlant de l'entraînement et de la vie au pays des mille lacs, il pétrissait



A Kotka en Finlande, les Trois Mousquetaires Paul Martin, Charlie Paddock et Adrian Paulen ont réussi à ne perdre aucune course lors de cette tournée. Ce jour-là, Paul Martin battait le record du monde du 500 m.

nos muscles jusqu'à leur plus fine attache avec tout l'art qu'un Finlandais sait mettre à cette thérapie. Transpirant à grosses gouttes sous l'effort du massage, il finit par dire : «Il me faut rentrer maintenant, car j'habite, en dehors de Kotka, un petit village distant de quelques kilomètres. Je n'en aurai pas pour longtemps, car ma foulée s'est allongée et je cours la plupart du temps. C'est un bel entraînement la nuit aussi, dans cette forêt si douce au pied et dont je connais tous les sentiers. Demain matin à six heures, je vous emmènerai pour vous dégourdir. Vous verrez, les sapins ont un arôme de résine tout particulier. On y prend un souffle d'une puissance extraordinaire, et dans cette promenade matinale vous abandonnerez les dernières traces de fatigue que mon massage et le sommeil n'auront pas éliminées. Et puis vous avez un devoir important, c'est de gagner votre course de demain l'un et l'autre. Lorsque nous invitons en Finlande des athlètes étrangers, nous n'aimons pas qu'ils y soient battus, bien qu'il soit difficile de nous battre. Nous n'invitons que des champions et nous voulons montrer à nos jeunes l'exemple d'athlètes encore plus forts, plus rapides que les nôtres, pour les encourager davantage». Le lendemain - à six heures - il nous réveillait. Dans ce footing matinal, il ne parlait pas, mais sa bouche close esquissait un sourire. On ne doit, en effet, pas rompre par des bavardages le rythme parfait de la respiration s'accordant avec la foulée. On respire toujours par le nez, et les lèvres ne doivent pas s'entrouvrir. Pour les athlètes finlandais, le footing du matin, comme la sauna, le bain de vapeur intense qu'on prend une fois par semaine, est une sorte de recueillement. Mais ce que j'allais oublier de vous dire, c'est que Ove Andersen, qui venait de nous prodiguer tous ses soins, qui s'était fatigué pour nous durant toute la soirée, au lieu de se reposer et de se faire masser lui aussi, se trouvait l'après-midi au départ du 1000 mètres être mon concurrent le plus direct. Comme je protestais, il me déclara sur la ligne de départ : «Ne crains rien, je suis le meilleur des Finlandais qui te sont opposés, je connais mes possibilités sur cette distance à un cinquième de seconde près. Une seconde me sépare du record de Finlande; reste dans ma foulée, comme tu es plus rapide que moi, au sprint tu gagneras, car tu peux faire mieux que le record actuel. Quant à moi, en m'accrochant à toi dans le dernier virage où tu vas me devancer, j'arriverai peut-être aussi à faire mieux que le record». Quelques minutes plus tard, exactement comme il l'avait calculé, j'avais battu le record de Finlande et Ove, à un mètre derrière moi, l'avait également battu. De tels athlètes sont rares. Plus encore que de remporter des succès sur la cendrée, c'est une satisfaction de les avoir pour amis.



A Helsinki avec Charlie Paddock et le vainqueur du marathon d'Anvers Hannes Kohlemainen



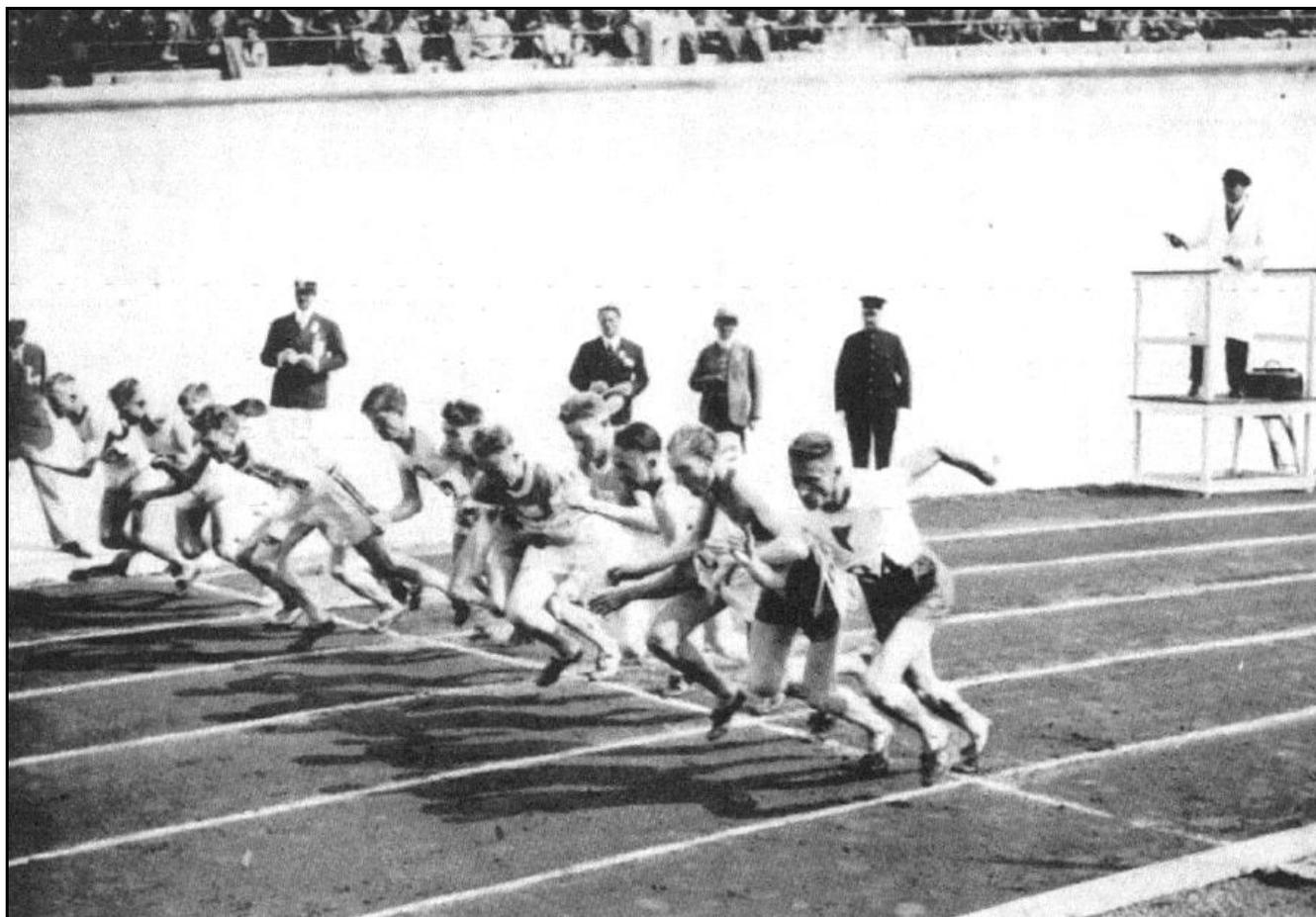
LES JEUX OLYMPIQUES 1928 À AMSTERDAM

LA PERFECTION

Du haut de la Tour de Marathon, le feu symbolique brûla nuit et jour, tout au long des Jeux Olympiques d'Amsterdam. La fumée légère montait en volutes, s'enroulant, se déroulant, se dispersant enfin dans la grisaille d'un été boudeur. Quand le soir venait, la flamme se précisait, rouge au ciel nocturne, éclairant la cendrée et veillant sur le stade, tandis que la fumée fondait dans les ténèbres.

Le pluvieux été de 1928 ajoutait à la mélancolie des quartiers gris d'Amsterdam, des canaux où se mêlent les couleurs vives des navires, sombres des coques des chalands, et brunes des hautes voiles. Une nostalgie nous gagnait et nous incitait aux longues rêveries, malgré l'entrain des délégations présentes, la magnificence des réceptions, l'approche des courses où il faudrait se défendre avec acharnement en ne songeant plus qu'à l'action. Dans ce monde de nuances et de demi-teintes, de sentiments et de fantaisie, la flamme de Marathon indiquait quelle devait être cette action. Sans se lasser, elle rappelait au peuple des athlètes son essence divine et purificatrice. Elle disait le souvenir des temps héroïques, de l'Olympie des anciens Grecs, de leurs jeux dont nous nous inspirions et des principes qui nous dirigeaient, les mêmes qu'eux. Cette flamme m'attira, comme une lumière attire le papillon, et me fit comprendre qu'une chose me manquait, à moi qui avais la prétention de participer à l'idéal olympique et d'avoir vécu dans l'arène verte du stade la substance même des Jeux modernes. Elle sut me convaincre qu'il me manquait le contact avec la vieille Hellade, la compréhension des Jeux antiques et un pèlerinage à ces lieux sacrés. Je fis alors le vœu d'aller sur les rives de l'Égée, et je devais être exaucé puisque une année ne s'était pas écoulée que je vibrais dans la lumière d'Attique, dans l'atmosphère même des joutes d'autrefois. Le défilé d'Amsterdam fut conduit par la délégation grecque - tradition qui semble, et cela est bien, nettement établie désormais. L'honneur fait aux jeunes Hellènes d'aujourd'hui est ainsi rendu à la mémoire des champions des stades antiques. Vert de toutes ses pelouses et rouge des briques dont étaient construits ses tribunes et ses bâtiments, le stade olympique était beau. Les avenues qui y conduisaient, bordées de canaux, ombragées et larges, ouvraient de nobles perspectives. Malgré le temps couvert et la pluie qui se mit à tomber, les manifestations eurent là un cadre approprié à leur grandeur. La reine de Hollande n'assista pas à la première journée et ce fut le prince consort qui prononça l'ouverture des Jeux, tandis que les rites habituels consacraient la communion de la foule et des athlètes. Il y eut les salves de canons, les sonneries de trompettes, l'envolée des pigeons et l'attente contenue des veilles d'événements importants. Si la reine ne participa pas directement à l'ouverture, elle vint assister à quelques-unes des courses et des autres épreuves. J'étais un jour très près d'elle dans la tribune officielle et je me souviens de l'intérêt qu'elle portait aux concurrents et à leurs performances. Cette part que les souverains et les dirigeants des nations prennent à ces manifestations olympiques, que ce soit un roi comme Albert 1er descendant sur la piste ou un président de la République comme M. Gaston Doumergue et son sourire légendaire, m'a toujours paru un encouragement précieux pour les athlètes. J'y ai vu, à tort ou à raison, plus qu'une manifestation protocolaire. Sa Majesté la reine des Pays-Bas me prouva d'ailleurs son intérêt, par les propos parfaitement compétents qu'elle voulut bien me tenir au cours d'une réception au Palais royal, à laquelle étaient invités les officiels, les chefs de délégations et les membres des comités olympiques nationaux. Dans les paroles qu'elle m'adressa, elle appuya sur quelques détails concernant la Suisse, indiquant qu'elle ne s'était pas seulement documentée pour les besoins d'une réception. Cette fête dans le cadre d'un palais somptueux, avec ses portails grands ouverts sur une place où la foule s'était massée, avec ses larges escaliers où des candélabres brillaient de mille feux, et sa vaste salle où des laquais en livrée servaient un buffet fastueux, a beaucoup contribué à marquer ces Jeux, dans mon souvenir, du signe de la solennité et de la majesté. Quant aux détails matériels de la vie des athlètes, il y avait, me semble-t-il, des progrès certains pour les représentants de plusieurs pays qui logeaient chez des particuliers. Ce n'était plus la vie d'hôtel ou de dortoir provisoire comme à Anvers et Paris. Il y eut de ce fait à Amsterdam un contact plus direct avec le pays, une possibilité de s'adapter plus rapidement aux conditions spéciales d'un climat. Ce n'était pourtant pas encore la formule dont j'avais toujours rêvé voir la réalisation - le village olympique où tous les concurrents sont réunis. Je me présentais à ces IXèmes Jeux dans une forme que j'estimais satisfaisante. Depuis ma finale des

800 à Paris, ma tournée en Finlande, depuis cette année 1925, durant laquelle j'avais remporté quelques-uns de mes plus beaux succès, je n'avais cessé de m'entraîner avec constance et régularité. A Helsinki, le grand Paavo Nurmi m'avait donné un conseil que je m'étais efforcé de suivre malgré mes nombreuses occupations et le temps que me prenaient de plus en plus mes études médicales : «Il n'y a pas, pour moi, de saison active et de saison morte, m'avait-il dit alors que nous parlions d'entraînement; il n'y a pas de période d'activité et de période de repos, de semestre de tension et de semestre de détente. J'ai un principe, c'est de maintenir ma meilleure forme et de ne jamais la perdre !». Son secret, rappelez-vous, c'était d'être toujours prêt ! J'avais essayé comme lui de garder la résistance, la souplesse, la technique, et de ne pas avoir à les retrouver à chaque début de saison athlétique. J'avais alors gagné toutes mes courses, en Suisse et à l'étranger, et quelques-uns de mes temps avaient été excellents. J'avais approché plus d'une fois mon record des 800 m. qui était également le record olympique. Je frôlais de quelques fractions de seconde le meilleur temps mondial du kilomètre et je détenais, depuis 1925, avec 1'20"1, le record des 600 mètres. Immédiatement avant de partir pour Amsterdam je réalisai 1'53"8 sur la piste du Stade Lausanne, le meilleur temps que j'y fis jamais. La demi-finale du 800 dans laquelle je fus éliminé m'apporta une grosse déception. Il est vrai que ce fut une des courses les plus dures auxquelles j'aie participé. Tandis que Lowe sortait vainqueur de sa série sans grande peine, je devais livrer une lutte terrible au Canadien Phil Edwards, au Français Sera Martin et à l'Américain Lloyd Hahn qui furent tous deux recordmen de la distance avec moins de 1'51". Hahn, Sera et Edwards sortaient si fatigués de l'effort produit qu'ils se faisaient battre par Lowe le lendemain. J'étais hélas aussi en moins bonne forme pour le 1500 dans lequel je défendais également les couleurs de mon pays. Avais-je eu tort de porter mon entraînement sur deux distances différentes, comme on l'a prétendu par la suite ? Opposé dans le 1500 m. à des spécialistes comme Ladoumègue, Larva, Purje, j'espérais pouvoir défendre mes chances. Je sortis premier de ma demi-finale devant l'Anglais Thomas et le Finlandais Larva et je terminai très frais en 4'00"8, ce qui constituait alors mon meilleur temps sur cette distance. La grande surprise de cette journée des demi-finales avait été l'élimination de quelques-uns des meilleurs concurrents, Wide, Peltzer, Sera Martin et Hahn, encore mal remis de leurs 800 m. épuisants. Dans la finale, je ne pus cependant me classer que sixième, n'apportant qu'un seul point à l'équipe suisse d'athlétisme. Mais je faisais le très bon chrono de 3'58"4, améliorant considérablement mon record.



Départ de la finale du 1500 m des Jeux Olympiques d'Amsterdam. Paul Martin est au centre à côté de Jules Ladoumègue

JEUX OLYMPIQUES 1928

1500 MÈTRES HOMMES

1. Harry Larva		FIN	3'53"2
2. Jules Ladoumègue		FRA	3'53"8
3. Eino Purje		FIN	3'56"4
4. Hans Wichmann		GER	3'56"8
5. Cyril Ellis		GBR	3'57"6
6. Paul Martin		SUI	3'58"4
7. Helmut Krause		GER	3'59"0
8. William Whyte		AUS	4'00"0



Moins chèrement disputée qu'à Paris, la victoire de Lowe dans le 800 mètres confirma tout de même la forme magnifique de cet athlète qui abaissait le record olympique à 1'51"8. J'en éprouvai un plaisir tout particulier, car Lowe, je l'ai déjà dit, m'a toujours paru un type singulièrement attachant de champion olympique. Parmi les autres concurrents qui me parurent, à Amsterdam, contribuer en quelque mesure à la gloire de l'olympisme, le Canadien Williams, gagnant si modestement les deux courses de vitesse pure, et deux Américains, Kuck et Barbuti, occupent une place à part dans mon souvenir. Charlie Paddock m'a conté l'histoire de Kuck et rarement titre de champion olympique m'a paru si bien placé. A neuf ans, Kuck était puérilement ambitieux : il rêvait de devenir un champion. Mais il était né dans un ranch modeste et il soignait ses vaches, ignorant les clubs, les stades et les sports officiels. Un jour avec quelques économies il acheta du plomb et il se fabriqua un boulet. Il ne manqua plus, dès lors, de s'exercer quotidiennement, faisant quelques mouvements de culture physique et lançant son boulet, s'entraînant tout seul après les durs travaux de sa ferme. Jour après jour, il progressa si bien qu'il eut l'audace de se présenter au championnat d'une ville de son État. Pour s'y rendre, il avait chevauché deux jours. Il eut la récompense d'un surprenant premier prix. On le fit entrer dans un club, il s'y perfectionna et prit finalement part aux championnats des États-Unis, se classant dans les premiers. Il n'eut alors plus qu'une idée en tête : participer aux Jeux olympiques d'Amsterdam. Il s'entraîna de plus belle et non seulement il se classa en tête, lors de la sélection olympique, mais il battit le record américain. Paddock me le présenta à Amsterdam, le soir de sa victoire. Il venait de faire flotter le drapeau de son pays au mât des vainqueurs, le petit fermier était champion olympique et recordman du monde. Croyez-vous qu'il ait changé ? Il souriait de toutes ses dents et de ses yeux naïfs et doux quand je lui demandai ce qu'il comptait faire désormais. Il me montra ses mains puissantes, ses mains de travailleur et me répondit : «Mon ranch m'attend, mon cher Martin, et j'y retourne, car on ne peut me remplacer plus longtemps. Je voulais le titre olympique de toutes mes forces et de tout mon cœur, mais croyez-vous qu'un champion cesse d'être attaché à ses devoirs ? Si vous venez un jour en Amérique, ne manquez pas de me faire visite, je vous montrerai mes vaches !».

Barbuti était d'un autre genre, un champion déjà et qui connaissait l'ivresse des victoires devant une foule ! Il était capitaine d'une équipe de football et sa réputation comme tel était établie. Mais un joueur, même capitaine de son équipe, n'a rien à faire aux Jeux olympiques où le football américain n'a pas droit de cité. Et Barbuti désirait une victoire aux Jeux, ardemment. Il s'entraîna avec une énergie farouche pour le 400 mètres et se présenta aux éliminatoires pour la formation de l'équipe olympique. Il fut battu, mais de si peu que son ambition s'en trouva augmentée. Une telle foi persuada le coach de son université de lui payer le voyage d'Amsterdam. Et finalement, je ne sais pour quelle raison, Barbuti fut choisi pour porter les couleurs américaines dans le 400. Il parvint à la finale et courut sans finesse, tout en puissance, carré, musclé, décidé. Il désirait arriver premier au but, et au dernier mètre, il fut vainqueur. Barbuti voulait, comme Kuck voulait ! Il y en a tant qui ne veulent jamais ! Qu'il me soit encore permis de vous parler de Cator, deuxième au saut en longueur à Amsterdam. Quelle sensibilité délicate et quelle volonté en même temps chez ce jeune collégien de Port-au-Prince, qui avait rêvé d'être licencié de l'Université de Paris et de devenir recordman de saut en longueur, pour lequel il avait, comme pour la vitesse, des aptitudes particulières. «Si jamais je suis champion du monde, me dit-il, les jeunes du monde entier connaîtront le nom d'Haïti. En tout cas, dès que je serai licencié, j'arriverai à convaincre nos autorités de créer une agence nationale touristique à Haïti et de mieux organiser l'entraînement physique de mes concitoyens». Je l'ai vu battre son record à Colombes, à Paris, dans une clameur

prolongée de la foule. Un long silence avait précédé ce fameux saut de 8 mètres. Alors, dans un rythme progressif, surprenant de rapidité sans cesse accrue, avec une aisance de geste que seul Owens, surnommé la «Panthère noire des Jeux olympiques de Berlin», devait égaler - car une belle aisance appartient seule aux hommes du record - il s'élança majestueux dans sa vitesse et bondit ! Ce furent des secondes de vie intense; il franchit dans l'air les rubans du métrage monté très haut comme pour embrasser l'espace et retomba loin dans le sable, ayant accompli un geste inoubliable. Ce geste, il l'avait préparé soigneusement pendant plusieurs années. Que d'entraînement et d'attention précise pour atteindre un jour dans le ciel du stade ce record qui a fait dans le monde entier des jeunes, en effet, prononcer avec respect le nom d'Haïti et de son champion : Sylvio Cator, l'Haïtien ! Servir son pays en le faisant connaître, en lui faisant honneur ! Le sport est pour lui un appel, une gloire et une joie parce qu'il en offre l'écho à sa patrie avec tout l'élan de vie qu'il prend pour sauter si merveilleusement.

Ces trois exemples de fanatisme pour l'idéal olympique et pour son titre de gloire ne sont pas des cas isolés. Il y en a sans doute ainsi des centaines que l'on ignore, parce qu'ils n'ont pas réussi à s'imposer à l'attention. Cependant, les athlètes qui disent très simplement, avec volonté : «Je ferai tout ce que je pourrai, le mieux que je pourrai», ont toujours leur récompense s'ils sont sincères envers eux-mêmes. Fidèle à ma formule : donner ici mes souvenirs personnels des cinq Jeux olympiques auxquels j'ai participé et des olympiades que j'ai vécues, je ne cite que les faits qui m'ont marqué de leur empreinte. Il est évident que les prouesses sportives des participants aux jeux équestres, aux concours d'aviron, de lutte, de boxe, ou aux matches de football, aux Jeux d'hiver - et je ne puis citer tous les sports - furent égales à celles des champions des épreuves d'athlétisme. Il ne me fut que très rarement possible de les suivre. D'ailleurs, les nombreuses séries éliminatoires, demi-finales et finales du 800 et du 1500 m'empêchèrent également d'assister, comme je l'avais fait à Anvers, à la plupart des courses et des concours. Malgré des performances dont je n'avais pas lieu d'être satisfait, car j'estimais avoir mérité de meilleurs résultats, je quittai Amsterdam avec cette impression de richesse accrue que me donnèrent tous les Jeux olympiques. Dans le stade rouge aux belles pelouses, vertes, le cortège des athlètes avait défilé une fois de plus et la cérémonie de clôture avait eu lieu. On avait amené les drapeaux multicolores de toutes les nations et la bannière olympique aux cinq anneaux enlacés. A la Tour de Marathon, la flamme s'était éteinte, mais son symbole restait inscrit en moi. La dernière apparition du stade fut la vue que j'en eus de l'avion qui m'emmenait vers Paris.

Les trois villes olympiques où j'avais nourri mes muscles et mon esprit d'inoubliables impressions m'apparurent l'une après l'autre au cours de ce vol; et je rapprochai mes connaissances nouvelles d'Anvers qui m'avait donné l'enthousiasme et de Paris où je m'étais fortifié en technique. Je me retrouvai au Stade de Colombes quelques jours plus tard. Un grand meeting y avait été organisé et la publicité qui annonçait une revanche des Jeux d'Amsterdam n'exagérait aucunement en ce qui me concernait, car j'étais bien décidé à tirer de la forme que j'estimais mienne le meilleur de ce qu'elle pouvait donner. Les adversaires qui m'étaient opposés sur 800 mètres étaient loin de comprendre dans leurs rangs tous les champions de ma distance. Mais s'il n'y avait ni Lowe, ni Hahn, ni Edwards, on notait par contre le Suédois Byllen, deuxième derrière Lowe à Amsterdam, Ellis, champion d'Angleterre et Keller, champion de France des 1500, tous également finalistes olympiques des 800 m., ainsi que l'Allemand Engelhardt, un concurrent des plus dangereux. A côté d'eux, Galtier, champion de France, et le fameux Ladoumègue prenaient aussi le départ. Avec un pareil lot de compétiteurs, l'épreuve s'annonçait passionnante. Elle fut en effet d'une cadence étourdissante. Nous étions tous des champions reconnus et de bons camarades. La lutte fut parfaite de loyauté, si je fais abstraction d'un coup de pointe malencontreux dont l'une de mes jambes se souvint longtemps. Ladoumègue mena le train avec un cœur admirable. La lutte paraissait devoir se circonscrire entre lui et moi et je m'efforçai de prendre le commandement au moment voulu; mais nous n'avions pas compté sur l'étonnant sprint de l'Allemand Engelhardt. Celui-ci avait fait une course d'attente, pleine d'intelligence et de ténacité. A l'entrée du sprint, nous étions tous les trois en tête. Peu après que j'eus produit mon effort, Engelhardt remontait le Français et m'atteignit au poteau. Tandis que j'arrachais de la poitrine le ruban de la victoire, il le touchait de l'épaule. Le public réclamait un verdict de dead-heat. Engelhardt assurait que j'étais le vainqueur ! Les juges lui donnèrent tout de même la victoire et j'en fus cruellement déçu sur le moment. La photo me donnait vainqueur ! Je ne me souviens plus que du temps que nous fîmes, Engelhardt et moi : 1'51"8. C'était exactement le record olympique établi quelques semaines auparavant par Lowe à Amsterdam ! Et c'était pour moi une revanche, un nouveau record personnel et un nouveau record suisse ! C'était l'aboutissement d'une bonne préparation et la preuve que ma science de la course n'était pas illusoire. La culture sportive et physique à laquelle je m'étais astreint portait ses fruits.



LE PÉLERINAGE AUX SOURCES DE L'OLYMPISME AVEC LE CLUB

Je pouvais d'un coeur plus léger entreprendre vers les rives de l'Egée, aux sources de l'olympisme, le pèlerinage que je m'étais promis, face à la Tour de Marathon. Ce fut au printemps de l'an suivant que l'équipe d'athlétisme de mon club, le Stade Lausanne, champion suisse 1928, s'embarqua pour l'Hellade. Le docteur Messerli, que rien de ce qui touche à l'idée olympique ne peut laisser indifférent, dirigeait notre équipe. Il avait depuis longtemps le désir de conduire en Grèce les jeunes athlètes suisses et de visiter en leur compagnie Athènes et Olympie. Il venait de fonder sur une base olympique les Amitiés gréco-suisse, et les inaugurait en prenant l'initiative d'une rencontre amicale entre le Stade Lausanne et une sélection athénienne. Quels souvenirs de ces lumineuses journées, de ces paysages d'Attique aux lignes parfaites des monts et des rivages, de l'atmosphère sereine de cette terre où tout fut ordre, harmonie et beauté !

Le Stade des Panathénées, construit en marbre blanc et restauré grâce à la munificence d'un évergète grec, M. Averoff, avait grand air. Pour la première fois, les couleurs de mon pays flottaient sur le beau corps de pierre de Paros du stade antique - six grands drapeaux suisses plus hauts que les hauts cyprès, plus hauts que les monts bleus d'Acte ! Les performances ne furent pas toutes d'une qualité égale, mais j'aurais voulu que les détracteurs du sport pussent être tous présents quand mon ami Schiavo, un des meilleurs coureurs suisses de fond, fut vainqueur du Marathon, du vrai, sur l'antique parcours. Après avoir été acclamé sur 42 kilomètres par des foules enthousiastes, il fut accueilli dans le stade par les cris de plus de 30000 spectateurs : « O Helvetos ! Le Suisse ! Voici le Suisse ! » Il devançait de six kilomètres le deuxième ! La chaleur et la poussière étaient telles qu'il ne restait plus que quatre coureurs en course ! Les camarades de Schiavo le portèrent en triomphe, aux applaudissements d'une foule sportive, sensible à la grandeur de l'effort produit. A côté de ces luttes courtoises et de l'accueil chaleureux du peuple et des autorités helléniques, nombreux furent les échanges d'amitié entre Grecs et Suisses, les échanges de leçons aussi : l'endurance et la discipline des nôtres, la souplesse et l'élégance naturelles des Grecs marquant cette rencontre d'un sceau particulier. Si j'insiste sur ces impressions, c'est qu'elles sont un résultat direct de l'olympisme. De toute antiquité, les Hellènes furent hospitaliers; ils aiment les visiteurs et les accueillent avec empressement. Il me paraît qu'une équipe étrangère d'athlétisme sera toujours particulièrement bien accueillie en Grèce, où survit l'idéal olympique des anciens. Quand le baron de Coubertin prit l'initiative de rénover les Jeux, il choisit, pour célébrer les premiers, le beau Stade des Panathénées, et les Jeux modernes trouvèrent aussitôt le terrain favorable à leur développement; depuis 1894, ils n'ont fait que progresser. Cet épanouissement de l'olympisme a permis des rencontres internationales de moindre importance, mais nombreuses, comme celles qui ont opposé en 1929, 1931, 1933, la Grèce et la Suisse. Grâce à elles, la jeunesse de bien des peuples a fait meilleure connaissance et s'est mieux comprise. Un de mes amis se trouvait au fond de la Thessalie, dans un couvent perdu des Météores, quand notre équipe rencontra celle de Grèce, et réussit à la vaincre de peu. Il put se rendre compte que la Suisse avait été subitement une révélation pour beaucoup, dans ce coin du monde. On lui demanda ce qu'était donc cette Helvétie qui possédait de si valeureux représentants, capables de battre les fils de l'Hellade, et il décrivit les paysages où naquirent les athlètes de la Confédération. Et les enfants d'Athènes ! Il est certain qu'à l'école on leur apprend l'existence de la Suisse et qu'ils savent la situer sur la carte d'Europe. Mais, dans leur stade de marbre blanc, ils purent vivre la Suisse; ils admirèrent ceux d'entre nous qui gagnèrent courses et concours, et leurs yeux brillèrent pour nous. Le sport rapproche la jeunesse du monde, ce ne sont pas là des mots vides de sens. Et si parfois des incidents fâcheux surviennent au cours des luttes, ils ne sont pas durables; croyez-vous qu'il n'y eut jamais de pareils incidents lors des Jeux antiques ? Olympie imposait sa trêve, Olympie faisait taire les divergences. A la fin d'une journée de courses, ces enfants d'Athènes me valurent une des joies les plus pures de ma carrière sportive. J'étais capitaine de l'équipe suisse, j'avais gagné le 400 m., le 800 m. et le 1500 m. et contribué à la victoire des miens dans plusieurs relais. Une centaine de petits Grecs, davantage peut-être, m'attendaient à la sortie du stade. Comme je tardais, les evzones qui montaient la garde s'en allèrent et les gosses purent envahir la piste. Ils m'entourèrent aussitôt, me touchant, me tirant par mes vêtements, me demandant ma signature sur des photographies qu'ils avaient achetées à l'entrée. Puis, certains qui voulaient aussi courir s'alignèrent

sur la piste où nous venions de lutter. Ils riaient, se bouscullaient, tombaient dans la cendre. Il y avait là des enfants de tous âges et de toutes les classes. Certains, fils d'émigrés, étaient vêtus de haillons, mais tous s'amusaient magnifiquement. Alors nous nous mîmes à les stimuler, mes camarades et moi, en leur offrant des prix. Je faisais le starter, m'efforçant de mettre de l'ordre dans leur troupe turbulente; ils partaient les uns derrière les autres, par dizaine et dizaine, comme pour un cross populaire. Les premiers arrivés se croyaient de véritables champions et recevaient avec une incommensurable fierté les prix que je leur distribuais très sérieusement. Il fallait voir avec quelle attention m'écoutaient ceux à qui je donnais des conseils. J'aime cette graine d'athlètes; qu'on ne me dise pas que c'est flatter une dangereuse vanité que de prendre au sérieux l'ambition touchante de ces gamins, cette ambition s'appellera plus tard volonté ! A la fin de la dernière journée de ces jeux gréco-suisse, face aux gradins où se trouvaient les représentants officiels du Comité olympique grec, chacun des athlètes suisses reçut une branche de laurier. Rameau vigoureux, feuillage sain, couleur d'espoir, c'étaient des lauriers sacrés cueillis sur les ruines d'Olympie. Nulle récompense ne pouvait me faire une plus grande joie. Aujourd'hui, alors que j'écris ces lignes, mon rameau est encore sous mes yeux ; dans un cadre de bois, enrubanné de blanc et de bleu, couleur de ciel et couleur de lumière : le drapeau grec ! Ces lauriers nous conviaient à Olympie et les athlètes suisses ne manquèrent pas de faire ce pèlerinage. Ils trouvèrent les paysages calmes et doux des anciens Jeux Olympiques. Dans la plaine de l'Alphée, croissaient des vignes et des orangers. Des collines, peu élevées, ondulaient au loin, couvertes de chênes, de pins et d'oliviers. Dans ce cadre subsiste l'âme des Jeux d'autrefois qui représentent dans le voisinage des temples sacrés une période de trêve et de recueillement. Les temples ont été détruits, Olympie livrée au pillage et les voleurs se sont emparés de ses trésors. L'atelier de Phidias fut transformé et ses chefs-d'oeuvre ensevelis. Une forteresse byzantine s'éleva sur les sanctuaires, à l'époque des Vandales. Les parois massives des temples et leurs colonnes avaient résisté tout d'abord, mais les tremblements de terre les abattirent. Leurs ruines devinrent carrières de marbre à l'époque de la domination turque et les terribles inondations de l'Alphée complétèrent cette dévastation. Le glorieux stade fut couvert d'une épaisse couche d'alluvions. Les archéologues allemands qui dirigèrent les fouilles d'Olympie ont reculé devant la dépense énorme qu'occasionnerait le déblaiement complet du stade. Comme tous les stades antiques, celui-ci était composé d'une seule piste, long rectangle de deux cent douze mètres sur trente, bordé de talus en gradins où pouvaient s'asseoir quarante-cinq mille spectateurs, tandis que le Stade des Panathénées, édifié plus tard, ressemblait davantage à ceux d'aujourd'hui. Ainsi cette première piste du monde reste ensevelie et morte, tandis que triomphe l'olympisme. Les trois autres terrains antiques ont subi le même sort. A Corinthe, l'emplacement des jeux isthmiques n'est plus marqué que par quelques pierres parmi les vignobles. Le Stade de Némée est une prairie où pâturent des troupeaux de moutons et c'est tout juste si l'on aperçoit sous le gazon la courbe gracieuse de la sphendoné. Il n'y a que Delphes qui revive un tant soit peu ! Au pied des Phétriades rayonnant de lumière, une seule piste droite, qui semble minuscule, a vibré à nouveau, non plus sous les pas rapides des athlètes, mais sous les danses qu'ont remises en honneur les fêtes du poète Sikélianos ! En parcourant ce pays qui fut le berceau de l'athlétisme, j'eus une crainte que la vision des innombrables stades modernes ne suffit pas à chasser de mon esprit : le sport actuel n'allait-il pas suivre une évolution semblable et les stades connaître les mêmes ruines ? Les raisons peuvent en être nombreuses : l'idée éducatrice du baron de Coubertin n'est pas toujours comprise, l'entraînement n'est pas toujours ce qu'il devrait être et l'on ne pense surtout pas assez comme le cardinal Mercier que les exercices du stade ne sont pas des jeux vaniteux et stériles, mais qu'ils doivent être une école à l'intention des nations civilisées. Pour que le sport vive vraiment, pour que les pistes continuent à être lumineuses, il faut que cette école du sport soit suivie avec logique et persévérance. Il faut qu'elle reste raisonnée. Comme pour l'éducation et la culture de l'intelligence, comme pour les connaissances littéraires et scientifiques, il faut s'attacher à donner d'abord à l'enfant une préparation solide. A six ans, le jeune garçon apprend à lire et à écrire; à quinze ans, il sera capable d'efforts plus tendus; vers vingt ans, il se perfectionnera dans une spécialité. On sait bien que la vie de l'intelligence procède par étapes; trop d'athlètes croient qu'il n'en va pas de même en matière de sport et que le don naturel supplée à tout. Ce qu'il faudrait, c'est améliorer la moyenne physique générale de la jeunesse, comme font déjà les Finlandais et quelques autres. L'olympisme vivra pleinement s'il réussit à faire suivre à tous l'école du vrai sport, celle qui cultive et dose les forces, accumule les énergies, équilibre les nerfs, celle où l'entraînement oblige à la précision et apprend à réfléchir, celle qui montre que le résultat le meilleur dépend non des muscles les plus forts, mais de leur jeu aisé et coordonné dans l'action, et de l'effort que l'intelligence a mesuré jusqu'au but exactement. Je veux dire par là que la leçon de l'entraînement est de prouver que la victoire n'est pas le résultat d'un instant de lutte, mais d'une lente

préparation. Et c'est pendant ce temps-là que naissent la joie du progrès, l'amour de la perfection, la recherche des gestes précis et la sensation toujours plus réelle de se dominer et de mieux se connaître. Discipline utile, leçon de méthode, application de l'effort. Vous comprendrez pourquoi le baron de Coubertin s'écriait à la fin d'un discours olympique : «Aujourd'hui, tous ceux qui s'efforcent, dans quelque milieu et dans quelques conditions que ce soient, de maintenir cette campagne en sa pureté et en sa vigueur font une oeuvre utile et une bonne besogne. Ils sont tous les serviteurs de ce même idéal qui a repris forme dans l'idée olympique». Ces réflexions que je fis



sous le ciel de Grèce, où la brise chassait un parfum de sel, de résine et d'eucalyptus, me placèrent en face d'un devoir : transmettre à d'autres, à de plus jeunes, ce flambeau du sport que mes aînés m'avaient donné. Les ruines des stades antiques exigeaient que chaque enseignement profitable, chaque leçon d'entraînement, apprise au contact de ces gloires du sport qu'étaient mes amis Nurmi, Paddock et d'autres, fussent transmis aussi par moi aux jeunes athlètes qu'il me serait possible d'entraîner. Cette leçon que m'imposait la patrie de l'olympisme, la flamme de Marathon la proclamait déjà du haut de la Tour d'Amsterdam. Car ce feu symbolique brûlant tout au long des Jeux Olympiques et veillant sur le stade n'est-il pas le flambeau transmis d'olympiade en olympiade par les athlètes à leurs frères ?



LA CAMPAGNE AMÉRICAINE DE PAUL MARTIN

Quel est le collégien qui n'a pas rêvé des États-Unis d'Amérique, des chevauchées dans le Far-West, des Sioux, des ruées vers l'or du Klondyke ? Buffalo Bill fut le héros de notre enfance et Pearl White, dans les Mystères de Chicago, nous donnait envie de voler à son secours ! Est-ce, à mon insu, cette blonde héroïne qui me pousse à battre des records de vitesse ? Je laisse à nos innombrables et ultramodernes psychanalystes le soin d'élucider cette question. Quoi qu'il en soit, je ne faisais pas exception à la règle et tout jeune déjà ce pays aux possibilités illimitées m'attirait irrésistiblement. Étudiant en médecine, libéré des songes charmants mais puérils de ma jeunesse, le désir de connaître le Nouveau-Monde se fit chez moi encore plus insistant. J'avais parcouru en tous sens l'Europe, visité des villes nordiques ou méditerranéennes, couru sur des stades devant des publics hurlant leur enthousiasme et leurs encouragements dans des langues qui m'étaient souvent inconnues. Mais ma curiosité demeurerait inassouvie. Les splendides athlètes américains, au cours de leurs tournées en Europe, m'avaient aidé de leurs conseils et perfectionné. Je désirais les voir maintenant à l'oeuvre dans leur patrie. Il me semblait que là-bas seulement j'arriverais à percer le secret qui permettait à un pays, jeune encore, de produire inlassablement un lot de champions réalisant avec une aisance incroyable, dans presque toutes les disciplines sportives, des performances étonnantes. Mais il y a vingt ans encore, on voyageait moins facilement qu'aujourd'hui et la traversée de l'Atlantique, pour un jeune homme disposant de moyens modestes, posait quantité de problèmes. Lorsque l'occasion de réaliser mon rêve se présenta, je ne me fis pas prier. Je désirais compléter mes études de chirurgie osseuse et d'orthopédie; une lettre d'introduction du professeur César Roux pour son collègue Fred Albee, professeur au Post Graduate Médical School de l'Université de Colombie, New-York, mit fin à mes dernières hésitations et précipita mon départ. Il eut lieu en 1929 et m'est resté à la mémoire. De nombreux amis vinrent à la gare de Lausanne me souhaiter bon voyage. Malgré les rires et les plaisanteries, j'étais mélanco-

lique et vaguement inquiet. Il me semblait abandonner un havre sûr et familier pour une contrée lointaine et fantastique, peuplée de dangers ! Quel accueil allait-on me réserver ? J'avais aux États-Unis d'excellents amis, entre autres Paddock et Murchison qui habitait à Newark et travaillait à New-York. Dans ce monde nouveau, j'avais donc de sûrs points de repère et mon titre de champion international constituait la meilleure des introductions. Mais l'immense cité est un monstre qui vous happe, vous brise et vous dévore. Ses dimensions sont telles qu'elles annihilent en vous tout pouvoir de réaction, et vous êtes entraîné par le mouvement de sa vie, le battement de son coeur, comme par une vague géante. Il y a le monde des affaires qui s'agite aux soixante ou quatre-vingts étages des gratte-ciel de Manhattan ; il y a le monde des plaisirs nocturnes étincelant des mille lumières de Broadway et de Harlem, sans compter les innombrables quartiers chinois, italiens, juifs et nègres; il y a aussi les zones du silence et du repos, bâties de villas et de résidences somptueuses, enfouies dans leurs jardins, tout autour du grand New-York. Il y eut enfin pour moi le royaume serein des cliniques, des universités et des hôpitaux, celui des clubs et des sports. Une agréable surprise m'avait déjà été réservée lorsque j'étais monté à bord du De Grasse, paquebot de la Compagnie transatlantique française. Apprenant que je voyageais avec un billet de troisième classe, le commissaire du bord qui m'avait vu courir à Colombes me fit installer dans une cabine de première. Et comme je lui exprimais mes remerciements et mon étonnement, il me déclara en riant : «Très heureux de vous être agréable, docteur ! Mais nous devons soigner notre publicité ! Que diraient les reporters américains si vous voyageiez comme un simple émigrant ?». Et comme je ne paraissais pas convaincu, il ajouta : «Ah ! On voit que vous ne les connaissez pas encore !». Tout cela me paraissait étrange et nouveau, mais aussi, pourquoi ne pas l'avouer, fort encourageant ! Et c'est plus intrigué qu'anxieux que je vis un matin pointer à l'horizon la Statue de la Liberté. L'excellent commissaire ne s'était pas trompé ! Délaissant rapidement une duchesse de fraîche date, une étoile de cinéma, quelques politiciens et magnats de l'industrie, une nuée de journalistes m'assaillit. Je dus répondre à une avalanche de questions, dont plusieurs saugrenues : «Allez-vous



participer à des courses ? Battre des records ? Que pensez-vous de la prohibition ? Comptez-vous épouser une Américaine ? Opérer des célébrités ? Vous installer à Hollywood ?». Je me bornai à leur répondre que je désirais uniquement compléter dans le calme mes études médicales, et m'instruire auprès du professeur Albee. Quant à la course à pied, il ne m'y fallait pas songer. De récents examens universitaires avaient pris tout mon temps : j'avais dû cesser l'entraînement et n'étais pas en forme. Inutile d'ajouter que mes déclarations furent accueillies avec scepticisme. On crut que le «Suisse Volant», comme je fus aussitôt baptisé, ce qui devait devenir plus tard le «Chirurgien Volant» (The Flying Surgeon), cachait son jeu pour pouvoir, au moment venu, étonner davantage les foules ! Cependant, à la griserie que me procura cette réception aussi inattendue que chaleureuse, succéda la réalité. Je m'étais fixé un budget : cent dollars par mois. Et pour qui connaît l'Amérique, c'était, même à cette époque, une somme extrêmement modeste. Un ami suisse qui vint me chercher au port me conduisit dans une petite chambre meublée du quartier de Brooklyn. Coût : quarante dollars par mois. Mes inscriptions à l'Université de Columbia une fois payées, que me resterait-il pour vivre ? Bah ! J'étais jeune et un dieu bienveillant ne manquerait pas de s'occuper de ma personne ! Les sportifs doivent se plier aux plus dures écoles, être philosophes et ne jamais se décourager ! Je me trouvais à New-York, la cité qui s'était mêlée à tant de mes rêveries. Qu'importait le lendemain. Mais le soir venu, lorsque je regagnai ma chambre perdue dans un jaillissement de gratte-ciel, je ne pus m'empêcher de me sentir seul et dépaysé. Tout me paraissait étrange. Une sorte de fièvre, jusque dans les plaisirs, animait la foule que j'avais côtoyée au cours d'une promenade, le long de Broadway et de la Cinquième Avenue. Maintenant, dans le silence de ma chambre, triste et anonyme, l'impression d'être perdu dans un monde indifférent, quasiment hostile, dominait. Ce soir-là, avant de m'endormir, ma bonne vieille ville de Lausanne me parut un paradis plus que jamais. Je fus réveillé le lendemain matin par ma propriétaire, une excellente femme, qui me fourra sous le nez des journaux en s'exclamant : «Lisez, Mister Mateen, on parle de vous ! Gosh ! Je ne savais pas que vous étiez célèbre». Des commentaires élogieux accompagnaient en effet, dans diverses publications, ma photographie placée bien en évidence. C'est à peine si l'on mentionnait le fait que j'étais à New-York pour compléter mes études de chirurgie osseuse et d'orthopédie. L'on pouvait supposer que j'avais franchi uniquement l'Atlantique pour collectionner de nouveaux lauriers sur les stades ! Moi qui n'avais pas dissimulé aux reporters que j'étais totalement à court d'entraînement ! En tout cas, s'il y en eut une, à ce moment-là, qui ne perdit pas la tête, ce fut ma propriétaire qui profita de l'occasion pour me taper d'une consultation sur des douleurs qu'elle ressentait dans les jambes ! Deux heures plus tard, à nouveau débarrassé de l'espèce de complexe d'infériorité qui m'avait assailli la veille au soir, dans la solitude de ma chambre, je me présentai allègrement au cabinet de consultation du Dr Albee. Ce dernier, malgré la foule qui encombrait les salles d'attente, me reçut immédiatement. Il tenait à la main la lettre d'introduction du professeur Roux que je lui avais fait parvenir avec ma carte de visite. Encore sous le coup des articles de journaux, j'étais persuadé que l'éminent praticien allait me serrer dans ses bras et m'offrir sur-le-champ un poste d'assistant. Mais son accueil, s'il fut cordial, fut également réservé. Après un échange de politesses, le Dr Albee me demanda : «Avez-vous lu mon livre Orthopédie et Chirurgie de Reconstruction ?». Je lui avouai mon ignorance. Il me fit cadeau de cet ouvrage et me conseilla de l'étudier attentivement. «Vous suivrez tout d'abord mes cours, ajouta-t-il. Et plus tard je verrai comment nous organiserons votre travail». Et il se leva pour marquer que l'entretien était terminé. Une fois de plus, c'était le régime de la douche écossaise et mon enthousiasme retomba à zéro ! Heureusement, il doit être pour les sportifs une Providence qui ne les abandonne jamais ! L'heure était encore matinale et, ne sachant où diriger mes pas, je pris place dans un fauteuil de la salle d'attente et me mis à compulsiver le livre du Dr Albee. Bien m'en prit, car une demi-heure plus tard, j'eus la surprise d'être rappelé par la demoiselle de réception qui me fit savoir que le patron désirait me revoir. «Êtes-vous par hasard un parent du champion Martin qui vient d'arriver aux États-Unis ?», me demanda le chirurgien lorsque je me trouvai de nouveau en sa présence. «Le coureur à pied Martin, c'est moi», répondis-je timidement. Le Dr Albee éclata de rire, et me serra chaleureusement les mains. «Excusez-moi, dit-il, j'aurais dû m'en douter, mais j'avais l'esprit ailleurs. Trop de travail. Les journaux du matin ont parlé de vous et je viens de relire la lettre du professeur Roux, parcourue tout à l'heure trop rapidement ! Dans un post-scriptum qui m'avait échappé, il dit en effet que vous êtes un champion international. Toutes mes félicitations, mon cher collègue». La glace, cette fois-ci, était rompue. Le Dr Albee me fit immédiatement revêtir une blouse blanche et c'est en ma compagnie qu'il ausculta ses malades, à qui il me présentait comme un ami, collègue et champion fraîchement débarqué d'Europe ! Il convoqua son premier assistant qu'il pria de me mettre sans retard au courant de sa méthode opératoire, ainsi que du maniement des divers instruments de son invention,

dont une scie électrique, etc. Détail qui me frappa : pendant la visite des malades, il dictait à tour de rôle à deux secrétaires des observations claires et nettes. Le travail était ordonné de façon précise et ses employés n'avaient jamais à lui poser une question ou à réclamer de lui un éclaircissement quelconque. Les consultations terminées, il me dit en me frappant amicalement sur l'épaule : «Pour moi, tu es maintenant Paul; et appelle-moi Fred. Tâte mes muscles. J'ai été dans ma jeunesse capitaine de l'équipe de football de Havard, et crois-moi, le football américain n'est pas un sport pour demoiselles. Je t'emmènerai à des matches et tu me donneras ton avis ! Sacré Paul ! Pourquoi ne m'avoir pas dit tout de suite que tu étais le «Suisse Volant» ? Et maintenant, allons déjeuner». Nous gagnâmes, bras dessus, bras dessous, un petit restaurant italien où l'on servait ouvertement du chianti, malgré la prohibition qui battait son plein ! Avec une charmante simplicité, le professeur Albee me raconta sa vie. Fils d'un humble charpentier, il travaillait la nuit pour pouvoir payer ses études. Au collège, au début, on s'était moqué de lui et de ses allures paysannes. «Aujourd'hui encore, me déclara-t-il en riant, je porte des pantalons sans pli. Et dire qu'il y a des snobs qui me copient, trouvant cela original et élégant ! C'est drôle, la célébrité». Et il ajouta, pensif : «Dès que je suis devenu capitaine de mon équipe, je te garantis que l'on ne s'est plus payé ma tête ! Le sport a du bon». Ses manières simples, bourruées et bon enfant me rappelaient à plus d'un point de vue mon vénéré et regretté professeur, le Dr César Roux. Sous des dehors rustiques, la même flamme géniale et amicale animait ces deux êtres d'exception. «Où habites-tu ? », me demanda-t-il lorsque nous nous levâmes de table. Lorsqu'il apprit que j'avais élu domicile dans une chambre de Brooklyn, il s'exclama : «Ah ! Non, nous allons changer ça et rapidement». Immédiatement, il me rédigea un mot pour le secrétaire du New York Athletic Club, véritable palace des plus exclusifs que je décrirai plus loin en détail. «J'espère, dit Albee, lorsque, très ému, je pris congé de lui, que tu vas reprendre ton entraînement et courir sous les couleurs du club. Si je compte te voir à mes cours, ou à mes côtés en train d'opérer, j'espère aussi te voir remporter des victoires sur la piste». Ce n'est que peu de temps avant la fin de mon séjour aux États-Unis que je quittai le New York Athletic Club, mon nouveau et plaisant domicile. Tant de connaissances bien intentionnées mais bruyantes venaient m'y déranger la nuit que je fus obligé, en fin de compte, de chercher refuge ailleurs ! Ce fut le premier assistant du professeur Albee, le Dr F. Murray, ancien champion universitaire de boxe, qui me conduisit, le soir de cette mémorable journée, au New York Athletic Club dont il était membre. Le secrétaire du club, Paul Pilgrimm, ancien champion olympique aux Jeux de Stockholm de 1912, me réserva un accueil charmant. Il me conduisit à ma chambre, simple mais confortable et intime. Un cabinet de toilette et une douche la complétaient. Pilgrimm me demanda si je comptais courir pour le club sur piste couverte, durant la saison d'hiver qui approchait. Je répondis évasivement. Je me doutais peu, à ce moment-là, de l'engouement du public américain pour ces sortes de compétitions. Seul Nurmi m'en avait touché mot, en Europe, avec un enthousiasme qui m'avait surpris chez cet athlète, d'ordinaire réservé et peu loquace. En 1924-1925, Nurmi avait fait sensation aux États-Unis sur les pistes en bois, battant de nombreux records. Les Américains l'avaient immédiatement surnommé The Phantom Finn (Le Finlandais fantôme !). J'ignorais tout des courses sur piste couverte, qui nécessitent une technique et un entraînement particuliers. De tous les athlètes européens, seul Nurmi avait jusqu'alors brillé dans cette spécialité. La visite du club me remplit d'admiration. Pourvu de toutes sortes d'installations ultramodernes et merveilleusement organisé, le New York Athletic Club offre à ses 7000 membres tous les agréments et le confort le plus absolu : installations de douches et de bains pour se purifier des poussières des rues, piscines, bains d'air chaud, de vapeur et de lumière. Coiffeurs, pédicures, manucures, masseurs vous y prodiguent leurs soins. Tout au haut de l'édifice, dominant la ville, il existe un solarium toujours chauffé où le clubiste prend ses bains de soleil, dans la splendeur des sommets de gratte-ciel. S'il veut prendre de l'exercice, le membre du New York Athletic Club n'a que l'embarras du choix : une salle de mécanothérapie avec tous les appareils les plus compliqués et les plus inattendus, une salle de gymnastique très complète, une piste en galerie dominant ce gymnase, des dizaines de courts pour le hand-tennis et le squash-tennis, ces jeux à main plate et à petite raquette que les Américains pratiquent beaucoup, des salles de lutte, de boxe, d'escrime. Pour se remettre des fatigues sportives, le massage, les rayons ultraviolets et l'hydrothérapie. Pour se restaurer, un grill-room, une salle à manger, un bar. Pour se cultiver et se délasser l'esprit, une splendide bibliothèque et des salles de lecture où se trouvent tous les journaux et revues d'Amérique et du monde. D'autres salles sont exclusivement réservées au repos ; seuls y règnent le silence et l'ombre. Sauf soirées et cérémonies exceptionnelles, les dames n'étaient pas admises au club qu'on nommait familièrement le Wingfoot (Pied ailé). Un pied ailé était en effet l'insigne brodé qui ornait les maillots des athlètes défendant les couleurs du New York Athletic Club. Le port de cet insigne était considéré comme un très grand honneur et établis-

sait immédiatement votre réputation sportive. Tout cela était magnifique, mais je me sentais mal à l'aise. Il apparaissait difficile d'abuser de l'hospitalité de mes nouveaux amis, et tout spécialement de mes répondants, les Drs Albee et Murray. Je m'en ouvris à Pilgrimm et lui fis part de mes scrupules. «Il n'y a qu'un moyen de tout arranger, me déclara-t-il. Devenez un Athletic Membre, c'est-à-dire un membre courant pour le club, et vous deviendrez automatiquement l'hôte de ce dernier. Vous ne serez plus à la charge de vos amis et vous bénéficierez chez nous de toutes sortes de facilités gratuites, dont le logis, l'entraînement, les soins et déplacements et un grand repas par jour. Ne vous inquiétez pas, nous allons immédiatement essayer de régler cette petite question». Il appela l'entraîneur du club, Wiffers. «Croyez-vous, demanda-t-il après m'avoir présenté à ce dernier, que Martin, bien qu'à court d'entraînement, puisse participer à notre championnat d'automne ?». Les grands Jeux d'automne du club, la dernière manifestation athlétique importante en plein air de l'année, se disputaient dans quelque trois semaines. Wiffers se gratta la tête. «Venez demain à l'entraînement, me dit-il. Je ne promets rien, mais je verrai ce que je puis faire pour vous». Et comme je lui faisais part de mon désir de courir aussi en hiver, sur piste couverte, il m'administra une bourrade amicale. «Si tout va bien, Paul (il m'appelait déjà par mon prénom, avec cette familiarité américaine qui vous met si vite à l'aise), vous porterez bientôt nos couleurs. Mais ne nous pressons pas ! Les Jeux d'automne pour commencer, puis nous aviserons». Les dés étaient jetés ! Dans mon for intérieur, je me jurai de tout mettre en oeuvre pour répondre aux espoirs que l'on voulait bien placer en moi. Le lendemain matin je me rendis de bonne heure à la Post Graduate Médical School où le Dr Murray m'attendait. C'est un hôpital chirurgical avec différents services, et où se donnent également des cours théoriques pour médecins diplômés. C'est également une dépendance de l'Université de Colombia. Je tombai sur une journée chirurgicale d'Albee. Les trois salles d'opération où je pénétraï étaient séparées par les chambres de désinfection et de stérilisation. Une des salles était bordée d'un amphithéâtre d'où les médecins de passage et les élèves diplômés pouvaient assister aux interventions. Au moment où j'endossai une blouse blanche, Albee s'approcha, me saluant à la mode américaine d'un simple, mais cordial : «Hello Paul». Comme je l'appelais professeur, il m'interrompit : «Inutile de te fatiguer, doc suffit ! Va te désinfecter. Tu m'assisteras aujourd'hui dans l'amphithéâtre». J'avais de la chance. En effet, ce n'est en général qu'après trois semaines de cours qu'un élève diplômé peut prétendre à pareil honneur. Bien des surprises m'étaient réservées. En pénétrant dans la salle où nous devions opérer le premier patient, je vis ce dernier déjà sous l'effet de la narcose. Fort souvent, en effet, Albee faisait endormir les malades dans une pièce voisine, au son d'un disque de musique douce, ce qui leur évitait toute frayeur ou spectacle angoissant. Dans le premier cas qui nous était soumis, il s'agissait d'une pseudarthrose, c'est-à-dire d'une non-consolidation de l'humérus. L'assistance assise sur les gradins et à qui un assistant exposa rapidement l'évolution de la fracture du patient était nombreuse et attentive. L'indication paraissait être d'obtenir une consolidation par greffe osseuse. Le champ opératoire une fois préparé par Albee en personne, je fus émerveillé de voir avec quelle sûreté il pratiqua une incision de vingt centimètres pour découvrir rapidement l'os fracturé. Je maintenais les écarteurs sous la direction de Murray qui assurait le pincement des vaisseaux. Tout en opérant, Albee attirait l'attention sur le danger de la présence du nerf radial qui contourne l'humérus et qu'il s'agissait d'écartier sans le blesser. L'os était mis à nu et déjà Albee avait en main sa fameuse scie à double tranchant. D'un mouvement où toute l'habileté et la précision du chirurgien se révélaient, il tailla deux sillons parallèles et absolument rectilignes. La moindre déviation aurait gêné l'enchâssement du greffon. J'ajoute qu'à cette époque ce genre d'opération était nouveau et très rarement pratiqué en Europe. Sans perdre une seconde, Albee remplaça la scie jumelée par une plus petite destinée à sectionner les extrémités du sillon parallèle chevauchant la zone fibreuse qui avait pris la place d'un tissu normal. En quelques coups de ciseau fin, la partie de l'os ainsi délimitée avec sa partie médiane fibreuse fut extraite jusqu'à la moelle. Albee, aussitôt, perfora l'os bordant le lit osseux en huit endroits, soit quatre de chaque côté, technique qui lui était personnelle et qui lui permettait de passer les fils de maintien du greffon. Le premier temps opératoire était terminé. Prenant une lamelle de plomb souple, Albee mesura la longueur exacte que devait avoir le greffon. Sa largeur était celle de l'écart de la scie jumelée, mais il avait soin d'ajouter, et là résidait sa technique capitale, l'écart doublé des dents de la scie, soit deux millimètres. Ainsi le greffon allait pouvoir s'enchâsser très exactement dans son lit. Il corrigea immédiatement dans ce sens l'écart de la scie jumelée. Le deuxième temps opératoire se déroulait sur le tibia du patient. Une incision directe découvrit en quelques secondes la surface antérieure du tibia, sur laquelle Albee reporta la longueur indiquée par la lamelle de plomb, tout en ayant soin d'en tracer au bistouri l'axe médian. Avec la même sûreté, il découpa son greffon dans un temps qui ne dépassait pas trois minutes. Durant tout le fonctionnement de la scie, Murray

avait soin d'arroser les dents de l'instrument avec de l'eau physiologique, dans le dessein d'éviter tout échauffement. Au cours du troisième temps opératoire, le greffon était placé dans son lit, sous les fils qui devaient assurer son maintien. Cette cheville plaquait si parfaitement qu'Albee fit la démonstration de sa solidité en secouant le bras du malade. Le pont osseux était réalisé. Après quelques semaines d'immobilisation plâtrée du bras et de l'épaule, la nature, avec l'aide du greffon, avait guéri l'humérus, et le membre, après sa rééducation, retrouvait toute sa force. L'opération terminée, Albee résuma en quelques mots sa technique opératoire, précisant, non sans humour, que si l'intervention n'avait pas duré longtemps, bien qu'elle fût extrêmement délicate, c'était grâce à une certaine dextérité acquise par lui du temps où il travaillait dans l'échoppe de charpentier de son père ! Le temps de se désinfecter à nouveau, de changer de blouse et de gants, et nous passions dans la salle voisine. Il s'agissait cette fois-ci d'une jeune femme atteinte du mal de Pott dorsal, soit d'une tuberculose vertébrale. Albee, comme de Quervain, avait imaginé en 1912 déjà la possibilité de consolider les vertèbres atteintes à l'aide d'un greffon postérieur implanté entre les apophyses, ou proéminences, postérieures des vertèbres, fendues en leur moitié. Les deux vertèbres supérieures et inférieures à la vertèbre malade assuraient, par l'intermédiaire d'un greffon vertical, l'immobilité de la vertèbre atteinte et empêchaient en partie qu'elle ne s'écrasât sous le poids de la statique. Cette intervention délicate ne durait, sous les mains expertes d'Albee, que vingt à vingt-cinq minutes. La zone à opérer de la colonne était repérée au préalable. En une incision, les cinq proéminences vertébrales étaient découvertes. Au bistouri solide leur fente était amorcée et terminée par quelques coups de ciseau dont une marque assurait la profondeur. Il fallait éviter, et Albee ne manquait jamais de l'indiquer, de toucher le canal médullaire. Outre les repères et la connaissance de l'épaisseur des apophyses, le chirurgien devait sentir le moment où une résistance plus grande de la lame vertébrale postérieure s'opposait à la pénétration du ciseau. En un tournemain, les apophyses étaient légèrement écartées pour recevoir le greffon. Des points solides maintenaient ce dernier assez longtemps pour qu'il pût se souder aux cinq vertèbres et faire ainsi oeuvre de guérison. Six malades, tous plus ou moins gravement atteints, furent opérés ce matin-là. Puis nous prîmes une douche bienfaisante avant d'aller, précédés par Albee, visiter les malades de l'hôpital, en observation ou en voie de guérison. A treize heures nous absorbâmes un repas léger, arrosé d'un grand verre de lait, dans une cafétéria voisine, restaurant populaire et typiquement américain. Le consommateur s'arme d'un plateau, choisit lui-même ses plats chauds ou froids devant des comptoirs bien achalandés, et paie ses aliments à un guichet avant de s'installer à une table. Sans constituer un régal gastronomique, la nourriture est saine, abondante et bon marché. L'après-midi, je suivis mes premiers cours. Je fus agréablement surpris d'assister tout d'abord à une leçon d'anatomie détaillée concernant tout spécialement les diverses régions des membres supérieurs et inférieurs, ainsi que la colonne verté-



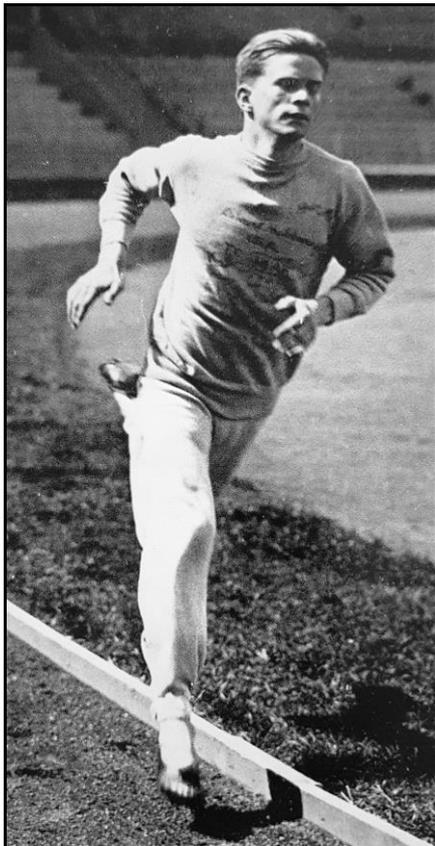
brale. Plusieurs d'entre nous, mis sur la sellette, s'apercevaient vite combien la mémoire fait facilement défaut si l'on ne repasse pas souvent son anatomie. Roux ne disait-il pas qu'il faut l'avoir bien apprise sept fois avant de la connaître ? La leçon d'anatomie fut suivie d'opérations orthopédiques classiques effectuées sur des cadavres, opérations intéressant les régions que nous venions de revoir anatomiquement. Jusqu'alors je n'avais jamais suivi en tant qu'étudiant, que des cours de dissection et de ligatures artérielles sur des macchabées dont l'odeur seule me mettait à rude épreuve ! A Columbia, les corps sortaient sous nos yeux d'une salle frigorifiée et étaient en parfait état de conservation. La farce favorite de mes nouveaux amis les carabins yankees consistait à enfermer par surprise un collègue nouvellement arrivé dans ce frigorifique, à éteindre toutes les lumières et à le laisser méditer plus ou moins longtemps en compagnie des trépassés. On ne le libérait que lorsqu'il croyait que tout le monde était parti, l'abandonnant à son triste sort !

Les appels et les cris de désespoir de l'infortuné, frappant de toutes ses forces contre la lourde porte et en train de geler sous sa légère blouse blanche, faisaient la joie générale ! Les réactions des prisonniers à qui l'on finissait par rendre la liberté étaient des plus diverses et dépeignaient admirablement leur caractère. Certains riaient de bon cœur avec nous; d'autres étaient furieux; plusieurs tremblaient longtemps encore de froid et de peur ! Un test brutal mais certainement instructif à plus d'un point de vue ! Après cet intermède comique, nous nous retrouvions tous comme

auditeurs pour suivre un cours sur les maladies osseuses, cours accompagné de la présentation de patients et de nombreux documents radiographiques. C'est là que j'appris pour la première fois que la plupart des rhumatismes sous leurs diverses formes (arthrite, névrite, sciatique, lumbago, certaines douleurs cardiaques, etc.) ont pour origine des toxines très nocives absorbées par l'organisme et produites tout particulièrement par des dents mortes et indolores, des amygdales chroniquement infectées, des sinusites et autres foyers d'infection. A dix-sept heures, encore enivré de tout ce que j'avais vu et appris, je retrouvai Murray. Il me poussa dans sa voiture en s'exclamant joyeusement : «Et maintenant, au club ! Le coach Wiffers attend son poulain olympique». Wiffers m'attendait, la pipe à la bouche. Voulant, sans perdre une minute, se rendre compte de mon allure et de ma forme, il me fit courir sur la piste de bois suspendue du club, tout en précisant que mon entraînement pour les Jeux d'automne aurait lieu sur cendrée. Je n'avais jamais couru sur bois. La piste me parut dure, mais elle offrait, avec ses virages relevés, quelque chose de fascinant et donnait l'impression de permettre de grandes vitesses. En outre, dans chaque virage, se trouvait un miroir où l'on pouvait contrôler son style et son allure. Après un galop d'entraînement où je m'en étais donné à cœur joie, multipliant les sprints, Wiffers me fit signe de ralentir et me conseilla d'accomplir encore quelques tours au pas souple et allongé, pour me détendre. Je vois, dit-il, lorsque je m'arrêtai enfin à sa hauteur, que vous avez la bonne foulée. Après quelques séances sur la cendrée de Travers Island, je crois que vous aurez retrouvé la grande forme ! Cette remarque, venant d'une autorité en la matière, me remplit d'aise ! Travers Island était le Country Club (le club de campagne) du New York Athletic Club. Il était situé au bord de la mer, à quelque quinze kilomètres de la ville. Trois fois par semaine un car spécial y transportait les athlètes désireux de s'y entraîner. Les membres et les invités trouvaient là à leur disposition un stade avec une piste de trois cents mètres, un golf, des courts de tennis, une plage, un port avec toute une flottille de canots automobiles et de voiliers. A proximité, un îlot était réservé aux vieux membres du club désireux de passer dans l'intimité et sans être dérangés leurs journées de congé. Oubliant soucis et bureaux ces respectables gentlemen, âgés déjà pour la plupart, prenaient un enfantin plaisir à jouer dans leur retraite à Robinson et aux Indiens ! Les personnes du sexe féminin étaient rigoureusement bannies par ces joyeux ermites qui faisaient eux-mêmes, et sans l'aide de domestiques, la popote et le ménage. Des millionnaires et des célébrités de tout ordre s'isolaient sur ce bout de terre qu'on ne peut fouler que sur invitation spéciale, faveur rarement accordée et fort recherchée. Je dormais à Travers Island les jours où j'allais m'y entraîner. Un autobus matinal me ramenait à l'hôpital, à temps pour les cours ou les séances opératoires. Sur la cendrée, et bien que la saison des courses en plein air touchât à sa fin, je fis rapidement la connaissance de nombreux athlètes du club, sympathiques et toujours prêts à rendre service. On rencontrait aussi parmi eux de véritables phénomènes. Je me souviens d'un nommé Stewart, âgé de soixante-douze ans, ancien champion d'Amérique du 400 mètres, qui tous les jours tournait autour de la piste avec souplesse et entrain. Il ne s'arrêtait que pour lancer le disque ou le boulet ! Il n'avait de sa vie porté un manteau, fumé ou touché à une goutte d'alcool ! Un autre, le Dr Hammond, âgé de plus de quatre-vingts ans, trottinait également avec ardeur ! Il faisait suivre ses tours de piste d'une baignade dans la mer ou dans la piscine du New York Athletic, lorsque Travers Island fermait en hiver ses portes. Un homme qui ne peut plus courir est bien malade ! disait volontiers cet extraordinaire vieillard. Il avait suivi tous les Jeux Olympiques en qualité de membre du Comité olympique américain et était encore, malgré son âge respectable, observateur médical de l'équipe représentative des États-Unis. Lors de tous ses déplacements, il tenait à vivre en compagnie des athlètes et à l'écart des fêtes et réceptions mondaines. Wiffers m'avait recommandé au meilleur masseur du club. Chaque soir, à la rentrée des cours ou des séances d'entraînement, celui-ci extirpait de mon corps et de mes muscles toutes les fatigues qui s'y étaient accumulées. Des exercices d'assouplissement et de légers bains de vapeur contribuèrent également à me mettre rapidement en excellente condition physique. Occupé comme je l'étais, le temps passa avec une rapidité déconcertante. Mais le jour des Jeux et Championnats d'automne me trouva prêt, plein d'ardeur et de confiance. Je jouais une partie décisive et j'étais fermement décidé à conquérir l'insigne du Pied ailé. Le dernier samedi d'un mois de septembre ensoleillé, je pris donc le départ dans ma première course aux États-Unis. C'était un mille yards handicap où non moins de quarante-cinq coureurs tentaient leur chance. Ils étaient échelonnés le long de la piste selon le handicap qui leur était accordé. Je partais scratch en compagnie de Bailey, alors le meilleur coureur de demi-fond du New York Athletic Club. Comme je l'ai déjà dit, la longueur de la piste de Travers Island, assez étroite par-dessus le marché, était de 300 mètres. Remonter en moins de quatre tours de piste un tel lot de concurrents n'allait pas être une chose aisée. Un public nombreux et choisi garnissait les gradins naturels du stade. Je fus présenté par Sir Thomas Lipton, le célèbre yacht-

man anglais qui s'illustra si souvent dans la fameuse course de voiliers à travers l'Atlantique. Invité d'honneur du club, Sir Thomas accepta de donner le départ du mille yards handicap. La plupart de mes rivaux démarrèrent en trombe. Dans le premier tour, j'arrivai tout juste à en dépasser deux, Bailey me suivant prudemment à quelques yards. Dans le deuxième tour, j'allongeai ma foulée comme dans une course de 800 mètres, mais j'avais l'impression d'être littéralement barré par une multitude de souliers à pointes ! Je parvins néanmoins à remonter une demi-douzaine de mes adversaires. Allais-je toutefois demeurer enfermé dans la masse inhabituelle d'athlètes me précédant ? Des craintes sérieuses m'assaillaient, mais le train que je m'étais imposé précipita la décision. Au troisième tour, jouant des coudes, je me faufilai tant bien que mal parmi les coureurs, dont certains commençaient à donner des signes de fatigue. Mais ce n'est qu'aux derniers 150 mètres, dans l'ultime virage et la ligne droite d'arrivée, que je démarrai. Dans ce finish qui m'a valu toutes mes victoires, j'eus l'impression de laisser sur place mes rivaux qui paraissaient soudain peiner et manquer de souffle. Produisant un suprême effort, je rattrapai le dernier concurrent à un mètre du fil d'arrivée que je franchis en vainqueur, précédant Bailey de quelque dix mètres. Pendant que je me reposais au vestiaire, de nombreux amis et inconnus vinrent me féliciter. Wiffers, tout fier de sa nouvelle recrue pour les Pieds ailés, ne cachait pas sa satisfaction. Une heure plus tard, après un massage réparateur, je me remettais en piste pour un 660 yards, également handicap. Je repartais scratch contre, cette fois-ci, vingt-cinq concurrents. Remonter vingt-cinq coureurs sur une distance aussi courte est une tâche presque impossible. Je terminai deuxième, dans un temps excellent qui enchantait mon entraîneur. Pendant que je me rhabillais, Wiffers me déclara : «Je fonde sur vous de grands espoirs pour les courses sur pistes en bois. Mais il vous faudra encore apprendre à jouer plus efficacement des coudes dans les batailles serrées qui vous attendent». J'étais heureux d'avoir fait bonne figure et de n'avoir pas trompé les espoirs que le club plaçait en moi. Mais une plus grande joie m'était encore réservée. Le soir même, après la distribution des prix, Pilgrimm rayonnant me remit un maillot sur lequel était brodé l'insigne convoité de tous les athlètes : le Pied Ailé ! Mon rêve se trouvait réalisé ! Je faisais définitivement partie de l'équipe représentative du plus célèbre club sportif des États-Unis, fondé en 1868. Le plus dur restait cependant à faire : m'adapter aux courses sur pistes couvertes où j'étais fermement décidé à faire triompher mes nouvelles couleurs, ainsi que celles de mon pays ! La presse sportive commença bientôt à s'occuper de ma personne ! «Martin réussira-t-il à se distinguer sur les pistes en bois ?», se demandaient les spécialistes. «Avons-nous, après Nurmi et Ritola, trouvé une nouvelle étoile ?». Les journalistes ne manquèrent pas de noter que j'avais quelque mérite à mener de front des études médicales, qui absorbaient presque tout mon temps, et un entraînement sévère. Ils insistèrent également sur le fait que j'avais déjà participé à trois Jeux olympiques et que je pouvais être considéré comme un vétéran ! Un célèbre caricaturiste, Murray, me dessina avec une longue barbe blanche et des béquilles ! L'amusant croquis était accompagné de cette légende : «Grand-père va-t-il faire des étincelles ? ». Tous ces échos et suppositions étaient d'ailleurs rédigés sur un ton de bonne humeur où perçait beaucoup de sympathie et, pourquoi ne pas le dire, d'étonnement admiratif. Les Américains n'ont-ils pas un faible pour tout ce qui sort de l'ordinaire ? Désireux de me distinguer, je réalisai qu'il me fallait, durant les six semaines qui me séparaient encore des premières courses sur piste couverte, concentrer mon énergie et ma volonté comme je ne l'avais encore jamais fait. Le succès dépendait du soin, du sérieux et de la méthode que j'allais porter à ma préparation. Les coaches ou entraîneurs américains sont des hommes qui mériteraient une étude spéciale et approfondie. Ils ont une conscience professionnelle que l'on rencontre rarement hors de leur pays. Ils ne se croient pas infailibles. Ils ne passent pas leur temps à se jalouser entre eux. Ils connaissent les limites de leurs moyens et, de ce fait, ne demandent pas l'impossible aux athlètes qu'ils font travailler et dont ils ont la confiance. La camaraderie existant entre le coach américain et les garçons qu'il dirige et conseille a toujours fait mon admiration. Mais cette camaraderie ne diminue en rien l'autorité de l'entraîneur. Lorsqu'il parle et commande, on lui obéit sans discuter. L'athlète sait que son coach l'a longuement étudié et il ne doute pas de sa compétence. Cette mutuelle confiance, si rare dans d'autres contrées où jouent trop de rivalités, ne peut produire que d'excellents résultats. Pour le débutant comme pour le champion, l'entraîneur d'outre-Atlantique est à la fois un copain, un maître respecté, presque un dieu ! Je me souviens d'avoir entendu Stewart et Hammond, les deux vieillards phénomènes de Travers Island, évoquer la mémoire des coaches de leur jeunesse avec un enthousiasme et une affection émouvants. Le lendemain des Jeux d'automne, Wiffers me prit à part, l'air soucieux ! «La nuit porte conseil, me déclara-t-il le plus naturellement du monde. Ne vous entraînez pas sur la piste couverte du club. Elle est trop dure pour un travail poussé. Vous risqueriez de gâter votre foulée et d'abîmer vos muscles. Dans ces conditions, il est préférable que je me sépare de vous. Cela me désole, mais j'agis

uniquement dans votre intérêt. Je vais vous adresser à Jack Weber, entraîneur à l'Université de Fordham; vous n'aurez pas à le regretter». Et il eut cette phrase magnifique qui dépeint toute sa conscience professionnelle : «Weber a plus d'expérience que moi en la matière et en fin de compte, je crois n'avoir plus rien à vous apprendre». Quelle belle leçon de modestie et d'honnêteté ! Au

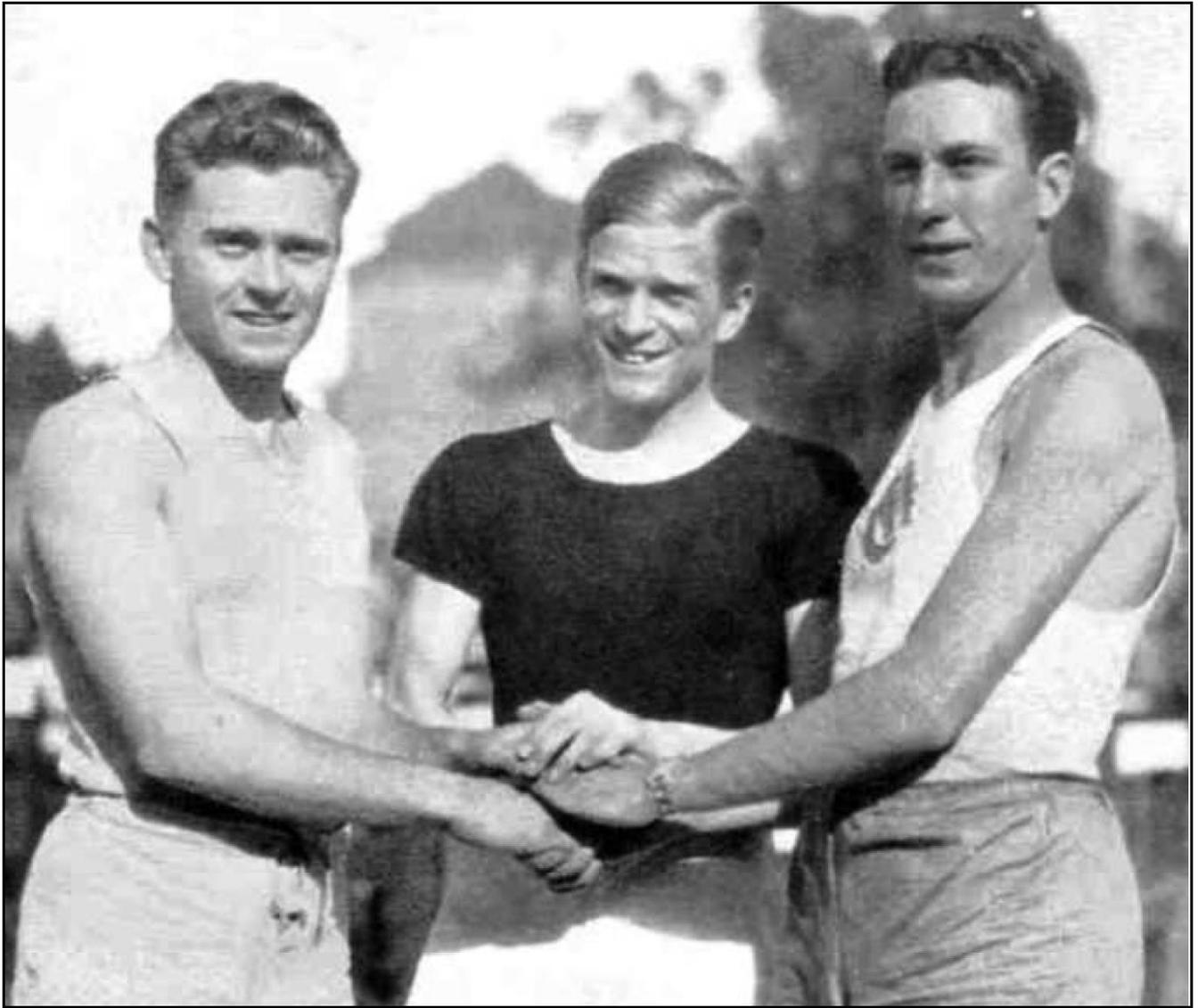


moment où il pouvait caresser l'espoir de s'assurer une publicité facile, Wiffers me confiait à l'un de ses collègues ! Je connais peu de pays où l'on se fait de ses devoirs sportifs une plus haute idée. A partir de ce jour, je me rendis quatre fois par semaine à Fordham. De l'hôpital où je travaillais, un métro aérien m'y conduisait en quelque quarante-cinq minutes, dans un bruit d'enfer. La piste était simplement tracée dans un vaste gymnase, au parquet relativement élastique. Pas de virages relevés, ce qui vous obligeait à prendre vous-même l'inclinaison vers l'intérieur. Les chevilles s'en trouvaient fortifiées. Nurmi et Ritola, d'ailleurs, avaient choisi cette piste pour s'entraîner durant leur saison indoor 1924-1925. Ma première séance à Fordham m'est restée à la mémoire. Il était un peu plus de dix-huit heures. J'arrivais de la Médical School de Columbia où, comme tous les jours, j'avais assisté Albee. Jack Weber se trouvait dans un vestiaire rempli d'étudiants qu'il frictionnait et massait. Paddock me l'avait présenté lors des Jeux de 1928 à Amsterdam. Il était à cette époque le soigneur de l'équipe olympique d'Amérique. Il m'accueillit comme une vieille connaissance : Wiffers m'a annoncé votre arrivée. Déshabillez-vous, je vais immédiatement m'occuper de vous et vous masser. Tout en faisant mon éloge et en rappelant mes exploits, il me présenta à la ronde. Je me sentis très vite à l'aise dans ce milieu où je ne comptai bientôt que des amis. Un étudiant me céda obligeamment sa place et Weber se mit au travail. Tout en massant, il racontait inlassablement des anecdotes. On faisait un cercle pour l'écouter, rire de ses plaisanteries et

profiter des ses remarques toujours instructives. Il avait beaucoup vu et observé et rien de ce qu'il disait n'était futile. Bégayant légèrement, la pipe presque toujours à la bouche, c'était un type plein de charme, de gentillesse et de personnalité qui obtenait de ses boys, comme il les appelait, tout ce qu'il voulait. Pour lui aussi je fus tout de suite Paul. Ses mains, lorsqu'il vous malaxait les muscles, avaient le rare don de les assouplir tout en les électrisant. Je sentais avec émotion l'odeur spéciale et excitante de l'embrocation spéciale qu'employait Jackie, odeur qui m'avait déjà frappé à Amsterdam dans le vestiaire des athlètes américains. Elle avait le pouvoir de me rappeler quantité de vieux et magnifiques souvenirs et de me replonger dans l'atmosphère enivrante des Jeux Olympiques. Tout en me massant, Weber me vantait la piste du gymnase, sa piste !

«Elle vous permettra de retrouver rapidement toutes vos qualités ! Si Nurmi ou Paddock étaient là, ils vous l'affirmeraient également». Puis il me mit à l'épreuve. «Effectuez tout d'abord quelques tours. Puis je vous dirai comment l'on s'y prend sur une piste en bois». Après quatre tours pendant lesquels il m'observa attentivement, il me fit signe de ralentir. Marchant à mes côtés, il insista sur les trois qualités principales qu'il me fallait encore acquérir. 1° Me débrouiller dans la bagarre et surtout dans les virages. 2° Savoir prendre aussi près de la corde que possible un virage, sans perdre de la vitesse et sans effectuer un effort supplémentaire. 3° Acquérir le style propre aux pistes en bois, style qui doit être encore plus souple et coulé que sur la cendrée (Nurmi était le prototype de ce style coulé).

Jackie me parla du fameux champion noir, Phil Edwards, alors quasi imbattable sur piste couverte, et qui allait être mon plus dangereux rival. Edwards avait, comme Nurmi, un style étonnant de souple, et sa foulée était si longue qu'elle épuisait tous ceux qui voulaient lui résister. Seul Ray Conger, champion du mille, arrivait parfois à lui tenir tête, grâce à son finish impressionnant. Tout cela eut le don de stimuler mon amour-propre et de me montrer clairement ce qu'il me fallait encore apprendre. Je décidai, après avoir demandé à Weber de me faire confiance, de reprendre tous les matins mes séances de footing finlandais. J'avais, tout en marchant et discutant, repris mon souffle. «Travaillons maintenant le premier point», dit Jackie. Il appela six des étudiants présents, parmi les plus rapides. «Vous allez courir avec Paul, leur dit-il. Et c'est à celui qui saura le mieux se placer dans un virage». Au premier essai, je sortis du virage bon dernier ! Je l'avais mal



Trois champions d'Amérique : Charly Wykoff, champion du 100 m. et du 200 m., Paul Martin, champion du 1000 yards indoor et Orval Martin, champion du 800 m.

attaqué, je n'avais pas su m'y maintenir et je fus proprement projeté à l'extérieur ! Le coach m'expliqua la faute commise et je recommençai l'épreuve cinq fois de suite ! A la fin, je parvins tant bien que mal à me tirer honorablement d'affaire. La séance se termina par huit tours de piste en foulée souple. Après une douche et un nouveau massage où Weber toujours prodigieusement loquace et instructif me bourrait de conseils dont je fis mon profit, je regagnai le New York Athletic Club où m'attendait, à la table des athlètes, un substantiel repas, composé de roastbeef, de patates douces, de légumes et de fruits. Comme boisson, du lait. Après avoir potassé mes cours, je ne fus que trop heureux de retrouver mon lit. En plus de mon footing matinal, je continuai à m'entraîner ainsi trois à quatre fois par semaine à Fordham. Tôt couché et tôt levé, j'observai durant plus d'un mois, avec la plus grande rigueur, ce train de vie passionnant malgré la discipline imposée, car il me permettait de noter sans cesse les progrès accomplis. Fin novembre, je participai à ma première course sur piste couverte. Défendant les couleurs du New York Athletic Club, j'étais opposé, dans le 1000 yards, sur invitation des Jeux de Brooklyn, aux deux plus grands champions de l'époque : l'Américain Ray Conger et le noir canadien Phil Edwards. La presse sportive, dont la curiosité était éveillée, émit les suppositions les plus diverses. Cette épreuve promettait d'être sensationnelle, mais rares furent les journalistes qui osèrent miser sur ma chance. Même mes plus grands partisans se montraient inquiets. Pour mes débuts sur piste en bois, ne me demandait-on pas l'impossible ? J'avais toutefois confiance en mes moyens. Je m'étais entraîné avec un soin tout particulier et me sentais en pleine forme. La veille de la compétition, je visitai le bâtiment où devaient se disputer les Jeux de Brooklyn. C'était, comme le Madison Square Garden dont j'aurai l'occasion de parler plus loin, un vaste hall servant à toutes sortes de réunions sportives, artistiques, militaires ou politiques. Une réplique, avec tribunes, loges et galeries en plus, de la grande salle du Comptoir de Lausanne. Après avoir rapidement reconnu les lieux, j'allai

saluer la propriétaire du meublé où j'avais passé la nuit si mélancolique lors de mon arrivée à New-York. L'excellente femme m'accueillit comme une vieille connaissance, tint à me présenter à tous ses pensionnaires, jura que je l'avais guérie de ses rhumatismes et s'en alla sur-le-champ louer une place pour la manifestation du lendemain.

Le soir des Jeux de Brooklyn, quatre mille personnes garnissaient les gradins du hall. Des chaises supplémentaires avaient été installées le long de la piste. Les officiels et de nombreux spectateurs étaient en smoking ou en habit et les toilettes et fourrures des dames jetaient une note de somptuosité. Si tout le monde ne s'était pas mis à fumer, à s'interpeller, à brandir des programmes, à émettre des pronostics, à consommer des boissons rafraîchissantes et à croquer des amandes grillées, les coureurs auraient pu se croire sur la scène brillamment éclairée d'un théâtre à la mode ! Une fanfare militaire faisait patienter la foule. Avant le départ du 1000 yards sur invitation, l'épreuve vedette, elle exécuta les hymnes nationaux américain, canadien et suisse, écoutés debout par le public. Au vestiaire, alors que se déroulaient les courses préliminaires, soulevant des rumeurs qui ne nous parvenaient qu'assourdies, je retrouvai cette atmosphère aux arômes d'embrocation qui m'a toujours bien disposé. Si elle trouble souvent de nombreux athlètes impressionnables, elle a le don, pour moi, de me calmer et de m'enlever toute appréhension. Les manches retroussées, portant son maillot fétiche olympique, couvert de signatures d'athlètes célèbres, plus ému et agité qu'il ne voulait le laisser paraître, Jackie se montrait aux petits soins pour moi. Tout en me massant il me prodiguait sur un ton affectueux, et comme s'il parlait à un enfant, d'ultimes conseils. «Tout ira bien, doc ! Ne t'en fais pas ! Du calme ! (C'est lui qui était nerveux). Pars d'emblée rapidement et suis Edwards comme son ombre, car il a l'habitude de mener la course et de se détacher de ses rivaux. Sa foulée ne varie pas jusqu'au sprint final et si tu peux la tenir, tu as des chances de le battre, grâce à ton finish» ! Et inlassablement il me répétait : «Attaque avant l'entrée du dernier virage ! Attaque ! Attaque !». Et en palpant une dernière fois mes muscles, comme s'il voulait leur communiquer une mystérieuse puissance, il me soufflait à l'oreille : «Paul, je sens que tu vas battre le Noir» ! Tous les vieux préjugés de race et de couleur, si puissants aux États-Unis et parfois choquants pour nous autres Européens, se révélaient dans ces paroles ! Quelques minutes avant d'entrer en piste, alors que je me livrais dans les couloirs du vestiaire à quelques exercices destinés à me mettre en train et en souffle, je me heurtai à Phil Edwards. J'avais fait la connaissance de cet athlète remarquable aux Jeux d'Amsterdam. Nous nous serrâmes la main. Sachant que c'était ma première course indoor et faisant preuve d'un esprit sportif qui m'alla droit au cœur, il me déclara confidentiellement : «N'oubliez pas, Martin, que je prends un départ très rapide pour ne pas être ensuite gêné par mes adversaires. Si vous arrivez à me suivre, vous pouvez me battre dans les derniers cinquante mètres. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il en souriant, essayons de devancer tous deux Conger qui possède un finish formidable». Bien qu'il fût capitaine de l'équipe de l'Université de New-York et lui-même étudiant en médecine, j'eus l'impression très nette qu'Edwards mettait un point d'honneur et d'amour-propre à vaincre l'Américain de race blanche ! J'ajoute que Ray Conger, mon adversaire dans la finale des 1500 mètres des Jeux olympiques d'Amsterdam, m'avait toujours paru sympathique, mais froid et distant. On nous appela. Nous étions dix à participer à la course et des acclamations saluèrent notre apparition. Un haut-parleur hurlait des informations ; des officiels donnaient des ordres ; des photographes se disputaient les concurrents et les célébrités présentes ; des soigneurs, débordés, s'affairaient, l'air soucieux. Le starter le plus populaire des États-Unis, Johnny Me Cugh, coiffé de son inséparable chapeau de cow-boy, nous fit d'ultimes recommandations. Puis il se plaça à quelques mètres, en face de nous. Un silence, plus profond encore que durant l'exécution des hymnes nationaux, s'abattit sur la salle. J'eus la vision de Jackie, me clignant de l'oeil tout en mâchant fébrilement son cigare. (Il lui était arrivé, durant des compétitions, de l'avalier tout entier... Nous prîmes nos marques, quatre mille regards braqués sur nous et sur le pistolet du chef d'orchestre, Me Cugh. Ce dernier, impassible, donna les derniers ordres, visa le plancher, pressa sur la détente et bondit de côté, nous laissant le champ libre. Comme réveillée par un choc électrique, la foule poussa une clameur d'allégresse et d'enthousiasme. J'effectuai un bon départ et donnai d'emblée à fond. A la sortie du premier virage, je me trouvai dans la foulée d'Edwards, déjà en tête. Dès ce moment, j'eus l'impression d'avoir devant moi une machine de régularité et de précision. J'éprouvais presque des scrupules à coller à ce véritable lévrier humain, dont les semelles m'arrivaient à la hauteur de la poitrine, de peur de déséquilibrer son rythme splendide d'aisance et de pureté. La foulée d'Edwards était en vérité extraordinaire et paraissait encore s'allonger dans les lignes droites. C'était tout juste si j'arrivais à le suivre. Autour de nous, le vacarme était assourdissant. Sur un stade, en plein air, les encouragements vous parviennent comme un grondement étouffé. Dans ce hall sonore, on se serait cru, en fermant les yeux, dans le

tonnerre d'un express lancé à toute vitesse. Après trois tours de piste, je me trouvais toujours en deuxième position. Allais-je pouvoir tenir cette allure folle ? Je ne voyais toujours que les jambes d'Edwards, compas souple et articulé. Des officiels, brandissant des écriteaux, nous signalaient le nombre de tours accomplis, et je les enregistrais comme dans un rêve. Mais ma confiance, malgré la tension, augmentait à chaque mètre. La cloche, annonçant le dernier tour, sonna. Je vis la foulée d'Edwards s'allonger légèrement. Je m'étonnai toutefois de ne pas le voir démarrer à fond. Avait-il atteint la limite de ses possibilités ? Dans un éclair, je me rappelai sa confiance : «Si vous arrivez à me suivre, vous pouvez me battre dans les cinquante derniers mètres». Et la recommandation de Weber bourdonnait à mes oreilles : «Attaque avant l'entrée du dernier virage ! Attaque ! Attaque !». Dans la ligne d'en face, je produisis mon effort. Je me trouvai soudain, à l'entrée du dernier virage, déjà à la hauteur d'Edwards. Le public se dressa comme un seul homme. Edwards, lorsque je le dépassai, esquissa un sourire. J'éprouvai le sentiment que ce grand athlète, loyal et chevaleresque, qui avait tout fait pour vaincre, n'était pourtant pas fâché d'être battu par un camarade européen. Je courus les cinquante mètres de la ligne droite finale comme dans un brouillard. Les éclairs de magnésium des photographes m'aveuglaient et le plancher tremblait sous les trépignements de l'assistance. Je franchis la ligne d'arrivée avec trois mètres d'avance sur Conger qui avait lui-même coiffé Edwards sur le poteau ! Mes épaules et mes bras, signe de fatigue du coureur qui a produit son maximum, étaient de plomb. Je fus happé et étreint par Jackie et par Manuel, un ami d'enfance, comme moi ancien collégien lausannois. Tous deux pleuraient d'excitation et de joie ! Conger et Edwards me félicitèrent très sportivement. Edwards apparut tout particulièrement content de mon succès. Je lui dois en bonne partie cette première victoire. Les conseils et les soins de Jackie Weber m'avaient été précieux. Mais c'est surtout, à mon avis, la pratique du footing matinal, recommandée par mon ami Nurmi et encore peu répandue aux États-Unis, qui m'avait permis, au cours de cette soirée mémorable, de réaliser un des meilleurs temps mondiaux sur 1000 yards. Exploit qui me valut aussitôt, dans la presse américaine, le surnom de chirurgien volant !

A partir de cette date, les invitations à participer à des épreuves affluèrent. Je me vis obligé d'engager un manager, et je portai mon choix sur Gerald Murchison, du Newark Athletic Club, frère de Lorren Murchison, deuxième au cent mètres des Jeux olympiques d'Anvers. Gerald, qui dirigeait un commerce prospère d'insignes, de médailles et de coupes, connaissait tous les clubs sportifs, collèges, universités, organisateurs, coaches et athlètes de renom du pays. Il se mit à organiser mes déplacements, à refuser (ou accepter) pour moi des invitations, et je n'eus jamais à me plaindre de ses décisions. Pour tout ce qui concerne les sports, qui occupent une si grande place aux États-Unis, Gerald constituait une mine de renseignements inépuisable. Il était au courant, jour par jour, de la forme des champions, et les temps qu'il pronostiquait se révélaient exacts à quelques dixièmes de seconde près.

Aux Jeux de l'Université de Manhattan, devant cinq mille spectateurs, dans le Jasper trois quarts de mille, je battis une nouvelle fois Conger, de dix yards en 3'06". Dans les Jeux de Millrose, disputés à Madison Square Garden (près de quinze mille spectateurs), je devançai Feit de justesse dans le 880 yards. Les journalistes, toujours en veine de trouvailles, me comparaient maintenant au mouvement d'horlogerie d'une montre suisse.

A Chicago, dans un mille yards, Conger dut encore s'avouer vaincu, mais, quinze jours plus tard, il prit sur moi sa revanche, aux courses des Knights of Columbus (Chevaliers de Colomb), me coiffant sur le poteau. J'avais commis une erreur et croyais qu'il restait une dizaine de mètres à accomplir ! Dans les Jeux de Newark, je pris le meilleur sur Phil Edwards. Mais lui aussi, dans les circonstances que relate mon introduction, obtint à son tour un succès qui souleva parmi le public et dans les journaux des commentaires et discussions passionnés.

Aux Jeux d'Ascola, je battis le record du monde des 800 yards avec le temps de 1'46". Enfin, dans une épreuve de relais de quatre fois huit cents mètres, entre les équipes représentatives de New-York et de Boston, je réussis en fin de course à remonter Blake, de Boston, parti avec cinq mètres d'avance, assurant ainsi la victoire de mon team. Blake, quinze jours auparavant, avait triomphé d'Edwards sur la distance. Ces courses et beaucoup d'autres qu'il serait ici trop long et fastidieux d'énumérer me préparaient admirablement pour les Championnats d'Amérique. La presse m'en désignait déjà comme le grand favori, mais je ne me dissimulais pas les difficultés qui m'attendaient encore. Cette compétition, qui réunit l'élite des athlètes, donne lieu, avec ses éliminatoires, à des batailles sans merci. Le titre si envié de champion des États-Unis est pour beaucoup le couronnement de toute une carrière sportive. Mes études médicales, mon entraînement, mes déplacements et mes concours me laissaient à peine le temps de souffler. Pour réaliser mon rêve, la tâche promettait d'être rude !

CHAMPION D'AMÉRIQUE

Mais Jackie Weber était soucieux. Un moment, je crus comprendre qu'il doutait de mes possibilités de résistance ou craignait pour moi un surmenage. Je me trompais. Jackie estimait simplement qu'il n'était plus capable de me diriger. «Je ne suis pas assez fort pour vous, me déclara-t-il un jour avec une émouvante franchise. Je passe la main ! Si vous ne remportiez pas le Championnat d'Amérique, je me ferais des reproches et ne me le pardonnerais jamais»- Et il me mit sous le contrôle de son ami et maître Karl Anderson, Suédois vivant depuis plus de trente ans aux États-Unis, et coach célèbre du New York Athletic Club. Pour augmenter mon endurance, Anderson prolongea la durée de mes footings matinaux. De dix kilomètres, je passai à quinze et même plus. Pour m'habituer aux grandes distances, il me fit m'entraîner fréquemment sur des hippodromes. Des journalistes, un jour, me virent en train de poursuivre des poneys ! Le résultat ne se fit pas attendre. La presse sportive, le lendemain, annonça que le chirurgien volant, ne trouvant plus d'homme assez rapide pour lui, défiait des chevaux à la course.

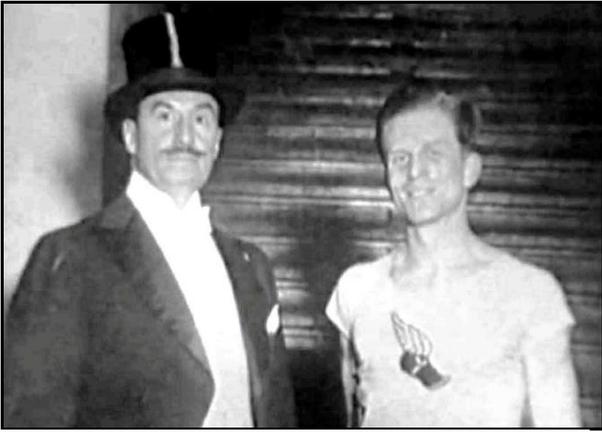
Dans le métro, je surpris des gens en train de commenter très sérieusement cette information sensationnelle ! Anderson, en outre, me fit perfectionner mon sprint final. Mon entraînement, on le voit, était poussé à un degré d'intensité extrême. Karl me confia également à Hugo Quist, un des meilleurs masseurs des États-Unis. Nurmi, lors de sa mémorable saison indoor, avait été soigné par Hugo. Ce dernier, plusieurs fois par semaine, et parfois au milieu de la nuit, venait me masser. Séance qui me rendait instantanément toute ma souplesse et toute ma vigueur. Quist se trouvait au départ de toutes mes courses, mais la plupart du temps je n'avais plus, si grande s'était montrée sa science, qu'à me laisser frictionner et réchauffer légèrement avant de me mettre en piste. Les candidats pour le Championnat d'Amérique sont si nombreux qu'une sélection sévère s'opère déjà, au cours d'une réunion athlétique, une semaine avant le grand jour. Je me qualifiai là sans difficultés. Le soir de la Course des Étoiles, titre donné aux Championnats d'Amérique, quelque vingt mille spectateurs étaient massés dans le hall de Madison Square Garden. Tout le monde a entendu décrire, ou vu au cinéma, cette salle immense où se disputent des championnats du monde de boxe, des finales de hockey sur glace, des rodéos, des concours hippiques, et où ont lieu des festivals de tout genre, assemblées politiques, jeux de cirque, parades militaires, jusqu'à des revues de pompiers et des tournois de beauté ! J'avais déjà à plusieurs reprises couru dans cette enceinte célèbre et son atmosphère m'était familière. Mais la vision de vingt mille fans (fervents), entassés sur les tribunes et le long de la piste, chantant, sifflant, applaudissant, hurlant, puis subitement silencieux, avait de quoi en imposer.

Chaque université ou club possédait son équipe de supporters, aux tenues voyantes, qui scandaient des cris de guerre et des encouragements. Un public passionné, certes, mais extériorisant son enthousiasme sans grossièreté, avec la bonne humeur, si caractéristique aux États-Unis, de grands enfants lâchés en liberté ! Charlie Paddock, qui vint me saluer au vestiaire, était pessimiste. Il ne me cacha pas que l'effort qui allait m'être demandé était probablement au-dessus de mes forces. Il me fallait, en effet, participer à une éliminatoire et, en cas de qualification, à une demi-finale. Puis, si tout allait bien, venait la finale ! Trois épreuves harassantes en moins de trois heures ! La question de l'âge entrait sérieusement en ligne de compte. Ne demandait-on pas l'impossible au vétéran que j'étais déjà ? Je gagnai sans difficulté la première éliminatoire, sans pousser à fond. Trente minutes plus tard, après un massage réparateur, je me remettais en piste pour disputer la demi-finale. Je terminai deuxième (ce qui était suffisant pour accéder à la finale) dans le temps de 2'14". Mais j'étais cette fois éreinté. Emmené au vestiaire, l'odeur d'embrocation qui ne m'avait jusqu'alors jamais incommodé me donna presque la nausée. Je me sentais déprimé et sans forces. Sans perdre une minute, Anderson et Quist me conduisirent au premier étage, dans le bureau privé du major Diblee, directeur du Madison Square Garden. Une quarantaine de minutes me séparaient de l'heure du départ de la finale. Karl ouvrit une fenêtre et Hugo, après m'avoir étendu sur des couvertures, à même le plancher, et débarrassé de mon Iraining de laine, se mit à me masser comme il ne l'avait jamais fait. Je respirais profondément. Le temps passait. Je sentais avec inquiétude que ça n'allait toujours pas. Impossible de récupérer complètement ! Une lassitude, pire que le découragement, s'était abattue sur moi. J'avais le sentiment, sinon la certitude, qu'il était exclu pour moi de tenir une nouvelle fois, contre des adversaires plus jeunes, la distance de mille yards ! Quist, inlassablement, travaillait mes membres alourdis, tandis qu'Anderson, dissimulant mal son angoisse, plaisantait pour essayer de me reconforter. «Les formalités officielles qui précèdent le start vous donneront encore dix bonnes minutes pour reprendre votre souffle ! Tout ira bien, doc» ! Et au moment où l'on m'appelait pour me mettre en piste, il me tendit un verre.

«Buvez ! C'est du vieux scotch». Une fois n'est pas coutume, j'avalai la liqueur d'un trait et me sentis instantanément réchauffé et presque dispo. Karl n'avait pas menti. Les finalistes furent tout d'abord présentés au maire de New-York, Jimmy Walker, puis au public par le haut-parleur. Il y eut même un pseudo-départ, donné par le maire, pour permettre aux innombrables photographes présents de fixer sur la pellicule la course de l'année ! J'avais l'impression d'être de nouveau en possession de tous mes moyens. Le whisky avait-il accompli ce miracle ? Je me sentais léger, comme dans un rêve. Loin de moi l'idée de recommander ce stimulant, dont je faisais pour la première fois l'expérience. Il ne peut être prescrit qu'occasionnellement et à bon escient. Anderson, avec son intuition, l'avait compris et avait fait une exception en ma faveur. Sa dernière recommandation fut : «Ne lâchez à aucun prix Conger !».

Nous prîmes le départ dans un immense silence, suivi aussitôt d'un vacarme indescriptible. C'étaient les clameurs et les encouragements de ma première course à Brooklyn, mais dix fois plus nombreux et cent fois amplifiés ! A chaque tour, dominant le tumulte, le haut-parleur annonçait le temps du premier. Ce temps se trouva, chaque fois, en dessous de celui du record du monde et tout laissait prévoir que ce dernier allait être battu. Conger menait la course. Je ne le lâchais pas d'une semelle. A l'avant-dernier tour, le haut-parleur se tut. Je sentis que Conger avait fléchi et que le record n'était plus menacé. Il me fallait agir, et vite. Puisque mon principal adversaire n'avait pas réussi à me décrampopper, c'était à moi de l'attaquer. Je sprintai donc, et lorsque la cloche sonna pour le dernier tour, j'étais en tête. Le public était si excité qu'on avait l'impression qu'il allait envahir la piste. J'étais décontracté, je respirais régulièrement et profondément. Dans le dernier virage, je sprintai à l'arraché, augmentant mon avance, et je franchis la ligne d'arrivée bon premier. L'éblouissement des éclairs de magnésium était tel que je ne distinguais plus rien. Un officiel, dans son enthousiasme, me fit rouler à terre. John Me Cugh m'aida à me relever et me serra dans ses bras. Puis ce fut la ruée des amis, surgis je ne sais d'où ni comment ! Comme par enchantement, dans un brouillard, je vis à mes côtés les visages épanouis et radieux d'Albee, de Murray, Pilgrimm, Paddock, Manuel, Fonjallaz, d'Anderson et de Quist, du consul suisse Nef, aujourd'hui ministre au Canada et j'en oublie ! Dans un brouhaha assourdissant, les photographes et les journalistes m'accaparèrent à leur tour. Je n'éprouvais plus aucune fatigue. Celle-ci avait, après tant d'efforts répétés, disparu ! Vint l'instant émouvant entre tous. Le haut-parleur tonna et, dans un silence absolu, annonça que j'avais battu de deux dixièmes de seconde le record du champion américain Hahn, approchant d'un dixième le record mondial !

On me remit une grande médaille d'or, en tant que champion des États-Unis; un petit soulier à pointes, en or, surmonté d'un diamant, pour avoir battu le record d'Amérique ; une médaille de la Fédération d'athlétisme et une montre, en or également, portant la marque suisse Matthey-Tissot. J'en fis plus tard cadeau à mon maître et ami, le Dr Albee, qui, de son côté, m'offrit la scie électrique qui l'avait rendu célèbre ! Les applaudissements cessèrent net une nouvelle fois lorsque retentit l'hymne national suisse et que le drapeau à croix blanche fut hissé au mât d'honneur. Ce soir-là, je crois avoir bien servi ma lointaine patrie ! Mais je n'étais pas au bout de mes émotions ! Murchisson m'entraîna au vestiaire où Quist me frictionna rapidement. Par une porte dérobée, pour échapper aux amateurs d'autographes, nous gagnâmes la rue. On me poussa dans un taxi où se trouvait déjà Phil Edwards, vainqueur au début de la soirée du 660 yards, sa distance favorite. Intrigué, je questionnai mon manager. Allait-on dans quelque local secret fêter l'événement ? Énigmatique, Murchisson se contentait de sourire ! L'automobile stoppa devant Grand Central Station, la gare la plus importante de New-York. On me fit monter dans un train, et ce n'est que dans le compartiment d'un wagon-lit, où se trouvait déjà ma valise, préparée ou bouclée à mon insu, que j'appris que nous partions pour le Canada, à la conquête d'autres victoires ! Lorsque le convoi s'ébranla, Murchisson fit sauter le bouchon d'une bouteille de Champagne, comme si la prohibition n'existait pas ! Quist, dans la hâte du départ, n'avait pas eu le temps de s'occuper sérieusement de moi. Il se mit aussitôt à me masser consciencieusement. Et je somnolais dans un sommeil profond, en songeant que l'Amérique est un pays où l'on ne perd pas une minute, où l'action remplace les discours, les projets et les hésitations ! Mon séjour au Canada fut court, mais bien rempli et riche en souvenirs. Je devais participer à deux courses : les 1000 yards des Jeux de Hamilton, à Montréal, et les 1000 mètres des championnats du Canada à Toronto. L'épreuve de Hamilton avait lieu trois jours après le championnat d'Amérique. J'avais à peine le temps de souffler. Mais ma forme n'avait jamais été aussi parfaite. Alertée, la presse franco-anglaise canadienne me consacra d'élogieux articles. Le journaliste Edouard Bandry, après avoir énuméré mes victoires, termina un éditorial en ces termes : «Si Nurmi a fait connaître la Finlande en Amérique, on peut dire, en quelque sorte, que le Dr Martin est le plus grand propagandiste de la Suisse aux États-Unis, pays où le sport est roi». Les Jeux de Hamilton se disputèrent devant une très

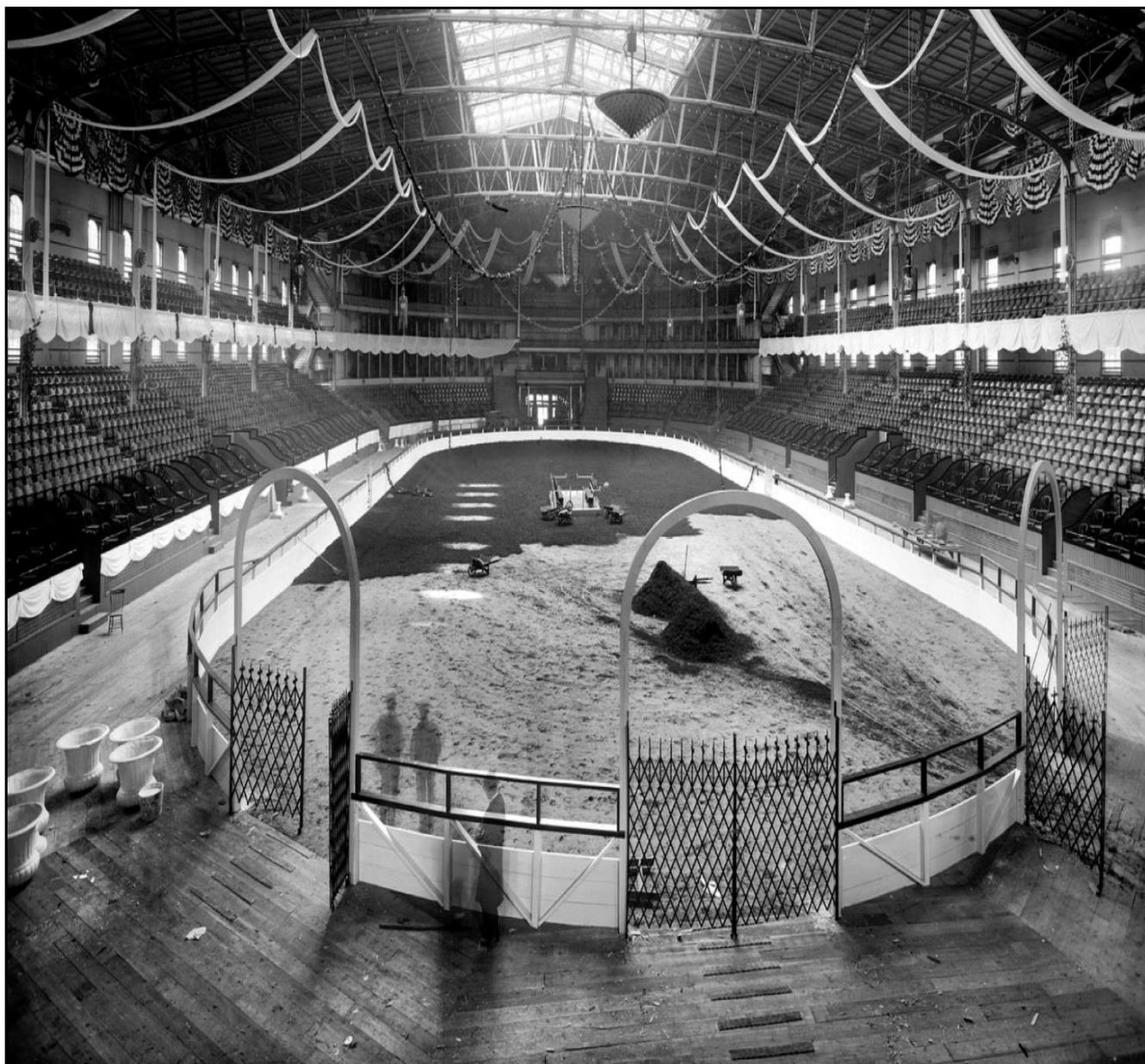


Le fameux maillot à l'insigne du Pied Ailé

belle assistance de 4750 personnes. Plusieurs records furent battus et les vingt-sept épreuves du programme soulevèrent un enthousiasme extraordinaire. «Le Dr Martin - je cite le journal Globe - qui faisait ses débuts au Canada, fut à la hauteur de sa réputation. Du début à la fin, il mena à sa guise la course de 1000 yards, dominant un lot de concurrents rapides et renommés, comprenant Brant Little, de l'Université de Notre-Dame, membre de l'équipe olympique canadienne en 1928, et W. Gassner, de l'Université de New-York. Martin termina premier en 2'17"4/5, sans avoir poussé, établissant un nouveau record du Canada. Aux prochains championnats, il partira grand favori et personne, à notre avis, ne peut l'inquiéter sur la

distance de 1000 mètres où il doit faire merveille». Quelques jours plus tard, dans l'immense Coliseum Hall de Toronto, je pris le départ de la dernière grande course de la saison indoor 1929-1930. Worldfamous figure is featured entrant! (Une célébrité mondiale est le participant le plus en vue !) proclamaient les gazettes. Elles ajoutaient : «Paul Martin, chirurgien suisse, un vétéran et un des plus grands champions de tous les temps, est un docteur qui court pour son plaisir. Après Nurmi, Wide, Hoff, Houben, Pelzer et quelques autres, il a battu les athlètes les plus redoutables du continent. C'est indiscutablement The foremost runner of the year ! (Le plus grand coureur de l'année !)». Je m'excuse de citer ces éloges dithyrambiques, mais ils montrent bien la vogue immense que connaissent en Amérique du Nord les courses sur pistes couvertes, encore inconnues, hélas, en Europe ! Ces épreuves, tout en permettant à l'athlète de conserver sa forme l'année durant, ont servi grandement à populariser un sport magnifique qui fait toujours chez nous figure de parent pauvre ! Mais je laisse, une fois encore, la parole au journal Globe, de Toronto : «La foule, évaluée à plus de dix mille personnes, vibra et connut ses plus fortes émotions en voyant courir le docteur suisse Martin. Nous avons assisté à sa performance et nous pouvons maintenant facilement comprendre la raison qui a fait de lui la plus sensationnelle vedette (The most sensational drawing card !) de la saison indoor américaine. Le style de Martin est plaisant et rappelle celui du Fantôme finlandais Paavo Nurmi. Le mouvement de ses bras est particulier, mais il court haut sur la plante des pieds, comme quelqu'un d'inspiré. Ce fut en réalité un régal de le voir en action. Il a peut-être parfois tendance à regarder en arrière, mais hier soir il distança si facilement tous ses adversaires que cela ne se révéla pas nécessaire ; les concurrents étaient si nombreux que le docteur éprouva, dans les premiers tours, quelque difficulté à se dégager. Mais une fois en tête, personne n'arriva plus à l'inquiéter. Le temps de Martin : 2'34"8, bat le record du Canada et approche d'un souffle le record mondial sur piste cendrée. P. Suitie, de Toronto, termina deuxième, à dix yards du chirurgien volant, et W. Johnson se classa troisième». Avec ce dernier succès se terminait ma saison de courses indoor. La prohibition n'existait pas au Canada, et Murchisson, plus rayonnant que jamais, n'eut pas à se cacher pour faire sauter le bouchon d'une nouvelle bouteille de Champagne ! Le fidèle et incomparable Quist, qui pouvait enfin prendre un repos bien gagné - le métier de masseur, on ne le dira jamais assez, est pénible entre tous - participait naturellement à l'allégresse générale. Le Club helvétique de Toronto m'invita à sa grande soirée annuelle et la colonie suisse me réserva partout un accueil charmant. Je me souviens, entre autres, d'une soirée où je fis danser, à tour de rôle, quelque quarante institutrices de mon pays installées au Canada. Si Murchisson avait été présent, il m'aurait certainement fait avaler, après ce marathon imprévu, un scotch réparateur ! Quel plaisir aussi de m'entretenir, dans ma langue maternelle, avec des Canadiens français, conservant avec fierté et amour les traditions et coutumes de leurs ancêtres. Leur fidélité à la mère patrie était touchante et en leur compagnie je me sentais un peu comme à la maison ! Sur mes conseils, de nombreux athlètes canadiens adoptèrent la pratique du footing matinal, et j'appris par la suite qu'ils n'eurent jamais à s'en repentir. Entre deux excursions dans le pays, je visitai quelques cliniques et j'eus l'honneur de faire la connaissance du professeur Banting, l'inventeur de l'insuline, et du professeur Archibald, un des promoteurs des opérations sur les poumons. Mais mes études médicales me réclamaient à New-York. Une tournée de conférences dans diverses universités américaines avait été en outre mise sur pied. Je dus quitter, trop rapidement à mon gré, un pays hospitalier entre tous et qui me rappelait, à plus d'un égard, par ses paysages splendides et sa culture, mon pays natal. Depuis quelque temps, je ne logeais plus au New York Athletic Club, où trop d'amis, comme je l'ai dit, venaient me visiter

à des heures parfois indues. Avec Manuel, alors que mon entraînement battait encore son plein, je m'étais installé dans un appartement du paisible quartier de Riverside Drive. Central Park se trouvait dans le voisinage immédiat et constituait, pour mes footings matinaux, un terrain idéal. Mes longues courses, à l'aube, me conduisaient souvent jusqu'à la tombe du général Grant qui, du haut de son socle, avait l'air de surveiller d'un regard bienveillant ma foulée ! Ne me sentais-je pas un tout petit peu son collègue puisque nous collectionnions, chacun dans sa spécialité, les médailles d'or ? Dès que ma nouvelle adresse fut connue, fini la tranquillité ! Nous dûmes nous réfugier à Greenwich Village, le centre de la bohème, des artistes et des originaux de tous genres. Bien que confortable, notre demeure n'avait rien d'élégant. L'endroit avait d'ailleurs la réputation d'être fréquenté par des gangsters désireux de se faire oublier durant quelque temps, au sein d'une population hétéroclite et soucieuse avant tout de son indépendance. Les peintres, poètes et génies en puissance qui hantaient les lieux ne pensaient qu'à leurs muses. Chacun vivait selon ses goûts, fréquentait son cercle d'intimes et laissait son voisin en paix ! C'était pour moi la retraite rêvée ! Le propriétaire-concierge de notre demeure était un phénomène connu sous le nom de Amiral John ! Ex-Stewart à bord de long-courriers, il avait roulé sa bosse et ses combines sur tous les océans avant d'acheter, avec ses économies, l'immeuble où nous avons élu domicile. L'Amiral John nous assura de sa protection. Il ne manqua qu'une seule fois à sa parole, mais dans des circonstances amusantes qui valent la peine d'être relatées. Au cours de mes déplacements, j'avais fait la connaissance de William Hearst junior, le fils du célèbre magnat de la presse américaine. Un soir, Hearst jr se mit en tête, avec des amis, de passer quelques instants en ma compagnie. Au New York Athletic Club où je continuais à recevoir mon courrier et à prendre de temps à autre mes repas, on



Le Madison Square Garden de New York en 1930

ne put ou voulut lui fournir mon adresse. Comment il réussit à la découvrir reste pour moi un mystère ! Quoi qu'il en soit il survint un beau soir à minuit dans une superbe Cadillac, devant la maison de l'Amiral John et se mit aussitôt à parlementer avec ce dernier.

L'Amiral commença par jurer qu'il n'avait aucun Martin pour locataire, mais un billet de cent dollars et une bouteille de whisky eurent finalement raison de sa discrétion ! A deux heures du matin, alors que nous bavardions tous joyeusement dans ma chambre, intrusion de la police ! Elle venait enquêter, persuadée que la Cadillac de grand luxe, une voiture comme on n'en avait encore jamais vu dans le quartier, avait été volée ! Hearst Jr, en veine de plaisanterie, commença par refuser de décliner son identité. Ce n'est que lorsqu'on voulut le conduire au poste qu'il montra ses papiers, et tout rentra dans l'ordre, après maints rires et excuses !

Une tournée de conférences me permit de visiter de nombreux collèges (l'équivalent, chez nous, des gymnases) et universités de l'État de New-York. C'est là que se renforça mon opinion sur la jeunesse américaine, saine, sportive, enthousiaste et éminemment sympathique. Ces étudiants ne désiraient pas seulement connaître ma méthode d'entraînement, mes souvenirs olympiques, entendre des récits de voyages ou des anecdotes concernant des athlètes célèbres, rencontrés sur tous les stades du monde. Il fallait aussi que je leur parle longuement de l'Europe, de mon pays et surtout de Guillaume Tell et de ses exploits ! Ce sont parfois de grands enfants, ne s'embarrassant pas de subtilités, mais préparés très tôt à toutes les duretés et à tous les combats que réserve l'existence. Dans toutes les couches de la population, parmi les plus comme les moins favorisés du sort, j'ai retrouvé chez les jeunes Américains le même état d'esprit, naïf souvent, mais toujours fier, hardi et résolu. Les Chemins de fer fédéraux m'avaient confié un film où les sports d'hiver pratiqués dans nos grandes stations alpestres étaient tout spécialement mis en relief. A cette époque, le ski n'avait pas encore acquis aux États-Unis l'immense popularité dont il jouit aujourd'hui, et je suis persuadé que la projection de cette bande servit grandement les intérêts touristiques de mon pays et le sport en général.



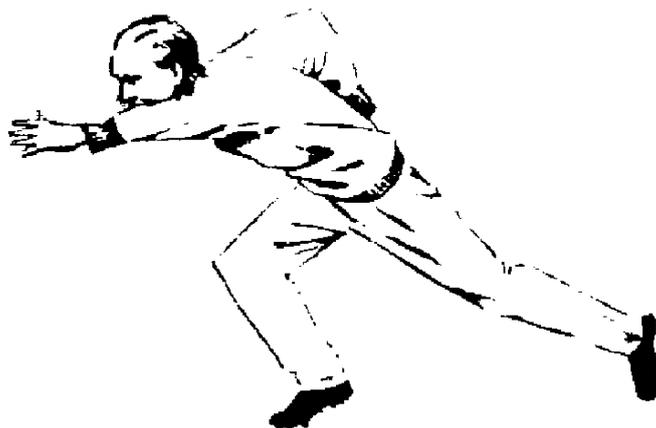
Départ d'un 1000 yards au Madison Square Garden en 1930 avec Ray Conger aux côtés de Paul Martin

A l'Université de Stanford, entre autres, où je fis une conférence, je pus constater en quel honneur on tenait les jeux athlétiques. Le stade, construit en 1921, avait été achevé dans le temps record de 160 jours. Contenance : 60000 spectateurs. Coût de la construction : 204'000 dollars, somme réunie uniquement par voie de souscription ! En 1923, à la suite de travaux d'agrandissement, le stade pouvait abriter 72000 personnes, et en 1925, 88000 ! Coût total, à la fin de ces transformations : 562'000 dollars ! Des dons volontaires couvrirent presque toutes les dépenses ! Dans toute l'Amérique, des dizaines d'universités possèdent des terrains aussi vastes, si ce n'est plus ! Qu'on ne croie surtout pas que tout est sacrifié, outre-Atlantique, aux sports ! Chaque université possède également ses laboratoires, ses installations scientifiques, ses centres médicaux, ses obser-

vatoires astronomiques, ses bibliothèques, ses instituts de recherches spéciales qui feraient l'envie de plus d'une grande ville européenne à l'avant-garde du progrès ! L'étudiant, quelque branche qu'il choisisse, a tout sous la main, et des professeurs, qui sont parfois d'illustres savants, se chargent de l'instruire et de le guider. Grâce à des subventions généreuses, versées en grande partie par d'anciens élèves ayant brillamment réussi dans la vie, l'université américaine est capable, chaque année, de doter ses départements d'appareils modernes et perfectionnés. Il m'est arrivé à l'Université d'Atlantic, qui groupe plus de deux mille étudiants, une aventure que je ne suis pas près d'oublier !

N'ayant pas eu le temps de développer devant mes auditeurs tous les principes essentiels de l'entraînement sportif, j'eus l'imprudence de terminer mon exposé en déclarant que je serais heureux de répondre personnellement à toutes les demandes qui me seraient faites par écrit au New York Athletic Club ! Dans les quinze jours qui suivirent, je reçus plus de mille lettres et je me vis obligé, pour satisfaire mes correspondants, d'engager une secrétaire ! Des invitations me parvenaient de tous côtés. Le Club suisse de New-York organisa une soirée en mon honneur et l'International Médical Club of New York donna un banquet où je dus prendre la parole devant plus de trois cents médecins de toutes nationalités. Le président des États-Unis, H. Hoover, voulut bien m'accorder une audience à Washington. Je restai durant une heure et demie en tête à tête avec le président, dans son bureau personnel. Je dus lui parler longuement de mon pays auquel il s'intéressait tout particulièrement. Il me questionna également sur mes études médicales, mes courses, mes projets. Avant de me quitter, il me dit : «Que puis-je faire pour vous ? Demandez-moi ce que vous voulez, et je donnerai des ordres en conséquence». Pris au dépourvu et passablement ému par-dessus le marché, mes vœux se bornèrent à la visite de quelques établissements scientifiques et médicaux de la capitale ! Une telle modestie fit sourire le président, et un guide officiel, devant qui toutes les portes s'ouvraient avec empressement, m'accompagna dans cette tournée d'inspection ! Mais il me fallait songer au départ. Mes études de chirurgie osseuse et d'orthopédie aux côtés d'Albee et de Murray touchaient à leur fin. Certes, il me restait encore quantité de choses à apprendre, mais au cours de ces mois si bien remplis, j'avais déjà acquis une expérience précieuse. De nouveaux stages m'attendaient en Suisse et j'allais pouvoir poursuivre mes travaux, l'esprit enrichi de connaissances profitables. Mon activité sportive, de son côté, m'avait enseigné une discipline rigoureuse que je n'ai jamais eu à regretter. Le sport, si l'on veut réussir, est une dure école, un perpétuel exercice de concentration, de volonté et d'énergie, dont les bienfaits se font sentir dans tous les domaines de la profession qu'on a choisie. Les grandes victoires sont le fruit de longs efforts. Si l'on arrive, sous la lumière des stades, à remporter un succès, on peut ensuite affronter sans effroi le combat de la vie. Le souffle du sprint final, on le retrouve, plus tard, dans les épreuves qui nous attendent tous.

Le sport, quel qu'il soit, est si intimement lié à la vie, qu'il doit nous faire accepter, avec le sourire, une défaite comme une victoire et nous permettre de redresser toute situation compromise. Le courage et la volonté, bien plus que les dispositions naturelles, font les champions. Ils font aussi des hommes dans l'existence de tous les jours. C'est avec mélancolie que je pris congé de tous les amis qui m'accompagnèrent jusqu'au paquebot qui allait me ramener en Europe. Dans le grand livre qui est notre trésor intime, sombre ou merveilleux, je tournais une page inoubliable. Sur le débarcadère, un peu à l'écart du groupe de mes compagnons de l'École médicale ou des pistes, un homme agitait un chapeau. C'était l'Amiral John, l'ancien vagabond des océans, qui saluait celui qui, purely for the love of the game (purement pour l'amour du jeu), comme l'avait écrit Charlie Paddock dans la New York Herald Tribune, poursuivait ses courses à travers le monde !





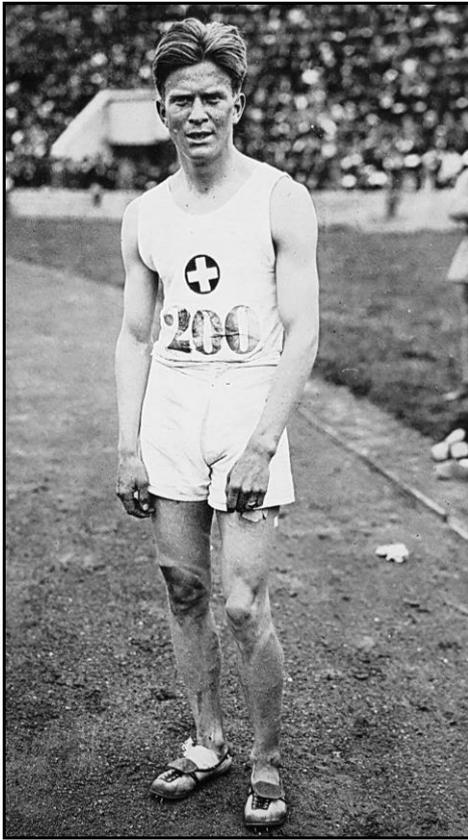
LES JEUX OLYMPIQUES 1932 À LOS ANGELES

LE SUMMUM

Los Angeles, la grande cité du Pacifique, avait été chargée de l'organisation des Jeux de la Xème Olympiade. Les États-Unis s'apprêtaient à présenter au monde leurs stades immenses, leur peuple d'athlètes innombrables et les performances dont on est capable sous leur ciel. Depuis longtemps les sportifs américains s'étaient imposés, je l'ai dit, en se taillant la part du lion aux Jeux Olympiques. Les points qu'ils additionnent dans un grand nombre d'épreuves et dans presque toutes les disciplines les classent régulièrement en tête des nations représentées aux Jeux. Les Américains, à mon sens, ne doivent pas cette supériorité seulement à leur nombre ou à l'importance de leur État, mais bien aux qualités de la race magnifique qui s'est implantée dans le Nouveau-Monde, à un esprit et une organisation sportifs particulièrement développés. Seuls les Allemands, en 1936, parvinrent à leur tenir tête.

Ma saison d'hiver à New-York m'avait été extrêmement profitable pour ma préparation aux Jeux Olympiques de Los Angeles. J'avais appris à connaître, comme peu d'athlètes européens ont pu le faire, la mentalité américaine, l'état d'esprit des fougueux boys quand ils sont en course et l'entraînement que leur coach leur donne. Et puis j'avais été reçu comme un frère dans tous les clubs et partout ! Quelque temps avant l'ouverture des Jeux, je repartis seul de Suisse pour New-York, où j'avais affaire. Je comptais quelques amis dans le Comité olympique américain; ils m'invitèrent à me rendre en leur compagnie sur la côte du Pacifique, pour assister aux éliminatoires qui devaient avoir lieu au Stade de Palo Alto, Stanford University, pour la formation de l'équipe olympique. Après la traversée des États aux ressources infinies, des champs de blé qui ondulent sous le vent jusqu'à l'horizon, des forêts où le train entre au matin pour n'en sortir que le soir, des lacs qui s'étendent comme des mers intérieures et des fleuves larges comme des golfes, l'arrivée à San Francisco est d'une singulière grandeur. Tout est à la mesure de l'Océan, les plages et les rochers, les campagnes, les arbres et les villes. La manifestation à laquelle on m'avait convié était à la même échelle de géants. Simple compétition nationale, elle dépassait de loin toutes les réunions internationales que l'on peut organiser en Europe, et ailleurs, hormis les Jeux Olympiques qu'elle approchait pourtant par le nombre des athlètes et la qualité de leurs performances.

Des milliers de concurrents représentaient là leurs collègues et leurs clubs, les plus jeunes avaient seize ans et demi et les plus âgés, diplômés des Hautes Écoles, ne dépassaient guère vingt-six ou vingt-sept ans. Je calculai que l'âge moyen de cette splendide jeunesse était de vingt-deux ans environ, l'âge où le corps, parfaitement formé, semble doué de sa détente et de sa vitesse maxima. Les luttes furent superbes, extrêmement serrées et plusieurs records du monde furent battus en cette occasion. La plus grande ambition des participants étant d'être sélectionnés pour les Jeux, ils donnent tout ce qu'ils peuvent. Les courses olympiques sont souvent moins dures pour eux. L'idéal, pour ces athlètes, c'est d'avoir été concurrent olympique et ce sont ces éliminatoires qui peuvent leur fournir cette gloire. Des champions fameux doivent alors parfois s'incliner devant de plus jeunes, des inconnus, alors que leur place dans une équipe olympique serait assurée dans tout autre pays que le leur. C'est ainsi que je vis Wykoff, le fameux sprinter et Wenske, le champion américain des 1500 mètres, éliminés irrémédiablement. Wykoff fut pris tout de même pour courir les relais et il devait faire une course splendide à Los Angeles; il eût pu se classer dans les trois premiers de la finale du 100 mètres, si la chance l'avait favorisé à Stanford ! D'autre part certains coureurs se révélèrent à cette occasion, Garr par exemple, qui fit une si belle course de 400 mètres. Cette manifestation fut comme une grande fête universitaire. Tous les collègues avaient leurs délégations, acclamant à grands cris les victoires des leurs; la bonne humeur et la gaieté ne cessèrent de régner, ainsi que la cordiale simplicité que les Américains savent mettre dans leurs rapports. Mon ami Dick Templeton, l'entraîneur de Stanford University, qui organisait ces journées, était malheureusement malade. Mais ce célèbre coach continuait à diriger ses athlètes du fond de son lit. Les visites que je lui faisais étaient sans cesse interrompues par l'arrivée de jeunes gens venant lui demander conseil. Il y avait souvent une véritable cour autour de son lit. Merveilleux pouvoir de l'entraîneur américain que l'on aime et en qui l'on croit ! Ses athlètes se confient à lui complètement ; il gouverne leurs vies et ses ordres sont suivis docilement par des jeunes capables de montrer, cependant, en toute occasion qu'ils savent ce qu'ils veulent. La maison de Dick Templeton domine l'université. Elle est toujours proche de celle de M. H.C. Hoover, alors président



des États-Unis. Quand nous visitons les bâtiments rouges de l'université, on avait soin de nous citer H.C. Hoover au premier rang des anciens étudiants. Il est probable toutefois que le voisin du président, le coach Templeton, jouissait d'une influence et d'une popularité plus grandes encore parmi les étudiants de Stanford ! Quand l'équipe américaine fut constituée après ces journées de sélection pré-olympique, elle se mit en route pour Los Angeles, accompagnée d'un comité et des délégations officielles. Je pris le train avec eux, admirant en leur compagnie la plantureuse nature californienne. Mon émerveillement ne cessa à aucun moment durant les sept cents kilomètres qui séparent San Francisco de Los Angeles. Vergers couvrant la plaine jusqu'au pied des lointaines collines, forêts de séquoias géants, plages aux sables d'argent, et peu à peu un sol plus brûlé par les rayons du Sud, le sol où courent les pistes des chercheurs d'or. Cette Californie, comblée par les dieux, s'étend des sommets couverts de neiges éternelles aux rives du Pacifique, des denses forêts de conifères aux vergers plantés d'orangers. Son climat réunit toutes les qualités des régions bénies, le soleil qui hâle les teints, la brise sèche qui descend des montagnes, le vent sain et salé qui souffle du large. Dans une contrée aussi favorable, c'est une race vigoureuse qui se forme. Les champions du Pacifique ont coutume de remporter plus d'un titre aux États-Unis. Pourtant qu'était la Californie, il y a moins d'un

siècle, avant la découverte de son or et de ses champs de naphte ? Il y a soixante ans, Los Angeles faisait figure de bourgade; mais elle est actuellement la cinquième ville des États-Unis. Pour loger son million et quart d'habitants, elle a dû construire, au cours des deux dernières décennies surtout, des rues entières, des quartiers, toute une cité et ses faubourgs. Il y a une distance d'environ cinquante kilomètres entre San Pedro, son port, et Hollywood-Beverly Hills, sa banlieue aux riches villas. L'effort de cette jeune agglomération s'est porté avec non moins de fougue vers le développement des sports. Le nombre et l'activité de ses clubs, leur organisation, la beauté de leurs terrains de jeux, de leurs stades et de toutes leurs installations justifiaient pleinement le choix du Comité olympique international, la désignant pour les Jeux de la Xème Olympiade. Le Coliseum, l'immense stade où se déroulèrent les manifestations olympiques, n'avait guère son pareil et c'est un ciel sans nuage, digne de celui de Grèce, qui le drapait d'azur, en cet été 1932. Quelle victoire du soleil et de la lumière furent ces journées olympiques ! Quelle victoire des corps bronzés, des muscles assouplis par la chaleur, des poumons remplis d'air vivifiant ! Le stade blanc s'offrait aux rayons sans aucune protection : à quoi bon des tribunes couvertes quand on est assuré d'avoir le soleil toujours ? Et les beaux jeunes hommes du Pacifique, les splendides jeunes femmes aux corps élancés, cheveux dorés au vent et lèvres entrouvertes, se livraient aux caresses de la lumière, dans toute la plénitude de leur vie intense et de leurs coeurs ardents !

J'avais enfin sous les yeux le village olympique de mes rêves. Des jets d'eau baignaient les pelouses vertes, et leurs mille gouttelettes s'éparpillaient dans la brise comme une poussière d'or. Les maisonnettes des athlètes, toutes petites dans leurs fleurs, se suivaient selon un plan portebonheur en fer à cheval. Ce village où chaque équipe possédait son cottage, ses douches, sa pelouse, ses bassins, son électricité, prolongeait ses ramifications très loin vers la ville. Il avait son hôpital, sa maison de la radio, sa poste, son établissement de bains, ses salons, sa bibliothèque, ses salles de lecture, ses restaurants. Tout y était admirablement compris pour le bien-être physique et moral des athlètes. Et la nature environnante offrait tout l'espace souhaitable, jusqu'à l'immensité bleue du Pacifique, jusqu'aux collines de Santa Monica et de Hollywood, vertes sur la cité blanche, et jusqu'aux monts lointains de la Sierra Madré ciselés dans du vermeil pâle.

De mon bungalow, je partais chaque matin, de bonne heure, pour la piste d'entraînement. L'air était vif et les oiseaux chantaient au soleil levant. Avec mes amis je faisais du footing dans les allées plantées de plates-bandes fleuries et de palmes. Les cottages s'ouvraient l'un après l'autre et nous participions tous à une vie commune. Des hello joyeux se faisaient écho de porte en porte. A Los Angeles, l'adaptation au climat, la concentration et la camaraderie, indispensables aux champions, furent véritablement

accomplies. Capitaine de l'équipe suisse, je répondais à tous les visiteurs et à tous les coups de fil qui ne s'adressaient pas directement à l'un ou l'autre d'entre nous. Et je me souviens particulièrement de ces excellents Confédérés, établis depuis de nombreuses années dans quelque ranch perdu ou dans quelque orange-grove, qui désiraient nous voir et nous parler. Il est émouvant de sentir que l'on est, dans ces occasions, un trait d'union entre la patrie et ses émigrés; que ceux-ci attendent avec anxiété, comme toute la nation au-delà des mers, que l'on remporte des victoires dans l'arène. Notre équipe n'était pas nombreuse à Los Angeles. Dans le chalet paré de nos couleurs, j'avais pour camarades le charmant escrimeur de Graffenried, Miez, champion olympique de gymnastique, Schwab, le célèbre recordman de marche et Riesen, spécialiste du saut en hauteur. Aux défilés d'ouverture et de clôture, nous aurions constitué un des groupes les plus insignifiants du cortège, si le Dr Messerli, le chef de notre délégation, n'avait eu une idée heureuse. Il imagina un immense drapeau, notre croix d'argent sur champ rouge, porté horizontalement. La Suisse était présente dans ce drapeau, et les athlètes l'entouraient comme une garde d'honneur. Quant à moi, je précédais le groupe, vêtu d'un veston rouge et d'un pantalon blanc, et portant notre bannière olympique. Devant les officiels, je saluai en levant la hampe sur l'épaule droite. Du ciel sillonné d'avions, du haut du stade colossal, bondé d'une foule frémissante, on ne pouvait mieux voir, au centre du cortège bigarré, la blanche croix du ralliement des Suisses. Les concours furent ce qu'ils devaient être dans cet éblouissement, dans cet épanouissement des corps de bronze. Une fois de plus, le record plana sur la cendrée, les ailes grandes ouvertes. Des temps que l'on croyait imbattables furent balayés comme par un ouragan. Le fameux record des 800 m. établi par l'Américain Meredith en 1912, aux Jeux de Stockholm, avait été battu deux fois déjà pendant les années précédant Los Angeles; Thomas Hampson le porta en dessous de 1'50". Il fit exactement 1'49"8. Vingt ans plus tôt, tous les sportifs avertis estimaient que Meredith avait atteint l'inaccessible avec 1'51"9 et même Paavo Nurmi considérait ce record comme étant à la limite des possibilités athlétiques !



Georges Miez a gagné huit médailles (4-3-1) lors des Jeux Olympiques de 1924 à 1936

J'ai dit comment les records s'enlevaient à Paris sans qu'on s'en doutât, comme au vol plané d'un aigle, sans effort apparent. A Los Angeles, on arrachait les centimètres, ou les secondes à la piste cendrée en un grand éclair de joie. C'est dans un tourbillon que l'équipe des États-Unis abaissa à 40 secondes le record du monde du 4 x 100 m. Se représente-t-on vraiment ce que signifient 40 secondes pour un 400 m. ? Pour que quatre coureurs puissent, en se passant le témoin, ne mettre que dix secondes chacun pour faire cent mètres, il faut une qualité physique d'ensemble à quoi ne peut prétendre aucun autre peuple !

La même furia déchaîna les coureurs du 100 m. et du 200 m. où les deux Américains de couleur, Tolan et Metcalfe, triomphèrent, et ceux du quatre fois 400. Là encore, l'équipe des États-Unis prouva la forme éclatante de ses athlètes en établissant le temps record de 3'08"2. Comme il arrive souvent (et c'est bien compréhensible), il y eut quelques incidents au cours des épreuves et des contestations. Dans le 3000 m. steeple, on fit courir aux participants un tour de trop, ce qui coûta la deuxième place à Mac Clusky; mais personne n'entendit cet athlète se plaindre. Une autre erreur se produisit dans le 200 m., où Metcalfe, le favori, aurait dû normalement gagner, comme ailleurs aussi dans le 100 m.; Metcalfe ne protesta pas. Dans le 5000 m. encore il y eut du grabuge à l'arrivée, mais les athlètes qui pouvaient s'estimer vraiment lésés ne protestèrent aucunement. L'esprit olympique soufflait : «Participer, courir sa chance, gagner sans haine, perdre sans honte !». Il faut admirer ces champions qui gardèrent une telle maîtrise, une telle discipline, sans cependant cesser de comprendre ceux qui se laissent aller à des protestations - c'est si humain ! Mes propres courses ne me donnèrent pas la satisfaction que j'escomptais, moi qui avais fait 1'52" aux 800 m. peu de temps avant les Jeux, lors du meeting de sélection olympique américaine. J'étais en bonne forme et pas surentraîné du tout, mais je me claquai un muscle et fus éliminé. Le Comité olympique américain n'en eut pas moins la charmante idée de me décerner un des diplômes récompensant les finalistes olympiques; ses membres connaissaient bien ma forme pour m'avoir vu en action à Stanford et ils ne voulurent pas me laisser quitter le sol des États-Unis sans un témoignage de leur estime. Je leur en garde une vive reconnaissance, comme je conserve un souvenir rayonnant des manifestations olympiques de Los Angeles.



LES JEUX OLYMPIQUES 1936 À BERLIN

LES LUTTES HÉROÏQUES

En 1936, onze jours avant l'ouverture, à Berlin, des Jeux de la XI^{ème} Olympiade, les collines d'Olympie revécurent des heures animées. Les athlètes de la jeune Hellade se réunirent dans les ruines des sanctuaires, sur l'emplacement du stade antique, pour assister au départ du premier des coureurs participant à la grande course-relais Olympie-Berlin. A minuit, le 21 juillet, la flamme symbolique jaillit au milieu des acclamations et sa course glorieuse commença, de flambeau en flambeau.

Le feu sacré fut transmis ainsi par plus de trois mille coureurs, du pays des lauriers-roses et des oliviers aux rives bleues du golfe de Corinthe; d'Athènes à Belgrade, par Sofia, à travers les montagnes sauvages des Balkans; de Belgrade à Vienne par les interminables plaines hongroises; de Vienne à Berlin par la Tchécoslovaquie. Le dernier coureur porteur du flambeau devait arriver au stade olympique dans l'après-midi du 1^{er} août, tandis que se déroulait la cérémonie d'ouverture des Jeux; et pendant les quinze jours que durèrent les manifestations, la flamme d'Olympie veilla sur l'arène moderne.



Sur les gradins du stade, cent mille spectateurs trouvaient place. Soixante-dix rangées de sièges se superposaient dans cet amphithéâtre divisé en deux par un promenoir ouvert. Porté par de puissantes colonnes, cette magnifique construction était si bien ordonnée que le spectateur perché sur le gradin le plus élevé n'était, horizontalement, qu'à cinquante-cinq mètres de la piste. Il pouvait donc parfaitement suivre toutes les épreuves. L'arène elle-même, avec sa cendrée, sa pelouse et l'espace réservé aux lancers et aux sauts, était creusée à treize mètres au-dessous du niveau du sol. Et c'est là, par un large tunnel correspondant aux vestiaires, que les athlètes faisaient leur entrée.

Au-dessus de l'entrée principale du stade, à l'est, était placé le candélabre géant où brûlait la flamme d'Olympie ! Celle-ci était encadrée par les panneaux d'honneur sur lesquels s'inscrivaient les noms des champions olympiques. De là, on avait vue sur l'immense champ de sport complétant le stade. A l'ouest, une ouverture dans l'amphithéâtre donnait accès sur le terrain de polo; un campanile le dominait d'où la cloche olympique portant en lettres de bronze cette inscription : «J'appelle la jeunesse du monde» sonna pour donner le signal de l'ouverture des Jeux. Au nord, se trouvait un stade de natation avec une piscine, de cinquante mètres de long, un bassin de plongée et un haut tremplin, face à des tribunes pouvant contenir quelque vingt mille personnes. Cet ensemble grandiose était complété par un théâtre en plein air dissimulé dans la verdure; diverses représentations artistiques y furent données et c'est là que nos gymnastes se distinguèrent, remportant de nombreuses médailles. Ailleurs encore, on trouvait des terrains pour les matches de hockey et de basket-ball, des courts de tennis, un hippodrome pour les concours équestres, de nombreux champs pour l'entraînement et un forum des sports.



A Berlin, Paul Martin court ses cinquièmes Jeux Olympiques !

Le village olympique de Los Angeles était resté un de mes plus beaux souvenirs des Jeux de 1932. Quel charme dans cette vie en commun, avec les champions de nations différentes, unis par le même idéal ! Berlin avait aussi son village. Il était construit à une quinzaine de kilomètres du stade, dans la Marche, un pays de forêts, d'eau, de landes, de collines boisées et de verdoyantes prairies. Cent quarante maisons s'élevaient au milieu des bouleaux. Dans cette nature douce et paisible, les concurrents pouvaient se livrer en toute liberté à un dernier entraînement et mettre au point leur forme. Les coaches officiels et les chefs de délégations pouvaient ainsi les soumettre à la discipline sévère leur permettant de lutter avec plus de succès. Je retrouvai là plusieurs de mes bons amis américains, de ces jeunes athlètes qui incarnent si bien à mes yeux le véritable sportif moderne, rieur, franc, harmonieusement développé. Quelle belle mentalité possèdent ces gars d'outre-Atlantique, formés à l'école du sport et des luttes chevaleresques ! En eux, point de

jalousie et de sentiments haineux envers l'athlète vainqueur; leur admiration va à leur adversaire, s'il a bien défendu ses chances, avec autant de spontanéité et de sincérité que leur joie à la victoire d'un ami. En décrivant brièvement le cadre de ces manifestations, mon intention n'est pas d'en faire un tableau complet, mais de noter simplement l'impression laissée par une installation et une organisation parfaites. Chacun des Jeux olympiques auxquels j'ai pris part s'est gravé dans ma mémoire avec son atmosphère particulière ; toute baignée de clarté spirituelle et d'élan juvénile à Anvers; tissée de luttes ardentes en vue des records à Paris; riche d'évocations antiques et de retours au passé à Amsterdam; resplendissante de force neuve et d'éclatant soleil à Los Angeles. A Berlin, l'ampleur donnée aux Jeux et la perfection de leur organisation impressionnèrent tout le monde. Ces colossales démonstrations de force dans un cadre où la fantaisie et l'improvisation n'avaient aucune part évoquaient une machine aux puissants rouages, tournant impeccablement. Devant un tel enchaînement de manifestations grandioses, quelles eussent été mes réactions si j'avais encore eu l'âge de mes premiers Jeux olympiques ! Moi qui m'étais senti déjà si dépaysé à Anvers parmi la foule des athlètes et la saisissante grandeur des cérémonies !

A Berlin, on était écrasé par l'ampleur qu'avaient prise les Jeux, et j'ai souvent pensé depuis au désir exprimé par le baron de Coubertin d'un retour à plus de simplicité, à un renouvellement du véritable esprit antique qui laissait en dehors de Yaltis, l'enceinte sacrée d'Olympie, toute une série d'épreuves sportives.

Cette étonnante démonstration d'ordre et de puissance eut pourtant d'inoubliables instants. Quelle harmonie splendide, par exemple, dans la présentation d'ensemble des gymnastes, hymne de jeunesse ! Avec quelle émotion je participai une fois de plus au grand défilé des athlètes et à leur serment solennel, comme capitaine de notre équipe nationale ! Et quelle vision de pur caractère antique que l'arrivée au stade, le jour de l'ouverture des Jeux, du flambeau brûlant de la flamme symbolique d'Olympie porté par un jeune athlète blond à la démarche aérienne. Ce chef-d'œuvre qu'est le film des Jeux de Leni Riefenstahl évoque mieux que je ne pourrais le faire des minutes et des exploits saisissants entre tous !

L'intérêt que la foule prit aux déploiements d'ensemble parfaitement ordonnés, et la ferveur dont elle entourait son équipe nationale, ne l'empêchèrent pas de s'intéresser aux performances individuelles des champions étrangers et de s'enthousiasmer chaque fois que celles-ci frisaient la limite des possibilités humaines. Plus encore qu'à Paris et Los Angeles, «l'aigle du record planait sur le stade». Et des résultats sensationnels furent obtenus.

Dans le lot des champions remarquables que réunirent les Jeux de Berlin, trois m'ont particulièrement impressionné : Jesse Owens, le phénomène noir américain, Jack Lovelock de Nouvelle-Zélande, et le petit étudiant japonais Son.

Jesse Owens a réalisé ce que nul champion n'avait pu réussir depuis Nurmi aux Jeux de Paris : enlever quatre titres olympiques ! A ces titres de gloire, remportés dans le style le plus pur, Jesse Owens en ajouta un cinquième, le record d'amabilité et de bonne humeur. Passant d'une piste à une autre, de la cendrée où il venait de s'aligner pour le départ d'une série de 100 ou de 200 mètres, au sautoir où il accomplissait ses bonds prodigieux de quelque huit mètres, l'athlète noir gardait le sourire, donnant rapidement quelques autographes à des admirateurs et toujours prêt à répondre au salut de la foule qui avait immédiatement fait de lui son favori. Il prouvait ainsi que le champion, sûr de sa technique, n'est pas une machine mais un être humain que grandissent encore sa simplicité et son aimable naturel.

Ce naturel, Owens ne le perdit en aucune occasion. Il ne semblait pas intimidé par l'ampleur du cadre, et l'hommage grandissant de la foule montait vers lui sans qu'il s'en occupât. Il courut les finales comme s'il s'était agi de courses d'entraînement sur la piste de son université d'Ohio. Mais à quel degré de concentration il parvenait ! Quelle force et quel calme ! C'était une grande leçon que e l'observer avant le départ d'une course. Il paraissait absent, l'oeil fixé sur un point invisible et attendant sans impatience le coup de feu du starter. Puis il bondissait sur la cendrée, passant comme un noir cyclone. Et pourtant on pouvait croire qu'il aurait suffi au commun des mortels de descendre sur la piste et de partir comme lui pour réaliser les mêmes performances, tant il y avait de souplesse, de légèreté et d'aisance dans son allure.

Pour revenir à la réalité, il fallait le quitter des yeux et le comparer à ses adversaires, qui étaient de grands champions pour la plupart, mais paraissaient rester sur place tandis qu'il filait comme une flèche vers la ligne d'arrivée ! Jesse Owens était venu à Berlin précédé d'une réputation mondiale mais tel n'était pas le cas de ce jeune étudiant de l'Université d'Oxford, Jack Lovelock, qui devait battre le record du monde des 1500 mètres. S'il n'avait pas encore réussi un temps extraordinaire sur cette distance, Lovelock arrivait à Berlin avec la volonté de vaincre et de réaliser une performance éblouissante. J'avais participé moi-même aux éliminatoires des 1500 mè-

tres, qui furent de très belles courses. Plusieurs champions réputés y avaient vu tous leurs espoirs s'évanouir : Teileri, le fameux Finlandais, dans la série où l'Américain Cunningham et le Suédois Ny se livrèrent une lutte terrible pour la première place et où je fus aussi éliminé, l'Anglais Vooderson,



Jesse Owens fut la superstar des Jeux Olympiques de Berlin

alors recordman du monde de la distance; le Canadien Thompson et bien d'autres encore, dont les temps avaient été précédemment meilleurs que ceux de Lovelock. Le jour de la finale, je me rendis avec ce dernier au stade et il me fit part gaiement de ses sentiments. Il ne doutait pas de lui. Il avait déclaré, la veille, à la radio, qu'il était venu à Berlin pour gagner ! Est-ce de la présomption que tant de confiance en soi, tant de calme aussi dans la certitude ? Non, car il le disait si simplement que c'était l'expression seule de sa volonté. Son temps extraordinaire fut de 3'47"8. Et cinq coureurs derrière lui firent mieux que le vainqueur de Los Angeles, puisque le temps du sixième fut de 3'51"4. Cette course domina vraiment de loin toutes les autres, et la victoire récompensa les efforts d'un athlète qui n'est pas un phénomène comme l'Américain de couleur Woodruff, vainqueur dans le 800 mètres. Le petit Japonais Son remporta pour son pays l'épreuve symbolique par excellence du marathon. Il le fit avec une aisance qui stupéfia tous les spectateurs, habitués à voir dans le vainqueur d'un marathon un homme épuisé, tombant sitôt l'arrivée franchie. Son, le but atteint, continua sa course à la même allure jusqu'au tunnel qui mène aux vestiaires, sans paraître prêter attention à la foule délirante du stade. «Nous avons mis vingt et un ans, me fit remarquer le Dr Kano, ancien président du C.O. japonais et rénovateur du judo, pour remporter le marathon olympique». Quel enthousiasme, à la suite de cette victoire, dans la délégation japonaise qui en avait fait une question d'honneur. Nous l'avions tous remarqué lors des courses de fond auxquelles un autre Japonais, Murakuso, avait participé, livrant une tenace bataille aux géants finlandais, ses adversaires les plus dangereux. Dans les deux courses du 5000 m. et du 10000 m.



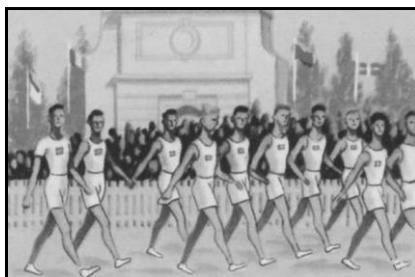
Dr Paul Martin



LA CARRIÈRE DE PAUL MARTIN EN BANDE DESSINÉE



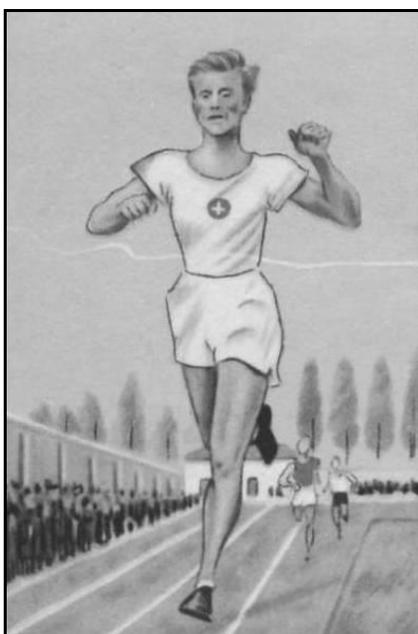
1918 à Lausanne
Première compétition



1920 à Anvers
Défilé aux Jeux Olympiques



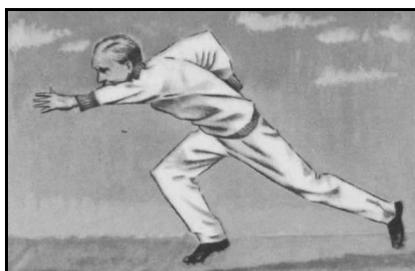
1924 à Paris
Vice-champion olympique du 800 m



1925 à Kotka
Record du monde du 600 m



1928 à Amsterdam
6ème du 1500 m des Jeux Olympiques



1930 à New York
Campagne américaine en salle



1931 à Los Angeles
Victoire pré-olympique sur le mile



1932 à Los Angeles
Patriotisme au village olympique



1936 à Berlin
Porte-drapeau de la délégation suisse





TOUTES LES STATISTIQUES DE PAUL MARTIN

Né le 11 août 1901 à Genève
Décédé le 28 avril 1987 à Lausanne
1,75 m / 63 kg

Cercle des Sports de Lausanne (1917-1925)
Stade Lausanne (1926-1936)

Capitaine de l'équipe suisse aux championnats d'Europe de 1934 à Turin
Porte-drapeau de l'équipe suisse aux Jeux Olympiques de 1936 à Berlin



RECORDS PERSONNELS

200 m	:	23"2	24.08.1924	Lausanne
400 m	:	47"8	08.09.1928	Paris
600 m	:	1'20"1	23.07.1925	Kotka
800 m	:	1'51"8	09.09.1928	Paris
1000 m	:	2'28"8	14.07.1925	Paris
1500 m	:	3'58"2	19.08.1934	Stuttgart
880 yards indoor	:	1'46"8	12.02.1930	New York
1000 yards indoor	:	2'12"6	18.03.1930	New York
3/4 mile indoor	:	3'06"4	03.03.1930	New York
Mile indoor	:	4'15"6	12.03.1930	New York



PALMARÈS INTERNATIONAL

Participation sur 800 m aux Jeux Olympiques à Anvers en 1920
Champion du monde universitaire du 800 m et du 1500 m. en 1922
Médaillé d'argent du 800 m aux Jeux Olympiques à Paris en 1924
Record du monde du 600 m à Kotka en 1925
6ème du 1500 m aux Jeux Olympiques à Amsterdam en 1928
Champion du Canada et des Etats-Unis du 1000 yards en 1930
Participation sur 800 m et 1500 m aux Jeux Olympiques à Los Angeles en 1932
9ème du 1500 m des championnats d'Europe à Turin en 1934
Participation sur 1500 m aux Jeux Olympiques à Berlin en 1936

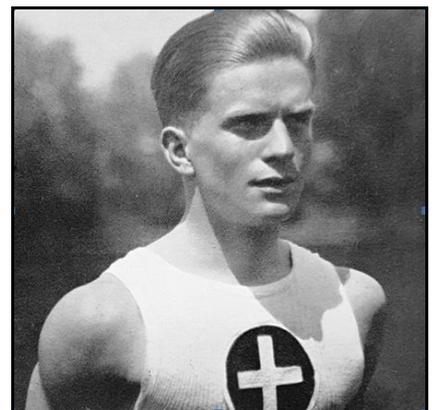


CHAMPION SUISSE

400 m : 1923, 1927, 1928
800 m : 1920, 1921, 1923, 1925, 1926, 1927, 1928, 1931, 1934, 1936
1500 m : 1928, 1929, 1934, 1936

RECORDS SUISSES

800 m	:	2'01"8	26.05.1919	Lausanne
		1'56"8	24.07.1921	Lyon
		1'56"0	10.06.1923	Paris
		1'55"3	02.09.1923	Bâle
		1'52"6	08.07.1924	Paris
		1'51"8	09.09.1928	Paris
1000 m	:	2'30"0	01.06.1925	Paris
		2'28"8	14.07.1925	Paris
1500 m	:	4'19"2	26.06.1921	Berne
		4'06"4	24.07.1921	Lyon
		4'04"5	11.08.1923	Berne



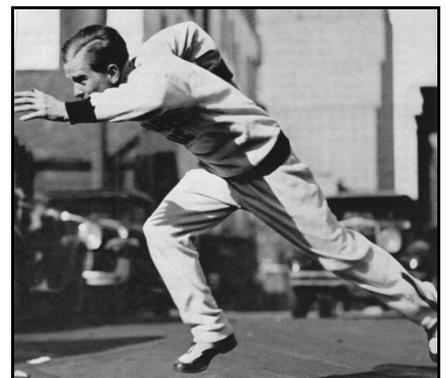


BILAN ANNUEL DES PERFORMANCES

Saison / Âge	<u>400 m</u>	<u>800 m</u>	<u>1000 m</u>	<u>1500 m</u>
1919 / 18 ans		2'01"8		
1920 / 19 ans		1'59"0		
1921 / 20 ans		1'56"8	2'36"6	4'06"4
1922 / 21 ans				
1923 / 22 ans	51"5	1'55"3		4'04"5
1924 / 23 ans	50"3	1'52"6		4'01"1
1925 / 24 ans	48"6	1'53"2	2'28"8	
1926 / 25 ans	49"8	1'53"4	2'33"2	
1927 / 26 ans	50"4	1'56"0		4'06"6
1928 / 27 ans	47"8	1'51"8		3'58"4
1929 / 28 ans	51"6	2'04"2		4'09"4
1930 / 29 ans		1'55"7	2'34"8	
1931 / 30 ans		1'55"6		
1932 / 31 ans		1'54"1		3'59"2
1933 / 32 ans		2'00"0		4'14"1
1934 / 33 ans		1'57"2		3'58"2
1935 / 34 ans		1'56"8	2'30"4	
1936 / 35 ans		1'56"4		4'02"8

COMPÉTITIONS U.S. 1930 EN SALLE

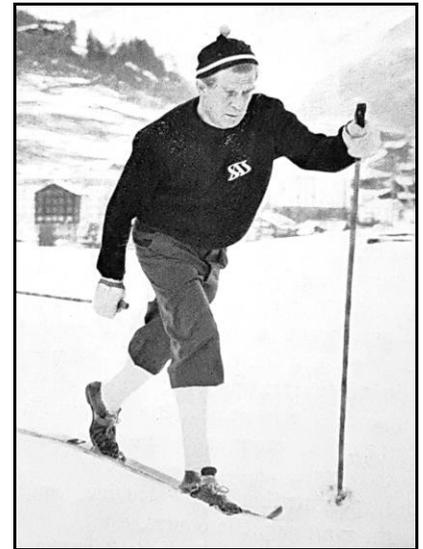
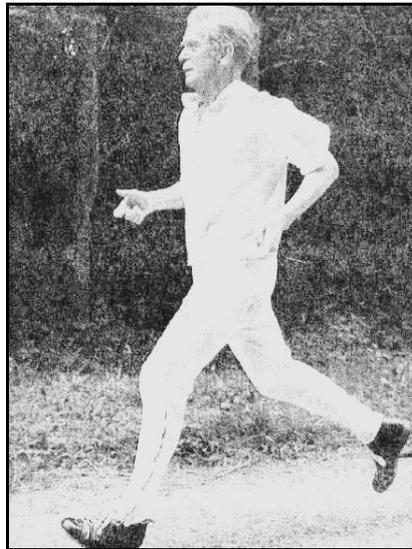
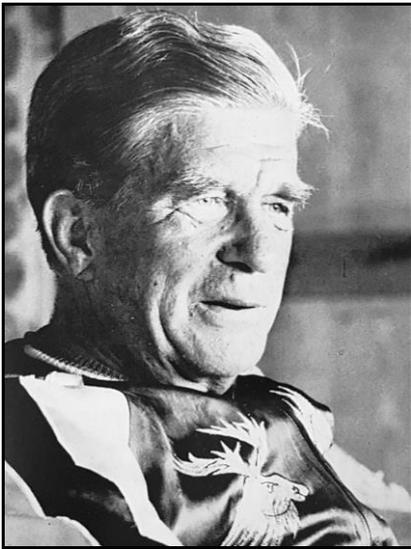
1000 yards	: 2'15"4	05.02.1930	Newark
880 yards	: 1'57"6	08.02.1930	New York
880 yards	: 1'46"8	12.02.1930	New York
1000 yards	: 2'17"2	15.02.1930	Brooklyn
880 yards	: 1'56"6	17.02.1930	New York
1000 yards	: 2'14"2	20.02.1930	Toronto
3/4 mile	: 3'06"4	03.03.1930	New York
Mile	: 4'15"6	12.03.1930	New York
1000 yards	: 2'12"6	18.03.1930	New York
1000 yards	: 2'17"8	19.03.1930	Hamilton





HOMMAGES À PAUL MARTIN LORS DE SON 70ÈME ANNIVERSAIRE LE 11.08.1971

Pour commémorer le septantième anniversaire du Dr Paul Martin, quelques-uns de ses amis ont pris l'initiative de publier une plaquette jubilaire rappelant les divers aspects de sa carrière si riche et féconde en lui exprimant ainsi leur reconnaissance enthousiaste.



LES RELAIS D'UNE VIE DE CHAMPION

La vie est en quelque sorte une course, une épreuve de relais successifs et divers pour chaque individu qui arrive plus ou moins rapidement au but final, au terme. Combien d'amis ont déjà perdu pied avant d'atteindre 70 ans ! Honneur à leur souvenir ! 70 ans, un bel âge ! Mon cher Paulet ! Qu'il me soit permis de te complimenter très chaleureusement. C'est le début d'un nouveau relais que je te souhaite de franchir avec autant d'aisance et de bonheur que ceux qui ont précédé. Le grand start, le départ de la vie du Dr Paul Martin fut donné par ses chers et vénérés parents dont j'évoque ici avec émotion le souvenir; feu M. William Martin, un éminent et réputé ingénieur, spécialisé en la construction des grands barrages alpestres, et sa douce épouse, feu Mme Jeanne Martin-Schaefer mère, qui dirigèrent et assumèrent avec dévouement et un soin plein d'attention le développement et l'éducation de leur fils; sa réussite est pour beaucoup le résultat de cette ambiance familiale. Certes, M. William Martin eût vu avec plaisir son fils faire des études d'ingénieur pour reprendre la suite de la direction de son bureau, soit le relais de ses grands travaux, mais dès son jeune âge notre ami Paulet manifesta son intention de devenir médecin. Je me souviens de ma première rencontre avec le gymnasien Paul Martin; c'était pendant la première guerre mondiale, au cours de l'hiver 1917-18 alors que j'inspectais, comme médecin, un cours de préparation physique organisé par le Cercle des sports de Lausanne. Faisant courir les participants, je fus frappé par la foulée régulière, souple et aérienne d'un jeune adolescent de 17 ans auquel j'ai dit : «Jeune homme, vous avez l'étoffe d'un futur champion de course à pied; je vous recommande de continuer votre entraînement physique», conseil qu'il suivit tout en préparant son baccalauréat scientifique et sa maturité fédérale, examens passés avec succès en 1920.

Je me souviens avoir aussi vu, à cette époque, le jeune gymnasien Martin battre le record suisse de la course de 800 m. sur le terrain gazonné de la Pontaise au cours d'un meeting sportif organisé en l'honneur du Comité international olympique réuni pour la première fois après la guerre mondiale; j'avais admiré le style parfait de la course et la foulée régulière de ce jeune homme, encore physiquement frêle, mais très prometteur. Un record qu'il conserva, certes en l'améliorant, pendant deux décennies ! C'est au cours de cette session que le CIO décida d'attribuer à la ville d'Anvers l'organisation des Jeux de la VIIe olympiade comme hommage à la vaillance du peuple

belge durant la guerre précédente. Bien qu'estimant que notre bachelier frais émoulu n'avait aucune chance d'être finaliste, je lui avais recommandé de participer à ces jeux, ce qui lui permettrait de se mesurer pour la première fois avec des athlètes étrangers sur une piste cendrée, dont il n'existait encore aucun exemplaire en Suisse.

Sur la piste du stade d'Anvers, notre jeune coureur, bousculé par des athlètes plus lourds et après avoir eu de la peine à se dégager du peloton, termina quatrième de sa série, très près du troisième en une minute 59 secondes; c'était l'élimination, les trois premiers seuls étant qualifiés, mais le record suisse était battu; pour la première fois un de nos compatriotes avait franchi les 800 m. en moins de deux minutes ! Après cette course, j'avais crié à Martin: «Bravo, vous avez obtenu votre bachot olympique»! Et le Baron de Coubertin songeant à sa performance et à la belle tenue de l'équipe helvétique avait écrit : «la qualité des concurrents suisses fit grand honneur à leur pays». La délégation suisse était rentrée enthousiaste des Jeux d'Anvers d'où j'avais personnellement rapporté à Lausanne les plans de la piste cendrée de 400 m., proposant à nos autorités municipales de Lausanne et au Comité directeur du Cercle des Sports d'en édifier une à Vidy; en 1922 la cendrée de 400 m. de Vidy était inaugurée, construite par les membres de la société, le jeune Martin participant à ces travaux.

Immatriculé à la faculté de médecine de Lausanne, dont il suivait régulièrement les cours et laboratoires, activité très astreignante, le jeune étudiant ne manquait pas de participer le soir aux entraînements physiques du Cercle des Sports, qui prit le nom de Stade Lausanne. A cette époque, notre étudiant adhéra également au Groupement d'étudiants lausannois de Belles-Lettres, dont il fut durant un semestre le président dynamique et apprécié. Il dut aussi consacrer des mois de sa vie à suivre une école de recrues et dès lors, chaque année, un cours de répétition, ayant été incorporé dans le «Groupe de mitrailleurs attelés 1 de l'armée suisse». C'est pendant cette période, alors qu'il réussissait ses deux premiers examens de médecine, qu'il se soumit à un entraînement spécial se rendant chaque fin d'après-midi à Vidy où, après quelques exercices d'assouplissement, il parcourait un 800 m. ou un 1500 m. chronométrés. J'eus maintes fois l'occasion de contrôler ses courses.

Aux Jeux de Paris (1924), l'étudiant lausannois Martin, après avoir gagné sa série éliminatoire et s'être classé en demi-finale de l'épreuve du 800 m. participa à la finale de cette course qu'il termina en deuxième position à une poitrine du vainqueur, l'athlète anglais Lowe, course palpitante et indécise jusque sur la ligne d'arrivée; Martin fut crédité du même temps que le vainqueur; pour la première fois le drapeau suisse était hissé au mât des victoires lors d'une épreuve d'athlétisme des Jeux Olympiques. Au lendemain de cette très brillante course, les dirigeants du sport français proposèrent à l'athlète Martin de se charger de l'entraînement officiel de leurs athlètes, offre que notre champion déclina ayant tout d'abord l'intention de terminer ses études médicales qui le passionnaient; en 1927-28, encore relativement jeune, il obtenait le titre de médecin-chirurgien de la Confédération suisse, était promu officier médecin de l'armée fédérale après avoir suivi une école d'officiers et avoir obtenu le titre de «docteur en médecine» après présentation à la Faculté de médecine de Lausanne d'une thèse originale intitulée : «Contribution à l'étude des articulations des membres chez l'embryon humain». Obtenir tous ses grades et titres médicaux avant 27 ans, bravo ! C'était aussi une fort belle performance, un record ! Mais le jeune docteur continua à se spécialiser en chirurgie et fit de longues périodes d'assistance chez son maître le professeur César Roux et chez le professeur de Quervain à Berne et près de divers spécialistes européens réputés ainsi qu'aux Etats-Unis d'Amérique.

Depuis 1925, conscient de ses possibilités et certain de ses résultats sur sa distance préférée, sachant doser son effort et surtout courant avec réflexion, le champion Paul Martin participa pendant ses études et stages hospitaliers à de nombreux concours; il fut alors continuellement champion suisse des 800 m., plusieurs fois champion universitaire mondial des 400 et 800 m., champion de relais à plusieurs reprises, vainqueur du Tour de Lausanne pédestre et même champion suisse de cross-country en 1926, etc. C'est avec son doctorat en médecine en poche, que notre champion assista aux Jeux de la IXème Olympiade en 1928 à Amsterdam où il prit part à deux épreuves, au 800 m. parvenant en demi-finale et au 1500 m., où, en finale, il termine au sixième rang en 3'58"4. Au printemps 1929, avant de partir pour les USA où il désirait s'initier dans le domaine de la chirurgie moderne et d'où il revint après un long stage avec plusieurs brevets de spécialiste, le Dr Paul Martin prit part, avec l'équipe du Stade Lausanne qu'il dirigeait, aux Jeux athlétiques gréco-suisse, disputés à Athènes, il mena sa société à la victoire en se couvrant de gloire. Le souvenir du champion, le Dr Martin reste encore en mémoire de toutes les personnes qui assistèrent à ces compétitions se déroulant dans le stade antique reconstruit en 1896 où s'étaient déroulés les premiers Jeux olympiques de l'ère moderne.

Comme chirurgien en USA, au cours de ses stages, le Dr Paul Martin, précédé de sa réputation de finaliste olympique, fut plusieurs fois invité à participer à des rencontres sportives internationales et remporta les titres très enviés de champion du 880 yards des Etats-Unis et du Canada, ainsi que celui de recordman du monde du 1000 yards au cours d'une soirée restée célèbre au Madison Square Garden de New York.

Notre champion était en stage médical aux Etats-Unis lorsqu'il fut invité à prendre part du 10 juillet au 16 août 1932 aux Jeux de la Xème Olympiade à Los Angeles où cinq concurrents, dont trois athlètes, un gymnaste et un escrimeur arborèrent les couleurs suisses; le Dr Martin, très applaudi, y portait le drapeau rouge à croix blanche lors des grandioses cérémonies d'ouverture et de clôture. Quatre ans plus tard, le Dr Martin de retour en Europe, prenait part avec la délégation suisse aux Jeux de la XIème Olympiade à Berlin, où, sans parvenir aux finales, il participa aux courses de 800 m. et 1500 m. Ce furent les derniers jeux disputés avant l'éclosion d'une horrible guerre qui faucha la plus belle jeunesse des pays en conflit alors que l'olympisme visait à la rapprocher, selon l'idéal du Baron Pierre de Coubertin, rénovateur des Jeux olympiques, décédé en 1937, à la veille de l'explosion de cette conflagration. On ne put célébrer les Jeux de 1940 et 1944; leur rythme ne reprit sa course qu'en 1948. Pendant la dernière conflagration mondiale de 1939-45, le capitaine-médecin Paul Martin fut mobilisé pour la garde de nos frontières avec son unité et fut chargé de l'entraînement sportif spécial de nos officiers et des moniteurs de sport de l'armée; il fut aussi envoyé par la Croix-Rouge internationale en mission en Allemagne en sa qualité d'expert chargé de contrôler les soins donnés aux grands blessés alliés. Il y a lieu aussi de mentionner que de 1943 à 1945 le Dr Martin a contribué à titre bénévole à la direction de camps d'entraînement physique groupant les prisonniers militaires sportifs évadés d'Allemagne et d'Italie réfugiés en Suisse. Plusieurs champions olympiques et mondiaux se trouvaient au nombre des participants; ils purent ainsi maintenir leur forme physique et reprendre leur activité dès leur retour en leur pays. Ainsi, cette période de guerre a permis au Dr Martin, nature généreuse, de se dévouer envers les blessés et prisonniers évadés, réfugiés en Suisse.

Dès l'après-guerre, le Dr Martin a ouvert un cabinet de pratique médicale à Lausanne, où il reçoit les accidentés pouvant être traités ambulatoirement, et une clinique pour les cas devant être hospitalisés; très estimé par sa clientèle fidèle et reconnaissante. C'est un praticien très adroit et dévoué, ce que le soussigné peut affirmer ayant été, suite d'accident, son patient et ayant fort apprécié ses soins; il lui exprime encore ici sa vive gratitude. Ayant une famille et pris de l'âge, notre ami a renoncé aux compétitions réservées aux jeunes, tout en continuant à prendre périodiquement part hors concours et pour l'honneur à certaines épreuves de fond, de course à pied, comme celle de Morat-Fribourg, de ski, de course à travers bois, de natation, etc., ce qui lui donne l'occasion de contrôler son état de résistance et de santé. Courir comme lui, tout en souplesse, jusqu'à 70 ans, c'est une preuve de jeunesse ! C'est un exemple pour chacun, surtout pour les jeunes ! Le Dr Martin a tout au long de sa carrière continué à conseiller les jeunes; pendant des ans, il fut le président central, un président actif et dévoué du Stade Lausanne, société dont il a toujours porté les couleurs, envers laquelle il a fait preuve d'une fidélité exemplaire, qui l'a d'ailleurs proclamé président d'honneur, titre bien mérité !

Excellent écrivain, orateur subtil et convaincant, le Dr Martin a publié plusieurs volumes, entre autres sur l'olympisme, dont personne mieux que lui n'a saisi l'esprit et la grandeur, dont il continue à suivre l'évolution assistant comme spectateur à tous les jeux, depuis qu'il ne s'y mesure plus comme coureur actif; un spectateur passionné et connaisseur qui assista encore aux Jeux de Londres en 1948, à ceux d'Helsinki en 1952, de Rome en 1960, de Mexico en 1968... Partout, surtout comme concurrent à cinq reprises aux Jeux Olympiques, dont deux fois comme finaliste, le Dr Paul Martin fut un digne et brillant ambassadeur de notre pays. Une belle vie, active et bien remplie. Bonne suite de relais !

Dr Fr. M. Messerli, membre fondateur du COS

PAUL MARTIN, LA VÉRITABLE AMITIÉ DU SPORT

A vrai dire, le propos de ces quelques lignes relève du paradoxe, car il paraît pratiquement impossible d'admettre que Paul Martin célèbre en cette année 1971 ses 70 ans... Et pourtant la raison d'être de cette plaquette nous oblige à accepter cette réalité, puisque c'est bien en 1901 que venait au monde celui qui deviendrait l'un des plus prestigieux athlètes suisses. Pour tous ceux qui ont l'occasion de côtoyer régulièrement Paul Martin et de partager son amitié, l'âge une fois de

plus ne signifie rien et les dates de l'état civil ne possèdent qu'un lointain rapport avec l'homme mis en cause ! Paul Martin, ce champion qui a écrit quelques-unes des plus belles pages du sport suisse, cet athlète qui participa à cinq Jeux olympiques de 1920 à 1936, n'a pourtant rien d'un monstre sacré, et pour nous, ceux de la génération suivante, qui avons tous une fois rêvé d'approcher, même de loin, les performances du chirurgien lausannois, celui-ci est toujours demeuré à notre portée, témoignant à chacun une amitié ne se désavouant jamais. Il n'est pas question dans ce texte de dresser un panégyrique pompeux, mais uniquement d'apporter un témoignage personnel. Pour ma part, je voudrais donc le baser sur l'amitié, celle que Paul Martin sait accorder à ceux qu'il en juge dignes et celle que des amis innombrables dans le monde lui rendent. Avec le recul des années, la renommée internationale acquise sur les pistes du monde s'est transformée en une chaîne indéfectible de contacts humains, permettant à Paul Martin, où qu'il se rende, et on en a eu encore la preuve lors des Jeux de Tokyo et de Mexico de la dernière décennie, de retrouver des hommes pour qui il ne représente pas uniquement un visage connu et retrouvé occasionnellement, mais celui avec qui il fait bon passer une soirée en revivant les années écoulées, et en s'enthousiasmant pour le présent et l'avenir. C'est ainsi que je me souviendrai toujours d'une soirée vécue à Stockholm en 1958, lors des championnats d'Europe, où Paul emmena le journaliste encore presque débutant que j'étais, passer quelques heures inoubliables en compagnie d'amis retrouvés sur le stade, en l'occurrence le champion olympique du poids de 1936, H. Woelke, et le sprinter Borchmeyer. Ou encore, cette journée d'octobre 1968, lorsque Paul Martin, de passage à New York en revenant de Mexico, conduisit son ami Roger Panchaud au siège du New York Athletic Club dont il porta les couleurs après les Jeux d'Amsterdam, et où, après trente-huit années, il fut immédiatement reconnu par l'un de ses anciens condisciples.

Cette amitié et cette estime entourant Paul Martin, il m'a surtout été donné de l'apprécier ces derniers mois, en enregistrant des témoignages dans le cadre d'une émission qui lui est consacrée : Sera Martin et Michel Jazy, pour ne citer qu'eux parmi les athlètes, l'Académicien Thierry Maulnier, Gilbert Prouteau, Pierre Naudin quant à la littérature, chez tous se retrouvent les mêmes sentiments à l'égard de celui qui a su devenir et surtout demeurer leur ami.

Est-ce durant ces épreuves de longue durée que Paul Martin revit sa carrière d'athlète ? L'homme de 70 ans courant d'une foulée égale tout au long des 16 km. de route reliant Morat à Fribourg le premier dimanche d'octobre, retrouve peut-être au rythme de cette course à pied qu'il n'a jamais cessé de pratiquer, les sentiments du jeune gymnasiens de 17 ans, relevant le pari d'un condisciple pour disputer le premier 400 m. de sa vie et battre en 57"4 le champion suisse de la spécialité de l'année. Et si Paul Martin revoit peu à peu toute sa carrière, ses premiers souvenirs demeurent ceux de ses débuts en compétition officielle en 1918, année où il obtient son premier record suisse, celui du 800 m. qu'il abaisse à 2'01", avant de l'améliorer continuellement pour le fixer à 1'51"8 en 1928, une performance que Steger sera le premier à abaisser, mais en 1955 seulement, soit après que Paul Martin a détenu le record de 800 m. durant 34 ans...

A Anvers, il dispute ses premiers Jeux Olympiques, brûlant de fièvre et éliminé en série du 800 m., au terme d'une course échevelée lui permettant cependant de devenir le premier Suisse à moins de deux minutes (1'59"). Dès lors, Paul Martin apprend, il enregistre les leçons des maîtres à courir que sont les Anglais et les Américains, et très vite sa classe innée, son intelligence en course lui permettent de tirer pleinement profit de ce qu'il observe. En 1922, il remporte le 800 m. des Jeux universitaires de Paris, mais surtout il se lie d'une amitié profonde avec ce recordman du monde du sprint court et champion olympique qu'est Charlie Paddock, celui-ci lui révélant l'importance capitale de la vitesse dans les épreuves de demi-fond. Dès lors, Paul Martin travaille et s'entraîne sans relâche, améliorant sans cesse cette pointe de vitesse finale, cette accélération terminale, qui lui permettra d'accumuler les succès et les performances dans les années s'étendant de 1922 à 1936. Les premières victimes de cette conception de course : les athlètes appartenant à la coalition anglo-saxonne qualifiés pour la finale olympique du fameux 800 m. de Paris en 1924, au cours de laquelle, malgré quatre Américains et trois Anglais, Paul Martin émerge d'une façon fulgurante du dernier virage de Colombes pour remonter tout le monde, dont l'un des grands favoris Stallard, et échouer d'un souffle pour la victoire olympique, battu sur le fil par l'Anglais Douglas Lowe ! C'est à la suite de ce 800 m. que Paul Martin, en lisant l'admirable texte de André Obey dans «L'Orgue du stade», découvre une nouvelle forme de perfectionnement, celle engendrée par la beauté du geste, il l'explique lui-même dans son livre «Au dixième de seconde» : «En lisant André Obey, j'ai mieux senti toute la beauté qu'il y a à vaincre sans efforts apparents. L'athlète est lui aussi mu par des sentiments profonds que le poète parvient à nourrir de son lyrisme, s'il sait toucher des cordes vibrantes. En cet enchantement de Paris où le record régnait, Obey a su décrire les sensations que nous éprouvions. Ses mots ont retenti avec netteté, expliquant le véritable envoûtement où nous

tenait l'aigle du record». Avec les Jeux de Paris, Paul Martin entame sa véritable carrière sur le plan international, appartenant à cette élite restreinte dominant le demi-fond mondial. Il établit en 1'20"1 la meilleure performance mondiale sur 600 m. lors d'une inoubliable tournée Scandinave et finlandaise en compagnie de Paavo Nurmi, il frôle le record mondial du kilomètre en 2'28"8 et se retrouve inscrit sur 800 m. et sur 1500 m. pour les Jeux d'Amsterdam dont il représente l'un des grands favoris. Tout comme son grand rival Otto Pelzer, alors recordman du monde du 880 yards, Paul Martin est éliminé en série du 800 m., provoquant l'une des grandes surprises des Jeux, mais il se rachète en terminant sixième de la finale du 1500 m. remportée par Larva devant Ladoumègue. Il n'est cependant pas question pour le champion suisse de demeurer sur cet échec, et peu après les Jeux, sur la piste de Colombes à nouveau, et bien que deuxième derrière l'Allemand Engelhard, il court le 800 m. en 1'51"8, cette fameuse performance évoquée plus haut et qui demeure embattue de 1928 à 1955 en Suisse !

Après Amsterdam, il s'embarque pour les Etats-Unis où il entend être connu tout d'abord comme le médecin Paul Martin, inscrit à l'Université Columbia de New York pour compléter ses études de chirurgie osseuse et d'orthopédie. Cela ne l'empêche évidemment pas de courir et d'être immédiatement baptisé «le chirurgien volant» par les journalistes, dès ses premières sorties au Madison Square Garden sous les couleurs du New York Athletic Club. Il sera l'un des rares Européens des années trente à s'imposer totalement sur le plan de la compétition indoor aux Etats-Unis, battant le record mondial du 800 yards en 1'46"8», remportant surtout le titre envié de champion des Etats-Unis en salle du kilomètre devant les 20000 spectateurs subjugués du Madison Square Garden... Si en 1932, lors des Jeux Olympiques de Los Angeles, Paul Martin, blessé ne parvient pas à la finale du 800 m., il n'en continue pas moins à gagner plusieurs courses, revenant en Suisse et se retrouvant à 35 ans, en 1936, double champion national du 800 et du 1500 m.; il acquiert de ce fait le droit de participer à ses cinquièmes Jeux, ceux de Berlin, où il se bat avec panache, éliminé en série du 800 m. après avoir mené jusqu'aux 600 m., mais ne pouvant résister à la fin de la course à des athlètes de quinze ans ses cadets.

C'est cette discipline athlétique de la haute compétition qui a fait de Paul Martin l'homme que ses amis apprécient. Mais surtout, Paul Martin a su aller plus loin que sa réussite sur le plan de la compétition. D'autres que moi parleront mieux que je ne saurais le faire du chirurgien, de l'écrivain, de toutes les faces de ce caractère pour qui tout ce qui touche à l'homme est essentiel. Pour ma part, j'aimerais simplement souligner que Paul Martin, une fois sa carrière de compétiteur achevée, non seulement n'a jamais cessé de pratiquer le sport pour lui-même, répondant ainsi à un besoin profond de son être, mais surtout qu'il n'a jamais cessé de s'intéresser au sport sous toutes ses formes, demeurant continuellement au premier plan de l'actualité sportive, ne cessant de prodiguer ses conseils et son amitié à tous ceux qui les lui demandent : il est vrai cependant, et ceci dit non sans une certaine amertume, malgré que Paul Martin lui même n'en parle guère, que l'on peut se demander pourquoi les instances sportives de notre pays n'ont jamais cherché à utiliser pleinement les possibilités et le prestige de celui qui demeure l'un de nos plus illustres sportifs, mais ceci est une autre histoire...

Boris Acquadro

MARTIN... MARTIN !

Le public qui était assis sur les gradins de la tribune d'honneur du stade olympique de Colombes s'était levé et encourageait ce grand Suisse qui, seul avec le perchiste Hoff, tenait tête à la coalition anglo-américaine forte de six représentants: Stallard - le grand favori, 1'54"2 en demi-finale - Lowe, Houghton pour la Grande-Bretagne, Dodge, Enck et Richardson pour les Etats-Unis. Ce mardi 8 juillet 1924, Stallard avait mené la finale du 800 m. car il se méfiait du finish de Lowe. A 200 m. de l'arrivée, Lowe, Stallard et Enck luttèrent, mais Martin était avec eux, plus blond qu'un Anglo-Saxon, dépassait Stallard à l'extérieur et surgissait aux côtés de Lowe. Plus que 50 mètres... Lowe possède 50 centimètres d'avance... encore 10 mètres... les deux athlètes sont sur la même ligne...

«Martin... Martin... Martin !» Les spectateurs hurlent le nom de «Paulet» sur un rythme plus rapide, la lutte est émouvante, terrible... mais Lowe qui a été bien emmené par ses compatriotes bat Martin de 20 centimètres... La médaille d'or est perdue pour «Paulet»... c'est pourtant lui, «le petit Suisse» qui pour les spectateurs est le vainqueur moral de cette confrontation mondiale !

Moi... j'étais enthousiasmé par l'exploit de Paulet... à mes côtés, Ferry, plusieurs fois champion de

France du 400 et René Wiriath, champion de France du 800 et du 1500, étaient retombés sur le dur banc du stade. Oui, mon cher Paulet, ce jour-là tu avais stupéfié tes amis français.

Et je me remémorais en cette chaude journée d'été - c'était hier ! - comment je t'avais connu, à Lausanne, en 1917, avec l'école nouvelle de Gilamont, les minimes sous la conduite de Georges Abrezol, étaient venus applaudir les footballeurs de «Montriond Sports» et Abrezol t'avait présenté par ces mots définitifs : «Paul Martin, un fameux coureur !», Je te revis quatre ans plus tard. Ceux qui alors avaient plus de 20 ans, l'estomac saturé de singe et de pinard, ivres de Madelon, étaient prêts à pleurer pour une table bien mise, une pinte de liberté d'esprit ou un exploit sportif. Le 24 juillet 1921, à Lyon, l'équipe suisse d'athlétisme était opposée à celle de la France. Tu avais gagné le 800 m. et le 1500 m., stimulant les Imbach, les frères Moser, Gerspach et autres Garnus, qui, s'ils avaient été battus de dix points par la France, avaient remporté 11 épreuves sur les 14 de ce premier France-Suisse d'athlétisme.

Mais notre connaissance avait été beaucoup plus complète en 1923. Tu étais venu participer à l'inauguration du stade de la Porte Dorée et aux premiers jeux universitaires créés grâce à la volonté et à l'énergie de cet apôtre du sport universitaire que fut Jean Petitjean. Au soir de la journée de clôture - t'en souviens-tu, Paulet - en compagnie du sprinter Charley Paddock, de René Wiriath, du hurdler Pierre Dinard, de Georges Krotoff et de Augustin Chantrel, nous avons pris part à une tumultueuse nuit blanche... Blanche et Pigalle devrais-je plutôt préciser ! Nous avons dansé (on dansait beaucoup lors de la décennie qui suivit la Première Guerre mondiale) au Coliseum, pantalons retroussés et bas de veste remontés, façon torero. Charlie Paddock avait chanté au micro d'un orchestre qui singeait Paul Whiteman «Some sunny day with a smile on my face...» Puis après avoir envahi «le jardin de ma soeur» rue Caumartin (la rue in de l'époque), nous avons terminé au quartier latin, au Caveau de la Bolée, clôturant cette soirée historique par une séance de tableaux vivants très réussis et une baignade générale accompagnée de plongeurs acrobatiques exécutés des épaules de l'archange Saint-Michel dans le bassin... et sans casse, ce qui prouve qu'il y a un dieu pour les ivrognes, occasionnels ou non ! L'année des Jeux, nous accomplîmes plusieurs sorties, après les épreuves, bien sûr, se terminant en général au Jockey. La plus mémorable fut celle du 14 juillet : à l'aube nous prîmes d'assaut l'estrade qui avait été dressée au carrefour Montparnasse-Vavin et en expulsâmes les musiciens. Assoiffés plus que désaltérés par d'innombrables libations, nous terminâmes la nuit par une magistrale course en fiacre qui ne devait rien à Yvette Guilbert et Xanrof mais tout à Ben-Hur : spectacle grandiose qui eût mérité d'autres louanges que celles des badauds rencontrés sur le parcours, Boulevard Raspail, Place de la Concorde, gare Saint-Lazare... Trois années plus tard - entre-temps tu avais révélé aux coureurs de demi-fond français les nécessités de l'entraînement quotidien - aux jeux universitaires de Rome, tu démontras encore une fois tes qualités d'homme et de champion. Que d'ardentes heures de jeunesse et de santé nous devons tous à «Paulet» ! Car tu savais ne pas te prendre trop au sérieux, ne jamais te départir du gai clin d'oeil de connivence qui allégeait une de tes sérieuses conférences. Tu étais un combattant sur la piste et pour te battre, c'était toute une affaire; ton vieil ami, Sera Martin, ton presque homonyme, le sait bien. Mais après l'épreuve, tu te rendais dans les vestiaires pour féliciter ton éventuel vainqueur avec une sincérité, une chaleur qui te faisait aimer de tous ! Je ne vais pas rappeler ici ta participation aux Jeux de cinq Olympiades, d'autres doivent le faire, n'est-ce pas Panchaud ? - ni tes écrits si sensibles...

Mais permets-moi d'évoquer un souvenir qui n'est ni sportif ni littéraire. Il se situe à une triste époque pour la France : c'était en juin 1940. Notre compagnie qui venait d'Hettange-Grande, près du Luxembourg et qui ne voulait pas tomber aux mains des ennemis, était parvenue dans le Doubs. Après l'armistice, nous entrâmes en Suisse par Sainte-Ursanne. Mon désarroi était grand comme la confusion de mes compagnons. Après un court séjour à Glovelier, nous avons été internés à Buttisholz. Sans argent, peu nourris, car l'armée suisse avait dû brusquement pourvoir à l'entretien de 50000 Français, Polonais, Belges... nous étions tous la proie du chagrin; je t'avais écrit ma peine... tu me répondis le lendemain par la plus amicale, la plus reconfortante des lettres, qu'accompagnaient un mandat et un colis accueillis avec transport par ma petite escouade; tu y avais joint quelques photos de toi et des tiens qui dissipèrent mon cafard. En 1941 eut lieu le retour des internés, mais il fallut attendre 1945 pour nous revoir en compagnie de Raymond Marcillac. Pour nous qui, en France, manquions de tout, notre séjour chez toi, où l'on ne manquait de rien, fut un souvenir que je n'oublie pas : l'amitié et l'opulence réunies, quel merveilleux programme ! Oui, Paulet, tu es maintenant un jeune homme de 70 ans, mais tu connais encore la griserie de sentir tes muscles se tendre sous la peau, tu aimes toujours la compétition, c'est ce qui donne à ton existence son prix et sa raison d'être et te permet de conserver à jamais la jeunesse des Dieux.

INFLUENCE SUR LE SPORT MILITAIRE

Pour celui qui a la chance d'avoir fait la connaissance de Paul Martin en 1924 déjà, et à qui l'on pose la question de savoir quelle a été son influence sur le sport militaire, la réponse est facile : Paul Martin a eu une très grande influence pour la très simple raison déjà qu'il a été pour toute une génération de jeunes sportifs un exemple; un exemple dans le succès, la modestie et la persévérance. En parcourant l'état de service de Paul Martin, breveté lieutenant médecin le 23 février 1929, on constate qu'il a été incorporé dans une arme jeune et sportive, l'aviation. Cette incorporation devait correspondre aussi à son goût de l'aventure; mais l'on est surpris de voir qu'au cours d'une longue période de service actif, il n'a fonctionné qu'une seule fois, et de quelle excellente manière, comme instructeur d'un cours de moniteur de gymnastique.

Il faut je crois se souvenir de ses écrits, de ses interventions pour comprendre le rôle qu'il donnait à la condition physique dans la survie de la nation. Prenant exemple de l'olympisme et de la Finlande, cette nation courageuse et sportive, il s'est pendant le service actif engagé pour une organisation et une réforme de la pédagogie sportive et militaire «qui veut des jeunes gens forts pour être plus libres; courageux, pour oser ce qui effraie; entraînés, pour mépriser la fatigue». Ce qu'il voulait pour les autres, c'était tout simplement ce qui était depuis longtemps déjà son propre idéal. «Vivre plus solidement, armer et tremper nos énergies pour faire face à tous les dangers présents et à venir, est un programme qui ne signifie pas un engouement vaniteux pour des records puérils; il est la plus nette affirmation du désir de vivre dans la dignité et l'indépendance; il est l'expression de la vitalité nationale et le gage de la paix».

Merci Paul Martin, d'avoir su déjà dire en 1948 ce qui prend toute son importance aujourd'hui.

Colonel commandant de corps P. Hirschy

PAUL MARTIN, CHIRURGIEN

Le grand public connaît Martin comme «athlète de classe internationale», ses clients, ses collègues le connaissent comme un grand chirurgien. En effet, il en a les qualités indispensables : il s'intéresse à ses malades, il aime la chirurgie. Notre art n'est pas fait pour les tièdes et Martin n'est pas un tiède. Quand il était étudiant, il était possible de mener de front les études et l'entraînement sportif : il mena à la fois ces deux activités, l'une n'interférant jamais sur l'autre. Il était assistant régulier chez Nicod à Lausanne, lorsque sur les conseils du professeur Roux il décida de s'affirmer dans la chirurgie orthopédique en allant à New York dans le service d'Albee, maître renommé s'il en fut jamais. A ce moment, si j'ai bien compris, Martin après les Jeux Olympiques de 1928 à Amsterdam, pensait avoir passé le faite de sa carrière sportive et considérait comme primordiale sa carrière chirurgicale. Albee, qui était un grand sportif, l'obligea presque à courir pour le New York Athletic Club, le confia à des entraîneurs américains avec ce résultat qu'il repartit dans une deuxième carrière aussi prestigieuse que la précédente. Grâce à cette communion entre le patron et l'assistant, Martin put tirer profit d'une façon extraordinaire de son séjour à New York, profit qu'il n'eût jamais espéré aussi grand en dehors de semblables circonstances exceptionnelles. De retour en Suisse, il alla chez le professeur de Quervain à Berne en 1933 et 1934. Installé à Lausanne depuis 1936, notre ami s'est fait une réputation considérable, tant en Suisse qu'à l'étranger. Cette réputation, il la devait non seulement à ses qualités opératoires, mais aussi à l'étendue et à la précision de ses connaissances. Je connais peu de chirurgiens connus et arrivés, qui aient fait un effort pareil au sien pour être toujours au courant de l'évolution de sa spécialité. Cette évolution on la connaît habituellement par les congrès : mais ceux-ci ont l'inconvénient d'être très dilués dans leur intérêt et de présenter des aspects contradictoires suivant les différents orateurs. La théorie veut que de la discussion jaillisse la lumière : la pratique montre que trop souvent, il n'en sort que de la confusion.

C'est pourquoi, il préférait : soit aller visiter directement dans leur service les chirurgiens dont les inventions techniques, les idées nouvelles méritaient l'attention; soit même aller suivre des cours de perfectionnement, n'ayant aucun complexe à s'asseoir sur les bancs d'un amphithéâtre, pour redevenir un élève. De cette manière, il ne s'agissait plus de notions disparates, mais de notions homogènes issues de l'expérience de celui qu'il allait interroger.

Mais cette attitude mentale exige beaucoup de disponibilité d'esprit, beaucoup d'attention, de science et de jugement, sans parler d'une bonne dose de modestie. De plus, pour en profiter, il faut de l'esprit de suite, du travail et de la patience: ces qualités sont indispensables au champion

qui sait que pour gagner les quelques dixièmes de seconde qui, du plan local le mèneront au plan international, il faut de longues heures d'observation, de méditation, de travail et de patience. Et personnellement, j'ai vu Martin appliquer toutes ces qualités lorsque nous avons connu ensemble la méthode de Filatov au cours d'une visite que nous faisons à Prague, dans le service de Zaharnichek, le professeur d'orthopédie. De retour à l'Ouest, Martin s'organisa avec mon assistant L. Gosse pour recueillir des observations, les étudier, les confronter. Lorsqu'il fut bien évident, après un an et demi d'expérience, que la méthode constituait une ressource précieuse sous la forme que nous avons apprise à Prague, Martin pensa pouvoir la perfectionner. Il travailla alors, avec le professeur Hauduroy de Lausanne et tous deux mirent au point une formule originale dont la valeur ne s'est pas démentie depuis bien des années. Là encore, la connaissance, l'observation, le raisonnement, la recherche, en somme le travail et la longue patience, ont apporté leurs fruits. Enfin Paul Martin a toujours cru à l'importance des relations internationales : il a toujours lutté contre le rétrécissement de l'optique du chirurgien à un pays, voire à une ville, rétrécissement malheureusement si fréquent. C'est pourquoi avec Albee et Thorek, il a été un des fondateurs du Collège international des chirurgiens, organisation qui, à l'heure actuelle, est celle qui groupe le plus de chirurgiens dans le plus grand nombre de nations, organisation ouverte à tous ceux qui en sont dignes, sans considération de titres ni de race.

J'espère par ces quelques lignes, avoir pu célébrer l'aspect chirurgical de la carrière particulièrement prestigieuse d'un homme, qu'il y a deux siècles, on aurait qualifié d'Honnête Homme, c'est-à-dire celui qui a des connaissances sur des aspects très divers de la vie. L'originalité de Martin, c'est que dans ce qualificatif réservé autrefois aux activités intellectuelles, il a fait rentrer l'activité sportive.

Professeur Marc Iselin

PAUL MARTIN ET LE STADE LAUSANNE

Pour ceux qui l'ont connu dans sa jeunesse, il est resté «Paulet». Notre première rencontre date de près de soixante ans, dans les petites classes du collège secondaire. Qui eût imaginé que cet élève efflanqué deviendrait un monstre sacré de l'athlétisme ? Peu de sportifs ont su conserver le dynamisme et l'enthousiasme du Dr Paul Martin qui, en plein troisième âge, a une forme éblouissante qui lui a permis de se lancer dans les derniers marathons à ski.

Avoir participé à cinq Jeux Olympiques est un record, fêter ses septante ans en possession de tous ses moyens en est un autre. Ce n'est pas, pour le Stade Lausanne, faire preuve d'immodestie de penser qu'en s'attachant à ce club, avant même qu'il ne portât ce nom, le Dr Martin y a trouvé l'ambiance d'amitié, de camaraderie et d'esprit sportif qui lui a valu d'atteindre et de conserver un état physique parfait. A une époque où l'Université n'avait que dédain pour le sport - ne fallait-il pas un ventre rebondi pour faire valoir la chaîne de montre en or barrant le gilet, caractéristique de l'homme qui avait réussi - le Dr Martin eut à lutter pour démontrer que l'on pouvait mener à bien ses études tout en fréquentant les stades. Sa réussite professionnelle en répond.

Des décennies durant, le Dr Martin a fait triompher les couleurs du Stade, et celles de notre pays dans les innombrables épreuves auxquelles il participa. Aussi ce parfait sportif a-t-il été très tôt l'idole des stadistes lausannois où jeunes et vieux lui vouent une amitié profonde. Il faut en trouver la raison dans l'idée qui très tôt inspira Paul Martin : le sport doit être l'école de l'amitié. Tout au long de sa carrière, il a donné l'exemple de ce que la lutte sportive se doit d'être amicale. C'est pour cela que malgré les années, il reste encore lié avec ses premiers adversaires. Le Dr Martin est l'homme de l'amitié fidèle.

Durant près de vingt-cinq ans, il a présidé aux destinées du Stade; son entregent, son sourire aussi, de même que sa passion communicative pour l'effort solitaire en ont fait un guide auquel va notre reconnaissance sans bornes. Créer et maintenir l'esprit sportif, l'insuffler autour de lui, démontrer le résultat d'efforts intelligemment coordonnés, savoir s'effacer devant plus doué que lui, tel a été le rôle du Dr Martin au sein du Stade Lausanne. Et, pour souligner l'attachement à son club, Paul Martin vient de doter le Stade Lausanne d'une «Médaille de la reconnaissance stadiste» qui est délivrée à ceux de ses membres qui ont suivi, dans la mesure de leurs moyens, le magnifique exemple de cet ami fidèle au sport pratiqué pour former le corps, le cœur et l'esprit.

R. Oulevey

À MON AMI DE COULEURS ET DE TOUJOURS

A l'occasion de ce magnifique anniversaire, de ces 70 ans que tu portes si allègrement, l'on me demande, en ma qualité de vieux stadiste ayant côtoyé une partie de ta glorieuse carrière athlétique, d'évoquer un souvenir, une anecdote, qui aurait marqué nos relations sportives et amicales. Il y en aurait certes beaucoup, me permettant de longues pages. Je me bornerai à rester dans le cadre de ce feuillet.

Je me souviens, comme si c'était hier, de ce soir de 1931 où j'eus le privilège de te serrer la main dans le compartiment du wagon qui t'emmenait vers les Amériques, de te souhaiter le bon voyage vers ce New York qui m'aurait également tenté. J'ai conservé la meilleure place à la photo que tu m'avais si gentiment remise à cette occasion et que tu avais ainsi dédicacée : «à mon ami de couleurs Francis Cardinaux avec mon souvenir amical».

Cette année 1931, laquelle précédait celle des Jeux de Los Angeles, fut par ailleurs une année de grande satisfaction et pleine d'enseignement, car nous eûmes la grande chance, entre deux de tes stages, de t'avoir de longs mois au sein de notre équipe qui glana plusieurs titres de champion suisse. J'en fus un bénéficiaire tout particulier :

J'ai encore fraîchement en mémoire la belle victoire que grâce à toi et suivant ton exemple, j'avais obtenue à Berne contre l'équipe allemande. Les kilomètres que nous avons parcourus ensemble dans la grande forêt toute proche, avant nos épreuves respectives - jusque-là je ne savais pas ce qu'était le réchauffement - m'avaient donné la condition la meilleure. Cette victoire sur 5000 m. succédait directement à celle, magnifique, que tu obtenais sur 800 m. Un chroniqueur sportif d'alors, le talentueux Bierbaun de la Neue Zürcher Zeitung, un poète du sport, concluait en ces termes un article fort élogieux sur la manifestation : «Grâce à Martin, à Cardinaux et à Riesen, qui furent les rois de la journée, la Suisse a remporté de brillantes victoires qui resteront de beaux souvenirs pour ceux qui les ont acclamées. Jamais, nous n'aurions cru que l'athlétisme fût capable de susciter de telles émotions».

Un autre souvenir, tout aussi lumineux, fut celui d'une préparation que nous vécûmes ensemble. Tous les matins, durant quelque cinq semaines, nous nous retrouvions sur ce stade de Vidy, celui de toutes nos traditions, pour un footing nous conduisant parfois jusqu'à Saint-Sulpice. Bien qu'absent des compétitions depuis plus d'un an, ces brèves semaines me permirent un titre de champion suisse auquel toi seul croyais. Tu poussas même l'amitié jusqu'à m'accompagner à Berne pour savourer la victoire que tu m'avais destinée, victoire qui fut surtout la tienne.

Ce sont des moments, entre tant d'autres, qui ne peuvent s'effacer de la mémoire. Ils marquent à jamais la destinée sportive et sont le fruit d'une amitié tonifiée dans l'effort de l'entraînement et de la compétition, amitié indéfectible que comprennent mieux encore ceux qui ont su se pénétrer de la valeur de l'éducation sportive.

Francis Cardinaux

PAUL MARTIN VOULAIT FAIRE COURIR L'EUROPE

Ma première rencontre avec Paul Martin s'est produite sur la scène du Théâtre de Lausanne, envahie par les Bellettriens : bras-dessus bras-dessous nous chantions à tue-tête en nous balançant tantôt à gauche tantôt à droite. Mon bras droit tenait le gauche d'un aîné prestigieux capable de courir 800 m. d'un trait et champion olympique pour cette raison, sans doute. C'était assez pour se tutoyer, pas assez pour vraiment se connaître. Quelque trente ans plus tard reparait Paul Martin, plutôt rajeuni me semble-t-il (les petites différences d'âge s'effacent avec le temps). Il vient, de concert avec notre ami commun Raymond Silva --alors secrétaire général du Centre européen de la culture -, proposer que nous lancions une «Charte européenne» et un «Brevet européen du sportif». Faire l'Europe dans les sports aussi - tous plus ou moins atteints de chauvinisme vociférant -, voilà une belle idée, que j'accepte d'enthousiasme. C'était en 1954. Après deux ans d'études, de réunions au Centre, de démarches auprès des grandes associations sportives et des gouvernements, la «Commission de pédagogie sportive», animée par Martin et Silva, met au point une charte imposante et un brevet. Celui-ci sera dûment testé - et passé avec des succès divers - par les membres du comité, au nombre desquels le Dr Panchaud, le général du Souzy et M. Bourdeau de Fontenay, directeur de l'Ecole nationale d'administration, tous amis de Paul Martin et amenés par ses soins à collaborer avec le Centre. Une si heureuse initiative, et si rondement menée vers son

destin européen, devait cependant échouer - en dépit des appuis les plus efficaces de dernière heure, comme celui de S.A.R. le prince Bernhard des Pays-Bas - devant les susceptibilités de l'olympisme officiel. Quelques années plus tard, j'eus la surprise de recevoir des papiers à en-tête du Conseil de l'Europe annonçant la création par ce dernier d'un «Brevet européen du sportif». On m'en communiquait le texte pour mon information, pensant que ce sujet était peut-être de nature à m'intéresser. Je reconnus au premier coup d'oeil notre texte. Strasbourg s'attribuait la médaille, mais Paul Martin avait gagné la course.

Denis de Rougemont

MON CHER PAUL

Tu auras bientôt ton anniversaire. Quand je pense à toi ou que je te regarde, j'ai quelque difficulté à croire à cette chronologie. En effet, il y a quelques années, tu es entré d'urgence à la clinique chirurgicale à la suite d'un grave accident. Tu étais exsangue, presque comateux. La blessure rendait nécessaire et urgente la réparation de ton artère fémorale. La recoudre fut un vrai plaisir : les tissus étaient parfaitement élastiques et souples, comme une artère d'adolescent. Il n'y avait pas la moindre trace, pas la plus petite plaque de sclérose. En quelques jours la plaie était cicatrisée, la rééducation de la région blessée n'a pas pris deux semaines. Tu étais guéri et tu n'as pas formulé la moindre plainte contre le mauvais sort. Comment veux-tu dès lors que j'accepte qu'on te prenne pour un homme de 70 ans, puisqu'on sait bien qu'on a l'âge de ses artères. Or tes artères ont 20 ans !

L'athlétisme, la course en particulier, est le plus aristocratique des sports, les anciens Grecs le savaient bien. C'est ce sport que tu as choisi. Tu fus notre exemple et tu l'es resté pour ceux qui ont compris que le sport devait être avant tout pour l'homme un moyen de s'élever. Grâce à ta discipline, à ton énergie, à ta fermeté de caractère et bien sûr à tes dons, tu fus recordman du monde, dans une des disciplines les plus dures. Ton nom est connu dans le monde entier, j'en ai fait l'expérience; tu es le plus grand champion dont la Suisse puisse s'enorgueillir dans le plus beau et le plus pur des sports.

Aujourd'hui autant qu'hier, tu restes exemplaire et sais mieux que tout autre que l'action désintéressée, l'effort et la victoire qu'on remporte sur soi-même seuls importent et ont une vertu purificatrice. Après tant d'années, tu restes aussi entraîné, aussi enthousiaste, je le sais bien, puisque je cours essoufflé avec toi chaque semaine. Ceux qui te connaissent ont pour toi de la sympathie, de l'admiration, et beaucoup plus encore, de l'affection. Quel que soit l'objet de la conversation, d'homme à homme ou collective, tu as la vertu de la politesse, tu sais créer un climat favorable. Tu as le talent de disperser les nuages. On aime te rencontrer, te revoir : tu es léger et solide, différent des autres, généreux. Tu planes au-dessus de ceux pour lesquels la mimique du sérieux est une compensation morose à leur médiocrité. Lorsque tu n'avais plus qu'un souffle de vie, presque inconscient, tu es resté d'une parfaite courtoisie et plein d'humour. Ce que tu pensais devoir être tes dernières paroles et tes dernières pensées furent pour ton fils. Tu es resté souriant, affectueux, indifférent au danger, magnanime.

Peut-être as-tu remarqué que je te demandais périodiquement de me raconter la finale des Jeux Olympiques de Paris où tu fus battu d'une paume de main par Lowe. Cette finale est restée célèbre dans les annales de l'athlétisme. Lorsque tu égrènes ce souvenir, on te sent heureux d'avoir lutté jusqu'au bout de tes forces : il n'y a jamais la moindre amertume pour cette seconde place qui valait la première : il te reste un souvenir heureux, comme reconnaissant d'avoir eu à lutter avec ce valeureux et glorieux adversaire. L'expérience que tu as acquise à l'inverse de tant d'autres t'a, semble-t-il, donné l'obligation de conseiller, d'apprendre, d'éduquer, d'encourager et de promouvoir les jeunes sportifs. N'importe où, toujours tu es disponible, tu ne changeras pas. Avec toi «le présent est notre temps et il ne finira jamais».

Nous aurions désiré te voir à la tête du Comité olympique suisse et savoir que tu faisais partie du comité international. Quel représentant tu aurais été pour la Suisse, car tous les athlètes du monde se souviennent de tes triomphes et de tes records ! Comment se fait-il que d'autres t'aient pris cette place, à laquelle ils auraient dû te porter ? J'en suis, comme tant d'autres, indigné, car tu aurais été l'homme qu'il fallait pour montrer à la jeunesse de ce pays ce qu'il y a de meilleur et de noble dans le sport. Et pourtant, le sport n'est pas toute ta vie, mais tu as su l'intégrer parfaitement, tout au long de celle-ci, pendant ta formation de chirurgien et au cours de ton activité professionnelle. Tu as travaillé chez les meilleurs Maîtres : Albee à New York, l'école vien-

noise, de Quervain, ont su te passionner pour la chirurgie de l'appareil moteur. Là encore, ta vie est toute droite, tu restes fidèle à toi-même.

Il est temps que je cesse cette lettre de circonstance, car il y a une chose que tu ne supportes pas : les discours. Bien que tu aies une patience infinie et que tu ne montres jamais que tu sois excédé, tu regardes les fâcheux en souriant, l'air intéressé, mais déjà tu t'endors ! Tu as bien raison ! Mon cher Paul, si j'ai pour toi une grande amitié, c'est non seulement parce que tu es un grand champion, et un excellent chirurgien, mais bien parce que tu es un homme et que ta jeunesse est celle de l'intelligence et du cœur.

Professeur F. Saegesser

PAUL MARTIN, A GOOD COMPANION

Philip John Noel-Baker (1889-1982) était le capitaine de l'équipe britannique lors des Jeux Olympiques de Paris en 1924. Il a participé en tant qu'athlète aux 800 et 1500 mètres des Jeux de 1912 et de 1920. À Stockholm, sur la plus longue des distances, il préfère sacrifier ses chances, pour favoriser son coéquipier Arnold Jackson, face au danger que représentent les athlètes américains. Il finit sixième. À Anvers, en se plaçant derrière lui à l'entame du dernier tour, il protège jusqu'au bout son compatriote Albert Hill, de l'Américain Lawrence Shields. Il termine, néanmoins, deuxième de ce 1500 mètres, à cinq dixièmes de Hill et s'empare de la médaille d'argent.

Plus tard, il fut député travailliste. Expert du désarmement et grand orateur, il est récompensé pour son oeuvre en faveur de la paix et de la coopération internationale, auprès des Nations Unies. Après la Première Guerre mondiale, il participe aux négociations de paix. Il reçoit le Prix Nobel de la paix en 1959, un an après avoir publié un livre en faveur du désarmement.

Voici, en version originale, son message à Paul Martin :

During the early 40's we were cheered up in our war-time gloom in England by a famous book called «The Good Companions». It comes to my mind when I think of my youthful friend, Paul Martin. Paul Martin has many claims to fame. He is a great - but really a great - Olympic runner; he is a most distinguished surgeon; he is a prophet and an exemplar of physical fitness for all; he is the author of fascinating books; but, most of all, to his longtime friends, he is a good companion. They look forward every time they meet him to good talk and good fellowship, and long after they think, with happy recollection, of what he said and did.

Others will write in this book of his athletic career - his conquests on the indoor tracks of the United States, his Swiss Championships, his world record. I saw him win his silver Medal in the Games of 1924 - it might easily have been a gold. There were other times when he might have been Olympic Champion, if he had been selected for the right event.

Others of his patients will write of his talent as a surgeon, and as a medical adviser to athletic teams. The operations he performed on me were not such as to endanger life or limb. But they were carried through with an authority and a skill that made them a great pleasure to all concerned, patient and theatre-staff alike. There is at least one world-title holder who is indebted to him for his wizardry with the athlete's scourge, the Achilles tendon !

None will write with more enthusiasm than I do of Paul's enthralling books. They breathe in every page the sportsmanship, the chivalry of the Track. They have made their own real contribution to the triumph of the Olympic Movement in Europe and the World. And the Olympic Movement is today a potent force for good international understanding and the survival of mankind.

Paul is seventy. He looks like forty, and I am sure he has another forty still to live. Whenever I pass through Lausanne, as I do often, I look back to the early days of Paul's career; to a training session when, on a cloudy winter day, Paul and Bevil Rudd and I ran together on a field of lovely grass, and talked about the toil and the tactics and the triumphs of the track. When I look forward to the celebration of his hundredth birthday, I know that Paul will still be the same good companion that he was on that winter day so long ago. And by then, I hope he will be given the honour, and the honours, that are his due.

By the Right Honourable Philip John Noel-Baker, London



PAUL MARTIN S'EST ÉTEINT À LAUSANNE À L'ÂGE DE 86 ANS

28.04.1987 - L'un des plus grands athlètes de l'histoire helvétique s'est éteint à Lausanne, à l'âge de 86 ans.



Vice-champion olympique du 800 m en 1924, à Paris, multiple champion de Suisse, médecin de grande notoriété, Paul Martin s'est éteint le 28 avril 1987 à Lausanne, à l'âge de 86 ans. C'était l'une des grandes figures du sport helvétique et de la vie lausannoise.

Vaudois, Paul Martin était né à Genève, en 1901. A l'âge de 16 ans, par pari, il couvrit un 400 m. dans le temps de 57", temps de valeur nationale en cette époque de Première Guerre mondiale. Le coup d'envoi était donné à une fabuleuse carrière, qui devait mener par cinq fois Paul Martin sur la scène prestigieuse des Jeux Olympiques, entre 1920 et 1936. Une carrière qui ne fut pas seulement exceptionnellement longue, mais parsemée, aussi, de grandes performances. En l'occurrence, un titre de champion du monde universitaire en 1923 et une médaille d'argent sur 800 m. aux Jeux de 1924, à Paris, derrière

le Britannique Lowe. Sans parler des records du monde qu'il établit, également en 1924, sur 500 m., 600 m. et 660 yards, des distances ne figurant pas, il est vrai, au répertoire classique, et ses dix-huit records de Suisse. En 1949, il se vit remettre un diplôme par le Comité International Olympique, qui voulait saluer le seul athlète ayant pris part à cinq éditions des Jeux Olympiques. Parallèlement, Paul Martin poursuivit une carrière professionnelle qui en fit, de 1928 à 1933, aux Etats-Unis, l'assistant du professeur Albee, inventeur de la greffe osseuse. Il figure également parmi les membres fondateurs du Collège international des chirurgiens.

Auteur de plusieurs ouvrages de qualité - «Au dixième de seconde», «Le sport et l'homme», «Souvenirs olympiques», pour ne citer que les principaux - Paul Martin resta, jusqu'à ces dernières années, en prise directe avec le monde du sport, participant lui-même à des nombreuses courses populaires, que ce soit à pied ou à skis de fond. C'est ainsi qu'on le vit, à plus de 70 ans, au départ de Morat-Fribourg ou à celui de la Vasalopet.

Trajectoire fabuleuse.

PAUL MARTIN, EN AVANCE SUR SON TEMPS !

Un des pans de la légende de ce pays s'est détaché de l'édifice, dans la journée d'hier. Paul Martin, qu'on savait atteint dans sa santé depuis de nombreux mois, s'est éteint à l'âge de 86 ans.

"Paulet", comme l'appelaient ses proches, c'était tout à la fois cinq participations à des Jeux Olympiques, une médaille d'argent sur 800 m., conquise à Paris en 1924, une plume d'authentique écrivain, un chirurgien de notoriété, mais aussi un homme qui ne cessa, jusqu'à ce que ses forces ne le trahissent, de cultiver l'amour de l'effort physique. Le temps de la retraite officielle largement passé, il se noyait encore avec plaisir dans les masses, devenues monstrueuses, de Morat-Fribourg ou du Marathon de l'Engadine.

De l'aube de ce siècle à nos jours, Paul Martin ne fit, pour dire vrai, que caracoler devant le peloton. Au sens propre comme au figuré. Il comprit, l'un des premiers, combien était grande, en matière de sport de compétition, l'avance des Américains. Ses moyens le lui permettant, il n'hésita pas à faire de nombreuses fois le voyage des States à une époque où Zurich, pour beaucoup, était encore à l'autre bout du monde. De même, il sut se fondre dans les nouveaux paysages médiatiques et, carrière terminée, lui donner un inépuisable prolongement. Pionnier il fut aussi lorsqu'il mit sur pied, au stade de la Pontaise, le Meeting des Américains, préfiguration des réunions par invitation qui drainent aujourd'hui les spectateurs par dizaines de milliers.

Paul Martin fut en avance sur son temps, même si Lowe, un Anglais, lui brûla la politesse un jour de 1924 à Colombes.



ÉLABORATION DU PROJET, DOCUMENTATION ET ICONOGRAPHIE

Paul Martin (Stade Lausanne/1901-1987) fut sans aucun doute un des plus grands athlètes que l'athlétisme suisse ait connu. Pour commémorer les trente ans de sa disparition, j'ai décidé de retracer sa fabuleuse trajectoire dans une compilation chronologique de tous les documents existants. Il a fallu quatre ans de recherches de résultats, statistiques, textes, photos, ainsi que d'achats onéreux de livres. Et finalement deux mois intenses afin de mettre en page l'œuvre athlétique de Paul Martin.

De nos jours, Paul Martin suscite toujours l'admiration. Comment peut-il en être autrement lorsqu'on se penche en détail sur son palmarès ? Olympien à cinq reprises (Anvers en 1920, Paris en 1924, Amsterdam en 1928, Los Angeles en 1932 et Berlin en 1936), il a su mettre à la lumière de l'idéal olympique son talent d'athlète au grand cœur. Son moment de bravoure absolu, il l'a réalisé le 8 juillet 1924 au stade de Colombes à Paris, lors d'une somptueuse finale olympique du 800 m. Cette course épique, racontée de manière homérique par le dramaturge André Obey dans son livre «L'orgue du stade», lui a permis de remporter la médaille d'argent, à un dixième du vainqueur, l'anglais Douglas Lowe. Grand voyageur, il réalisa trois campagnes pleines de symboles : En 1925 en Finlande, chez son modèle Paavo Nurmi, où il battit trois records du monde dont celui du 600 m. En 1929 en Grèce, pour un pèlerinage aux sources de l'olympisme avec son club, le Stade Lausanne. Enfin en 1930-1931 aux Etats-Unis, pour un séjour bien sûr sportif mais également professionnel puisqu'en tant que chirurgien, il fut l'assistant du professeur Albee, l'inventeur de la greffe osseuse. Surnommé à New York "The Flying Surgeon" (le chirurgien volant), Paul Martin fut l'un des premiers à avoir compris combien était grande l'avance des Américains en matière de sport de compétition. Son titre de champion des Etats-Unis des 1000 yards en donne ainsi encore plus de valeur.

Après sa carrière sportive, Paul Martin fut l'auteur de trois livres de qualité : "Le sport et l'homme", paru en 1944, "Au dixième de seconde", publié en 1952 (qui est retranscrit en intégralité dans cet ouvrage) et "Souvenirs olympiques" édité la même année. Il resta en prise directe avec le monde du sport, participant lui-même à de nombreuses courses populaires, que ce soit à pied ou à skis de fond. Visionnaire, il avait mis sur pied en 1957 au stade Olympique de la Pontaise, le Meeting USA, devançant ainsi de vingt ans la première édition d'Athletissima au stade Pierre-de-Coubertin à Vidy. Oui, Paul Martin fut en avance sur son temps, même si Douglas Lowe lui brûla la politesse, un jour de 1924 à Colombes.

Pierre-André Bettex / Novembre 2020

CRÉDITS

La mise en oeuvre de cet ouvrage a été possible grâce à la documentation suivante :

- Livres de statistiques de l'I.A.A.F. et de la F.S.A.
- Journaux "24 Heures" et "Tribune Le Matin" disponibles sur Scriptorium.ch
- Encyclopédie "Sport suisse"
- Livre "L'orgue du stade" par André Obey (1924)
- Livre "Au dixième de seconde" par Paul Martin (1952)
- Livre "Hommage à Paul Martin pour un anniversaire" (1971)
- Emission "Caméra Sport" de la Télévision Suisse Romande (1971)
- Photos tirées des livres ou des revues précitées, dont les auteurs sont inconnus. Nous sommes à l'écoute des ayant-droits.



« VINTAGE
LES PLUS GRANDS NOMS
DE L'ATHLETISME SUISSE